

LIEM TOUGAS LANCIAULT

UNE SOCIOLOGIE DE LA NOVLANGUE

Mémoire présenté
à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval
dans le cadre du programme de maîtrise en sociologie
pour l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.)

DÉPARTEMENT DE SOCIOLOGIE
FACULTÉ DES SCIENCES SOCIALES
UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC

2008

Table des matières

Avant-propos		3
Résumé		3a
Introduction	Une présentation des observateurs de la novlangue	4
Chapitre 1	Klemperer : la langue du Troisième Reich	10
Chapitre 2	Orwell : la langue d'Angsoc	28
Chapitre 3	Zijderveld : la modernisation et les clichés	43
Chapitre 4	Watson : la langue de la gestion	55
Chapitre 5	Semprun : la novlangue française	72
Chapitre 6	Les deux premiers pôles : les novlangues totalitaire et démocratique	88
	La culture	91
	Le pouvoir	93
	La culture et le pouvoir	95
	La typologie	97
	Le premier pôle : la novlangue totalitaire	98
	Le deuxième pôle : la novlangue démocratique	100
	Les novlangues et l'idéologie	102
Conclusion	Le troisième pôle : la rectitude politique	105
	La tolérance répressive	109
	La novlangue et la rectitude politique	114
	La rectitude politique et l'idéologie	114
Bibliographie		119
	Les schémas	
Schéma 1		94
Schéma 2		100
Schéma 3		102
Schéma 4		107

Avant-propos

À Michel.

Résumé

Pour saisir le thème de la novlangue, il s'avère essentiel de chercher, par tâtonnement, son objet en passant au travers des liens constitutifs qui font de la langue un moment de la reproduction de l'ordre symbolique auquel elle « appartient » et qui, par delà son autonomie relative, partagent à la vue de tous son rôle dans la régulation des rapports sociaux entre la culture et l'idéologie. Ce mémoire se présente comme un essai d'interprétation théorique secondaire du thème de la novlangue, tel qu'il se présente dans la littérature et l'essai de la seconde moitié du XX^e siècle. La question qui le porte pourrait se résumer ainsi : à quelle transformation historique de la société, à quel mode effectif d'action sur la société, pourrions-nous rapporter les aventureuses spéculations sur le rôle de la langue dans le contrôle social? En faisant la synthèse théorique des regards portés par différents observateurs sur la production symbolique des membres de leur société, et sur les enjeux et les conséquences de celle-ci en regard des possibilités de réalisation des idéaux modernes de démocratie et de liberté, ce mémoire développe l'analyse de cinq perspectives de la novlangue sur la base des conceptions freitagiennes des rapports entre culture et pouvoir. Ces perspectives, qui se veulent l'expression d'un passage vers la postmodernité non pas sur le plan théorique mais à partir de regards posés « de l'intérieur » du langage, sont ensuite organisées dans une typologie distinguant les effets et les modalités opératoires de la novlangue en contextes totalitaire et démocratique.

Introduction

The unseen environment is reported to us chiefly by words.
Walter Lippman, *Public Opinion*

Les signes d'épuisement quant aux efforts déployés par les sociétés modernes dans la poursuite des idéaux de démocratie et de liberté abondent dans les publications des sociologues et des critiques de l'idéologie de la seconde moitié du XX^e siècle. Moins nombreux sont les auteurs et essayistes qui, dans la même période et en dehors du champ scientifique, ont traité des conséquences sur la langue de la rationalisation et de l'administration de la société, et qui mirent ces conséquences en rapport avec les possibilités de réalisation de la démocratie.

Parmi ce nombre, j'en ai retenu cinq, qui forment le corpus de données de cette recherche exploratoire. Ces auteurs sont ici considérés comme des « observateurs privilégiés », dont les regards sur les transformations linguistiques qu'ils tentent de circonscrire me serviront de données de seconde main. Avant de faire la présentation sommaire des cinq observateurs, voyons en quoi la finalité de ces ouvrages sur la langue se distingue des travaux en sociologie, et pourquoi la nature de leur objet d'étude est différente de celui de la critique de l'idéologie. Les ouvrages que nous soumettrons ici à l'attention du lecteur seront, dans l'ordre : *LTI, la langue du III^e Reich : carnets d'un philologue* de Victor Klemperer; *1984* de George Orwell; *On Cliché : The Supersedure of Meaning by Function* d'Anton Zijderveld; *Death Sentences* de Don Watson; et, enfin, *Défense et illustration de la novlangue française* de Jaime Semprun.

La langue est-elle seulement un instrument pour exprimer nos idées sur la liberté ou participe-t-elle à l'idée que nous nous en faisons? Telle est la question la plus générale que posent ces ouvrages. Le biologiste Julian Huxley a dit de l'évolution des concepts verbaux qu'ils avaient ouvert la porte à toutes les réalisations subséquentes de la pensée humaine. Du point de vue de la sociologie classique, le projet de « société » que se sont donné les modernes est sans doute un des concepts les plus significatifs : non seulement est-il le terreau dans lequel la sociologie a pris ses racines, mais aussi un projet qui fait de la liberté et de

l'égalité un idéal collectif auquel le politique, mais aussi la sociologie, comptait bien participer.

La sociologie classique avait comme préoccupations fondamentales l'opposition entre la modernité et les formes traditionnelles d'organisation sociale, le sens du progrès et l'évolution historique de la société. Alors qu'elle voulait participer directement au maintien du caractère réflexif du mode de reproduction social, et ainsi de l'unité de la société, différents courants se sont approprié leur champ d'études, hors de la poursuite de l'idéal moderne, pour se diviser entre eux l'objet et l'objectif initial de la sociologie.

Certains courants théoriques sont l'expression d'un désintérêt à l'égard des problématiques que s'était proposé de construire la sociologie classique, par exemple les *middle range theories*, les théorisations élaborées en fonction des domaines de spécialisation, l'analyse des réseaux et la société du risque. D'autres théories se veulent une compréhension synthétique d'une mutation de la société moderne, comme l'ont fait Lipovetsky et Baudrillard notamment en parlant de surmodernité ou d'hypermodernité. Puis, dans un mouvement vers la spécialisation, on voit apparaître après la Deuxième Guerre mondiale les *cultural studies*, qui tiennent des discours explicitement postmodernistes dont proviennent le terme « postmodernité » et ses dérivés. Ces sociologies ne font plus de la réalisation de la modernité et de ses idéaux, ni de sa mise en opposition à la tradition, l'enjeu de leurs recherches. Parallèlement à cet éclatement de la sociologie, qui semble appuyer l'hypothèse selon laquelle nous ne serions plus dans une société institutionnalisée de type moderne, l'instance qui devait prendre en charge les pratiques conflictuelles a, elle aussi, subi de profondes transformations qui ont trouvé écho dans la critique de l'idéologie.

Si la sociologie classique avait comme motivation d'offrir un lieu de questionnement et de réflexion pour rétroagir sur l'ensemble des pratiques sociales, les penseurs de la modernité avaient fait de la sphère politique le lieu de débat et de décision de toutes les pratiques conflictuelles émergeant à la base de la société. En Amérique du moins, les premiers signes d'épuisement manifestes de la poursuite de l'idéal moderne, on les retrouve dans les nouveaux discours idéologiques aux États-Unis dans les années 20. Dans son livre

Propaganda (1928), le psychanalyste Edward Bernays¹ est l'un des premiers à avoir avancé l'idée d'utiliser des techniques de contrôle de la pensée pour administrer la démocratie : par la jonction de la psychologie et des médias, il a fourni de bons outils à l'élite intellectuelle pour fabriquer l'opinion publique, que Bernays rendait légitime au nom du bien-être de chaque individu.

Ce débordement des relations publiques sur le terrain de la politique² a suscité dès lors la production d'ouvrages remettant en question cette nouvelle façon de voir la démocratie. Walter Lippmann (*Public Opinion*, 1921) l'interprétait comme une véritable révolution dans la pratique de la démocratie. À ce nouveau modèle de liberté qui veut soumettre l'intérêt public à une « classe spécialisée », il donne le nom de « fabrication du consentement », concept repris dans les années 80 par Edward S. Herman et Noam Chomsky dans l'ouvrage *Manufacturing Consent : The Political Economy of the Mass Media* (1988). Bien qu'il considère que la démocratie³ s'est toujours plus ou moins pliée à la soif de domination des tenants du pouvoir, Chomsky insiste sur le rôle prépondérant qu'y tiennent les compagnies, les médias et le langage, selon lui les nouveaux « moteurs » de la démocratie.

Ce bref détour était nécessaire pour clarifier le type d'ouvrages qui seront ici étudiés, qui se différencient de la sociologie par l'absence d'une terminologie qui renverrait à une théorie ou à une méthode scientifique. Nous verrons que chacun aborde la question de la langue en fonction de son expérience personnelle et professionnelle, sans vraiment chercher à formaliser ses commentaires. Si nous comparons ces ouvrages avec ceux qui font une critique de l'idéologie, leur objet d'étude n'est pas le contenu de la propagande et sa contribution aux tentatives de contrôle sur la pensée, mais la ritualisation à même la culture de comportements et d'habitudes linguistiques qui ne font que ponctuer, soit dans l'acte

¹ Neveu de Freud, il est considéré par plusieurs comme le père des « relations publiques » aux États-Unis. Il a travaillé pour des multinationales américaines et fut notamment conseiller du président Eisenhower.

² À cet égard, je renvoie le lecteur au documentaire qu'a réalisé Adam Curtis, intitulé *The Century of the Self* (*BBC Two*, 2002), dans lequel il explique comment les détenteurs du pouvoir ont utilisé les théories de Freud pour contrôler la population à l'âge des démocraties de masse.

³ Pour Chomsky, la démocratie moderne découle de la Révolution anglaise et, comme les penseurs du communisme postulaient la nécessité de créer une intelligentsia pour s'occuper des affaires du peuple, les penseurs de la démocratie la réservaient à l'élite, la masse non éduquée devant être marginalisée, divertie et contrôlée (Source : *Manufacturing Consent: On Noam Chomsky and the Media*, documentaire réalisé par Marc Achbar et Peter Wintonick, 1992).

d'écrire, soit dans l'interaction sociale, les flux des évidences communes. C'est dans un langage commun qu'ils partagent leurs observations sur les transformations internes à la langue, qui prennent diverses formes : le récit de vie, le roman ou l'essai. La motivation derrière chaque ouvrage est de se porter à la défense de l'héritage légué par les modernes, mais sans proposer ni une théorie sociologique ni une analyse approfondie de l'idéologie. En ce sens, ils font de la culture le point de départ et de l'individu le point d'arrivée de leur effort critique.

Dans l'absolu, une langue n'existe pas, mais se reproduit. Les mots et la grammaire se plient aux conditions sociales qui accompagnent leur apparition, c'est-à-dire à la géographie et à l'époque dans lesquelles elle est reproduite. De là les différents accents, les variations de lexique et les multiples patois qui se forment à travers l'Histoire, au sein d'une même langue parlée. Mais en même temps que sa force réside dans son adaptabilité, une langue est partagée parce que s'exprime à travers elle une manière de voir le monde et d'organiser les idées transmises de génération en génération. Il reste toujours, en filigrane, cette manière de voir le monde et d'organiser dans la performance de la parole : ce que nous appelons l'« esprit de la langue » correspond à l'organisation des données de l'expérience par le groupe qui parle cette langue. Les cinq observateurs que nous étudierons dans les chapitres suivants ne réfèrent pas explicitement à l'esprit de leur langue, mais les phénomènes sur lesquels ils se sont penchés semblent étouffer la liberté individuelle de combiner des éléments linguistiques et de jouer avec les rapports traditionnellement diversifiés qui confèrent à une langue « sa » couleur, son esprit⁴.

J'ai posé plus haut la question à savoir si la langue n'était qu'un instrument pour exprimer nos idées sur la liberté ou si elle participait à l'idée que nous nous en faisons. Aux yeux de mes observateurs, il est clair que la langue est un outil, mais aussi un cadre d'interprétation qui, dans une certaine mesure, peut court-circuiter la réflexion et la pensée individuelle. Dans un de ses éditoriaux⁵, Lewis Lapham traduit bien le type de préoccupations qui les animent. Évoquant George Orwell dans sa critique des *langages creux* qu'il voyait envahir la sphère

⁴ Pour celui qui s'intéresse à ce sujet, voir : J.-P. Vinay et J. Darbelnet. *Stylistique comparée du français et de l'anglais. Méthode de traduction*. Bibliothèque de stylistique comparée, n° 1, Paris, 1977.

⁵ L. H. Lapham. Notebook : « Blue Guitar », *Harper's Magazine*, mai 2006, pages 15-17.

publique dans sa démocratie, Lapham disait à propos de la vérité qu'il était bien de vouloir s'en rapprocher, mais encore fallait-il, selon lui, les mots pour traduire nos idées, développer un langage qui nous permette de les exprimer. N'étudiant pas la langue comme un objet fermé, chaque observateur identifie à chaque fois des causes sociales ou politiques différentes aux phénomènes linguistiques qu'ils ont observés.

Le résumé des cinq ouvrages sera présenté en ordre chronologique. Les deux premiers observateurs, Victor Klemperer et George Orwell, s'intéressent à une nouvelle langue qui est le résultat intentionnel d'une tentative de contrôle de la pensée. Je mettrai leurs observations sur les langues totalitaires – les observations de Klemperer rapportant directement des faits empiriques et celles d'Orwell traduisant les principaux traits du totalitarisme dans une œuvre de fiction – en comparaison avec les langues démocratiques décrites par les trois observateurs suivants : Anton Zijderveld étudie le phénomène des clichés en l'inscrivant dans le processus de modernisation, Don Watson traite des « langues mortes » et du danger qu'elles représentent pour nos institutions et Jaime Semprun reprend le concept orwellien de novlangue pour analyser l'évolution de la langue française depuis l'instauration de la République.

Il nous est difficile de voir les nouvelles habitudes linguistiques que nous adoptons, surtout qu'elles participent elles-mêmes, directement, à la vie de tous les jours. J'emprunte ici la formulation de Rousseau pour parler des mots de notre langue : « Celui qui ne voit qu'un seul objet n'a point de comparaison à faire. Celui qui n'en voit qu'un petit nombre, et toujours les mêmes dès son enfance, ne les compare point encore, parce que l'habitude de les voir lui ôte l'attention nécessaire pour les examiner »⁶. Il n'en est pas moins vrai quand il s'agit de notre parler quotidien. Les possibilités d'analyser nos habitudes linguistiques sont plus grandes quand nous sommes capables de les comparer, quand elles s'offrent dans une quantité suffisante, avec les formules et les mots qu'elles remplacent. Étant eux-mêmes des observateurs privilégiés, en ce sens que la langue dans laquelle ils ont grandi était différente de la nouvelle langue qu'ils voyaient prendre de plus en plus de place, les cinq auteurs qui font l'objet de ce mémoire nous préviennent qu'il faut être doublement alerte quant au

⁶ Jean-Jacques Rousseau, *Essai sur l'origine des langues*, édition A. Belin, Paris, 1817, page 30.

langage que nous utilisons, surtout quand il réfère à des concepts ou participe à des actions qui neutralisent la possibilité de poser un jugement critique. Je rapporterai donc, en termes plus sociologiques, les descriptions de ces auteurs qui se sont spécifiquement penchés sur le système symbolique en tant qu'il assure la médiation de la reproduction de l'action sociale « de base » et de l'activité de la vie quotidienne. Peu importe le style qui la met en œuvre, le caractère premier de la langue est d'être l'a priori à partir duquel le discours idéologique peut prendre forme et que l'institutionnalisation des pratiques est possible.

Je reporterai l'essai d'interprétation qui fait l'objet du présent mémoire après la lecture de nos « théoriciens » qui n'en sont pas, le chapitre 6 étant alors consacré à la construction typologique et la conclusion à l'examen de ses conséquences. Faut-il préciser que la réflexion développée dans la conclusion sur les conséquences des phénomènes linguistiques qui seront étudiés dans les chapitres suivants n'était pas, au bout du compte, l'objectif ultime poursuivi dans ce mémoire, mais s'est plutôt imposée au terme de la mise en forme de la typologie.

Chapitre 1

Les deux premiers observateurs traitent d'une langue que s'est appropriée l'élite politique dans le but d'influencer l'action de la majorité par le détour de la pensée individuelle. À cet égard, Klemperer est sans doute un des premiers à avoir écrit sur une « novlangue », dont le nom sera rétrospectivement inspiré par la langue représentée par George Orwell dans son roman *1984*, que nous étudierons dans le deuxième chapitre.

Depuis le début de la Deuxième Guerre mondiale, les affiches dans la ville allemande de Dresde étaient rassurantes. Klemperer se souvient de l'une d'entre elles, résumant bien l'assurance avec laquelle la Nation entrevoyait l'avenir : « La victoire est sous nos drapeaux », était-il écrit. Plus tard, dans la phase finale de la guerre, les slogans d'encouragement battaient toujours leur plein pour motiver les efforts ultimes de la *Volksturm*, l'armée des civils. Jusqu'au soir du 13 février 1945. Les mots n'avaient soudainement plus la même portée, ne pouvaient plus camoufler la défaite : les maisons de Dresde s'effondraient au rythme des bombes, le phosphore coulait à flots et la même tempête de feu entraînait les juifs et les chrétiens dans la mort. Mais pour Victor Klemperer, l'attaque des Alliés a signifié le salut, car dans le chaos général, sa femme Eva et lui ont pu échapper à la Gestapo. Avec lui, il emporte ces manuscrits qu'il a écrits depuis la première année du Nazisme. Deux ans après la guerre, il publia en allemand un journal intitulé *Lingua Tertii Imperii (LTI)*⁷, *la langue du Troisième Reich*, dans lequel il livre une analyse pas à pas d'une langue à l'image de la terreur qu'il a vue se profiler en Allemagne douze années auparavant.

Né en 1881 et mort en 1960, Victor Klemperer a perdu son poste à l'Université de Dresde l'année où Adolf Hitler fut élu. Spécialiste de la littérature française, il s'était depuis longtemps émancipé de la culture talmudique pour assimiler les valeurs de la société civile. Il appartenait à la *Gründerzeit-Generation*, ces jeunes intellectuels d'origine juive qui pouvaient enfin espérer sortir de la marginalité, faire des études et s'intégrer à l'intelligentsia. C'est parce qu'il était marié à une Aryenne de sang qu'il a pu éviter les camps de

⁷ *Lingua Tertii Imperii*, la langue du troisième empire. Le titre LTI est une référence parodique aux nombreux sigles produits par les Nazis tout au long de leur régime. Klemperer avait nommé ainsi la langue nazie pour se protéger de la Gestapo.

concentration nazis et s'adonner quotidiennement, mais clandestinement, à la rédaction de son journal. Ses premières observations sur la nouvelle langue du Troisième Reich, Klemperer les a faites dès la première année de l'hitlérisme. L'écriture devient, dès lors, un acte de résistance. De l'intérieur de cette société que Hannah Arendt a baptisé « la société humaine sans homme », il se concentre moins sur le discours que sur les mots qui, par leur nombre et leur fréquence, agissent comme une force totalisante qui, dit-il, en vient à diriger tout son être.

Dans sa fuite douze années plus tard, il a pu mettre ses observations à l'épreuve. Bien qu'il avait pu, avec l'aide de sa femme, mettre la main sur des journaux et des écrits nazis, Klemperer tirait aussi ses observations de ses interactions quotidiennes. Du cercle étroit qu'il côtoyait quand il habitait encore sa demeure aux quelques « maisons de Juifs » et usines qu'il a fréquentées à Dresde à partir de 1941, c'est une autre parole, celle de la Saxe et de la Bavière qu'il a étudiée. Tous parlaient, avec l'accent du sud ou de l'ouest, du nord ou de l'est, une seule et même LTI, la même qu'il avait entendue en Saxe. Son ouvrage se veut une incursion dans ce que certains considèrent comme l'idéal type d'une langue totalitaire. La reprise irréfléchie d'un cliché peut sembler à première vue anodine, mais Klemperer nous prévient : les clichés finissent par exercer une emprise sur nous, et les mots de la langue par « penser et poétiser » à notre place.

La langue du Troisième Reich

Après la chute du régime hitlérien, tout un travail de reconstruction attendait les Allemands, tant des maisons et des édifices en ruines que des esprits qui les habitaient. Klemperer participa à cette opération massive de dénazification. En plus de conférences et de séminaires dans lesquels il relata son expérience, Klemperer donna des cours à l'université populaire de Dresde à l'occasion de discussions organisées par la Ligue culturelle pour le renouvellement démocratique de l'Allemagne et la Jeunesse allemande libre⁸. C'est dans le cadre d'une discussion sur la culture [*kultur*], l'humanité et la démocratie, que l'un des jeunes parla d'héroïsme.

« Héroïque. » À l'entendre, le mot rappela à Klemperer le souvenir des *braunen Sturmabteilungen*, les troupes d'assaut brunes, celles qui lors des réunions devaient se ruer sur les adversaires politiques d'Hitler et les expulser de la salle. Ces troupes sont le premier groupe que le Führer vanta comme héros de combats historiques, tout comme Goebbels l'avait fait dans son *Combat pour Berlin*⁹. Employé en ce sens, se rappelle Klemperer, « héroïque » évoquait directement la couleur rouge du sang et l'odeur du nazisme, ainsi que l'armée, sans doute l'organisation la plus importante du Troisième Reich. À l'entendre, tout un monde au passé récent refaisait surface et il était presque impossible, selon lui, de l'employer tout en ayant un rapport vraiment honnête à l'essence de l'humanité, de la culture et de la démocratie.

Comme en témoigne Klemperer au fil de son récit, l'hitlérisme a exercé une tyrannie organisée dans ses moindres détails pour veiller à ce que la doctrine nationale-socialiste demeure non falsifiée. Dans le Troisième Reich, toute chose, tout être et tout concept tombaient sous l'emprise de l'idéologie raciste : des nouveaux noms donnés aux villes et aux flammes postales témoignant de leur spécialité (Munich, la ville du Mouvement,

⁸ La « *Kulturbund* », fondée en août 1945 dans la zone d'occupation soviétique, visait à « créer une culture socialiste nationale (sic) » et à entretenir les relations entre la classe ouvrière et les intellectuels. « *Freie Deutsche Jugend* » : « organisation socialiste de masse », pour les jeunes à partir de quatorze ans, fondée dans la zone d'occupation soviétique en 1946.

⁹ J. Goebbels. *Combat pour Berlin (Kampf Um Berlin)*, traduit de l'allemand. Paris, Collection « Action », 1966.

Fallersleben, ville de l'usine *Volkswagen* [voiture du peuple]), des ballons d'enfants ornés de la croix gammée aux cigarettes de marque *Wehrsport* [sport militaire] aux runes « SS » sur les touches des machines à écrire. La langue ne faisait pas exception.

Pour donner une idée de l'atmosphère de tyrannie qui régnait dans le Troisième Reich, Klemperer le met en contraste avec les deux régimes qui l'ont précédé. Sous Guillaume II et dans la République de Weimar, la liberté littéraire fut très grande et les atteintes à la liberté d'expression font figure d'exceptions. Les secteurs de la langue écrite et orale, journalistique, scientifique et littéraire étaient en plein épanouissement, tout comme les courants littéraires universels (le naturalisme, le néo-romantisme, l'impressionnisme et l'expressionnisme). Dans tous les genres, Klemperer dit qu'on pouvait développer des styles vraiment individuels. En arts, en sciences, en esthétique et en philosophie, aucun dogme n'était proscrit. Même que la République aurait libéré l'expression d'une manière suicidaire, Klemperer renvoyant à la pleine liberté que le national-socialisme avait de diffuser sa propagande haineuse (j'y reviendrai dans la conclusion). Puis, en 1933, c'est le début de la fin, affirme Klemperer : cette richesse a commencé à se perdre graduellement pour être remplacée par une pauvreté uniforme de la langue.

S'inspirant du modèle de la censure ecclésiastique, la commission d'inspection du NSDAP [*Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei*]¹⁰ contrôlait toutes les publications¹¹ sur le territoire allemand. N'avait la parole que celui qui appartenait à la Chambre des publications du Reich [*Reichsschrifttumskammer*]. Quant à la presse, elle avait le droit de publier que ce qui lui était remis par un bureau central. Le modèle linguistique autorisé était livré par quelques individus, notamment par le ministre de la Propagande et de l'Illumination, Joseph Goebbels, qui déterminaient ce qu'on devait lire dans tous les journaux sous la sphère d'influence nazie. Klemperer écrit : « Oui, en dernière instance, ce n'était peut-être que Goebbels qui définissait la langue autorisée, car il avait non seulement sur Hitler l'avantage de la clarté, mais aussi celui de la régularité » (page 48).

¹⁰ Le Parti national-socialiste des travailleurs allemands, souvent dénommé « parti nazi ».

¹¹ « Aucune réserve de la part de la NSDAP ne s'oppose à la parution de cet ouvrage. Le président de la commission d'inspection du Parti pour la protection du NS », pouvait-on lire sur la page titre de livres concernant le Parti (page 48).

Le style de la langue nazie, remarque Klemperer, était exclusivement celui de l'oral. Celui qui tient à être bien déclamé, poursuit-il, à la lecture d'un article qu'il aurait lui-même écrit, a davantage à contrôler le style, qu'il veut unique pour l'ensemble de ses produits linguistiques. Dans la mouvance de la parole nazie, Klemperer n'entendait qu'agitation et que galvanisation, elle qui ne servait qu'une seule face de l'être humain : l'invocation. « Tu n'es rien et ton peuple est tout », affirmait l'un des slogans nazis. S'adressant toujours à une communauté, le Parti voulait transformer ses membres en têtes de bétail, sans pensées ni volonté propres, faire d'eux des atomes dans un « bloc de pierre qui roule ». S'adresser à la volonté individuelle et réduire l'individu à un automate, telle est pour Klemperer la fonction première de la LTI.

Le contenu et la forme de la langue furent assujettis au système en place – plutôt à l'*organisation*, précise Klemperer, car les nazis « n'ont pas un "système", ils ont une "organisation". Ils ne systématisent pas avec l'entendement, ils cherchent à entrer dans le secret de l'organique » (page 107). Ce point est clairement défendu par Alfred Rosenberg, le philosophe du Parti, dans *Le Mythe du XX^e siècle*. Parlant de la « vérité organique » allemande, il reproche aux philosophes occidentaux de ne chercher qu'une seule vérité et de la chercher uniquement par le biais de la logique. Comme nous le verrons, alors que partout elle met l'accent sur ce qui pousse naturellement, la LTI submerge le discours d'expressions mécaniques, une de ses contradictions les plus importantes selon Klemperer¹².

D'une part, à force d'être répétés, certains mots ont complètement perdu leur valeur. Klemperer dit que chaque cérémonie officielle, chaque victoire d'une voiture de course allemande, chaque congrès du Parti étaient qualifiés de moments « historiques ». Tout comme le caractère « éternel » du Reich, le mot historique a été complètement dépouillé de son aura tellement qu'il a été utilisé. D'autre part, avant qu'elle ne soit complètement

¹² Klemperer fait état de l'influence du livre *Histoire du peuple allemand* de Friedrich Stieve. Publié en 1934, cet ouvrage a atteint sa douzième édition en 1942, et met principalement à contribution des éléments qui mettent en valeur le nazisme ambiant : le sentimentalisme, le sang, la tradition, le caractère éternel (Klemperer : 324). On retrouve chez Stieve cette juxtaposition d'expressions mécanistes et affectives. Le moteur de la Psychée, le moteur du dévouement, le moteur du réveil... Klemperer dit que la tradition et la durée sont, pour l'historien, trop usuelles pour marquer l'histoire du fer du nazisme. Mais en employant des mots apparentant au registre des sentiments, Stieve fait preuve de son nationalisme et de son orthodoxie.

épuisée, les nazis opéraient souvent un renversement total de la valeur d'un mot en le stéréotypant. « Fanatique » offre le meilleur exemple à cet égard : « Si quelqu'un, au lieu d'héroïque et vertueux, dit pendant assez longtemps "fanatique", explique Klemperer, il finira par croire vraiment qu'un fanatique est un héros vertueux et que, sans fanatisme, on ne peut pas être un héros. Les vocables "fanatique" et "fanatisme" n'ont pas été inventés par le Troisième Reich, il n'a fait qu'en modifier la valeur et les a employés plus fréquemment en un jour que d'autres époques en des années » (page 40). En faisant du fanatisme un synonyme de l'héroïsme, Klemperer voit le rapprochement de deux concepts autrement éloignés, comme c'est le cas pour la tradition et la révolution.

La parole révolutionnaire devait promouvoir la nouveauté et le mouvement. En plus de donner une nouvelle désignation à un concept déjà existant, les Nazis devaient nommer ces référents qu'ils venaient de créer, qu'il s'agisse d'un « événement » comme les « cérémonies officielles » [*Staatsakt*]¹³, d'une action comme « rendre plus nordique » [*aufnorden*] ou d'une réalité sociale comme « camp de concentration » [*Konzentrationslager*]. Mais dans cette révolution, remarque Klemperer, règne le double désir de détachement et de rattachement, celui d'aller vers quelque chose de nouveau et de s'appuyer sur une tradition qui le légitime, une histoire bien teutonnes. En plus de saupoudrer de romantisme les hommes et les divinités du Nord avec des mots du vieil allemand comme *Brauchtum* [coutumes], *Sippe* [clan] ou *Werwölfe* [loups-garous]¹⁴ pour rappeler la prépondérance de la germanité et de la race, on attribua une signification particulière à certains archaïsmes. Pour illustrer son propos, Klemperer relève le mot d'origine néerlandaise, *trek*, évocateur du « Grand Trek » des Boers. À l'été 1944, ce mot, depuis longtemps archaïque en Allemagne, a ressurgi. Dorénavant, il signifiait toutes les personnes déplacées et réfugiées de l'Est jusqu'en territoire allemand. À travers lui on *romantisait* la paysannerie, comme on l'avait glorifiée avant la guerre avec les fêtes des moissons, tenues chaque année à partir de 1933 sur le mont Bückeberg en

¹³ Littéralement « acte d'État ». Cérémonie d'ouverture du premier *Reichtag* du Troisième Reich.

¹⁴ Parlant de la *Volkssturm* [assaut du peuple], lorsque l'appel au combat est lancé à la population civile en 1945, les combattants se nomment à la radio officielle les « lousps-garous » [*Werwölfe*]. Cette expression replonge les Allemands directement dans une vieille tradition, la plus vieille qui soit : le mythe. Cet appel aux débuts primitifs, aux prédateurs de l'humanité, révèle, selon Klemperer, l'essence véritable du nazisme.

Westphalie, à l'occasion d'une cérémonie officielle appelée la *Erntedanktag*¹⁵. Pour signaler la nouveauté, observe Klemperer, le Troisième Reich n'aurait au bout du compte créé, de son propre cru, qu'un très petit nombre de mots de sa langue. Comme l'illustre ce dernier exemple, on se limitait le plus souvent à ajouter des préfixes ou des suffixes à un radical déjà existant. La langue allemande offre à cet égard une grande souplesse morphologique pour la construction grammaticale. Par exemple, un verbe peut être obtenu par l'ajout d'un préfixe à un substantif, les préfixes *ari-*, *auf-* ou *ent-* peuvent devenir, selon les besoins de la cause, *aufnorden*¹⁶ [rendre plus nordique], *arisieren* [aryaniser], *auffjudeung* [rendre les Juifs plus juifs], *entjuden* [dégorger]. D'ailleurs, ce sont les nouveaux mots formés à partir de cette logique combinatoire qui, dans son journal, ont fait l'objet des toutes premières observations de Klemperer.

Il remarque que le seul ajout d'un affixe à un mot peut servir à changer la fonction d'un radical, mais peut aussi servir à connoter autre chose, à renvoyer à une autre sphère de sens qui n'aurait pu être évoquée autrement que par une analogie sonore. Autrement dit, la ressemblance phonique peut évoquer un autre mot et donc, une autre signification. Elle permet de faire des jeux de mots, de provoquer une ambiguïté de sens pour qui l'entend, comme dans ce chant nazi cité par Klemperer : « Et aujourd'hui, l'Allemagne nous écoute [*Hören*], et demain le monde entier » (page 320). Klemperer relève que la variation *Gehören* signifie « appartenir » et *Hören* « écouter ». Mais aussitôt qu'on y ajoute la préposition *auf-*, *hören* peut signifier « obéir ». Il est ainsi facile de passer d'un univers sémantique à l'autre, seulement par la permutation d'un seul préfixe.

Klemperer note que l'euphonie des mots jouait un rôle important pour Goebbels. Dans *De la cour impériale à la chancellerie du Reich*, le Docteur¹⁷ parle d'une grande action de

¹⁵ *Erntedanktag* n'a pas de traduction comme telle, mais est le nom d'un événement qui ressemble au *Thanksgiving* américain. Littéralement, le terme se décompose comme suit : *Ernte* : moisson; *Dank* : merci; *Tag* : jour.

¹⁶ Formé de la particule *Auf-* et du substantif *Norden* (le Nord), ce verbe recouvre une politique raciale et démographique. Il s'agit d'un ensemble d'ordonnances et de lois qui visaient à (re)donner à l'Allemagne et au peuple allemand le caractère nordique de l'origine idéalisée. Cela allait de noms de lieux débaptisés aux lois sur la « protection du sang allemand », en passant par le *Lebensborn* (association fondée en 1935 qui pratiqua « l'élevage » d'enfants allemands de « sang pur » et, à partir de 1941, le rapt en vue de la « germanisation », dans les territoires occupés, d'enfants « de grande valeur raciale » (page 246).

¹⁷ Joseph Goebbels signait tous ses ouvrages de ce titre académique.

propagande pour souligner le jour de l'éveil national, qui « se déroulera comme une *schau* magnifique dans toute l'Allemagne ». Dans ce cas précis, le mot *schau* [vision] n'a aucun rapport avec la profondeur d'âme ou le mystique de la *Weltanschauung* (nous y reviendrons), mais est assimilé à l'anglais *show*, dont la traduction littérale allemande est « mise en scène fastueuse ». Un autre exemple du type qui n'aurait pas le même effet en français : *proletenhaft* (rustaud) et *proletarisch* (prolétaire). Par leur ressemblance, le mot « rustaud » en allemand peut connoter tout de même la condition sociale du prolétaire, malgré que Hitler n'en fait pas du tout une affaire de peuple, comme en juge Klemperer¹⁸.

L'auteur pose l'hypothèse qu'une des raisons pour lesquelles la rhétorique hitlérienne a eu tant d'effet, c'est qu'elle était bien peu allemande. En fait, ce qu'il voit d'authentique dans la langue du national-socialisme, comme dans sa doctrine, c'est d'avoir réussi à combiner autant d'éléments étrangers, et d'avoir fait de ce mélange quelque chose de véritablement allemand. Il pense au salut et aux habits fascistes, à la théorie raciale empruntée à Chamberlain et à Gobineau, au récit sioniste de Herzl (de qui Hitler a emprunté le slogan « Nous, dehors », parlant au nom des Juifs) qui a appris aux nazis à considérer les Juifs comme un peuple¹⁹, jusqu'au spectaculaire du barnum²⁰ américain. D'ailleurs, l'hyperbolisme et la volonté d'engourdir les esprits se traduisaient, selon Klemperer, dans l'utilisation abusive des chiffres et des termes numériques, pratique selon lui inspirée des Américains. Dans les communiqués de guerre et dans les journaux, surtout durant la dernière phase de la guerre, c'est l'excès de chiffres, la course aux records qui symbolisait cette passion pour les nombres. En fin de compte, résume Klemperer, ce qu'a fait Hitler, en bon autodidacte, c'est saisir au vol des bribes de culture passe-partout, puis les répéter,

¹⁸ Et que la majorité de la population allemande, avant les élections de 1933, était au chômage. Dans *Langages totalitaires*, Jean-Pierre Faye, parlant de *Combat pour Berlin*, écrit par Goebbels, disait que le contexte social pendant que Hitler était en prison et que Goebbels était aux commandes du parti nazi n'offrait pas au discours communiste vraiment sa place, dans le sens où les travailleurs au chômage, majoritaires, ne s'identifiaient plus autant avec les revendications du prolétariat.

¹⁹ En complémentarité aux propos de Klemperer sur l'attitude prosioniste des nazis, je renvoie le lecteur aux propos tenus par Adolf Eichmann, haut responsable de la déportation des Juifs sous le Troisième Reich. En 1938-1939, les nazis abandonnèrent cette attitude prosioniste, changement de cap marqué par la Nuit de cristal. Voir : Hannah Arendt. *Eichmann à Jérusalem*, The Viking Press, New York, 1973.

²⁰ Le nom commun vient du nom de l'homme d'affaires américain Phineas Taylor Barnum (1810-1891). Son célèbre cirque était qualifié de « plus grand show du monde » (page 195).

machinalement et en désordre, et gonfler ce qu'il estimait réutilisable pour atteindre ses propres fins.

Peut-être, se demande-t-il, est-ce pour cette raison que la LTI a multiplié le nombre et la fréquence des mots étrangers comparativement à l'époque précédente. Quand le mot étranger était choisi, même s'il existait un équivalent dans la langue mère, Klemperer remarque que c'était pour son caractère ronflant et parce qu'il permettait de camoufler certaines choses indésirables. *Schlechtmachen* [dire du mal] aurait été compris de tous les Allemands tandis que *diffamieren* [diffamer] était compris par moins de gens, mais était plus solennel et plus fort. Il impressionnait et couvrait la pensée en même temps qu'il avait l'air savant, d'autant plus s'il n'était pas compris. Deux mots introduits par la LTI sont aussi devenus représentatifs, pourrait-on dire, de l'essence première du nazisme, l'un étant d'origine étrangère et l'autre d'origine allemande. Popularisés dans les années vingt par les jeunes expressionnistes, ils étaient le titre de deux de leurs revues : *Die Aktion* et *Der Sturm*. Le premier était non germanisé et rappelait le « guerrier au barreau de chaise » des premiers temps héroïques, pour reprendre l'expression utilisée par Klemperer. Le second inspira le nom d'un groupe de combat militaire, la « section d'assaut », qui s'est fait connaître brutalement et dont on se souvient surtout du sigle SA [*Sturm*, « assaut », *abteilung*, « section »].

Un sigle comme SS [*Schutzstaffel*] (échelon de protection) ou un acronyme comme « nazi » sont des abréviations qui ont acquis leur autonomie propre, observe Klemperer. Les runes, comme les « S » à caractères anguleux, permettaient aux nazis de rendre les choses sensibles en renvoyant symboliquement à l'éclair, la force électrique. Cultivées sans relâche, les abréviations « sont devenues des mots possédant leur propre signification et ayant complètement supplanté ce qu'ils étaient censés représenter » (page 102), qu'il s'agisse de la BDM (Ligue des filles allemandes), de la HJ (Jeunesse hitlérienne) ou du DAF (Front du travail allemand).

Étrange paradoxe dans la DAZ²¹, souligne Klemperer, dont la rubrique était parfois vouée à des questions linguistiques. Dans une de ces éditions, le journal faisait état d'un décret administratif qui s'opposait à l'extension des abréviations qui défiguraient la langue dans le Troisième Reich, lui qui les a imposées dans la presse écrite à des millions d'exemplaires. Même hypocrisie dans le *Reich*²² du 8 août 1943, dans un article intitulé « Goût et joug de la brièveté » où la responsabilité des « monstruosité verbales » était imputée au bolchévisme. Néanmoins, Klemperer n'est pas surpris que l'esprit allemand s'insurge contre de telles monstruosité, même si les sigles et les acronymes sont certainement les symptômes de toute société technicisée et bureaucratisée. Mais pourquoi alors sont-ils plus spécifiquement une caractéristique importante de la LTI?

À travers les abréviations s'exprimait l'identité du Germain qui voulait se conjuguer à la technique et au progrès, dit Klemperer. Conformément à son exigence de totalité, le nazisme organisait et technicisait justement tout. À un point tel que les Allemands en sont venus à critiquer la manie du régime de tout organiser, ce qui ne les pas empêcher, Klemperer y compris, d'intégrer le mot « organiser » dans leur vie quotidienne. Comme il voulait aussi, au nom de cette même exigence de totalité, s'emparer de toute vie intérieure, chacune de ses abréviations s'apparentait au poisson des chrétiens, était le symbole d'appartenance à une conjuration. Avant les nazis, se rappelle Klemperer, les abréviations servaient en quelque sorte de langage codé, comme « *Ichthys* » était le signe d'une ligue secrète religieuse. Sous le régime d'Hitler, les Berlinoïsi ont pris l'habitude de dire « *Knif* » et « *Kakfif* », acronymes signifiant *Kommt Nicht In Frage* [pas question] et *Kommt Auf Keinen Fall In Frage* [absolument pas question], ou encore *AEG* [*Alles echte Germanen*] qui signifiait « rien que d'authentiques Germaines ». Klemperer fait l'analogie avec la langue militaire, qui depuis la Première Guerre mondiale employait déjà la désignation concise de l'appareil technique, le mot secret pour se protéger de l'extérieur et assurer la cohésion à l'intérieur.

Après l'élimination de Röhm et le bain de sang parmi ses partisans, le Führer a fait attester par son Reichstag qu'il avait agi « *rechtens* » [de bon droit], une expression marquée du vieil

²¹ Revue allemande de voitures et de motos intitulée *Der Auto Anzeiger*.

²² *Das Reich* (1940-1945), hebdomadaire nazi destiné à l'étranger pour représenter le Troisième Reich.

allemand. On donna par la suite à l'événement le nom de *Röhmrevolte*. Le principal trait d'un substantif comme *Röhmrevolte*, explique Klemperer, est qu'on peut y ajouter, y fixer les relations existant entre une classe d'objets, de personnes ou une série d'événements. Le nom évoque la forme finie et accomplie de la chose nommée et prend parfois la forme d'une expression *généralisante*. À l'intérieur des frontières de l'Allemagne, les termes *généralisants* permettaient aux nazis de réunir les individualités sous une même étiquette, facilitant le contrôle « total » de la nation et de l'ennemi. Par l'utilisation d'innombrables constructions avec le préfixe « peuple » comme *Volksgemeinschaft* (communauté du peuple), *Volksgenosse* (camarade ou peuple racial) ou encore ses multiples variantes comme chancelier du peuple, parasite du peuple, proche du peuple, étranger au peuple, conscient du peuple, etc., on voulait dépasser les différences pour créer un nouveau lieu où les classes et les allégeances politiques seraient confondues.

De même, poursuit Klemperer, en parlant au singulier de la conspiration juive, de la juiverie internationale ou de l'esprit juif, les nazis généralisaient péjorativement grâce à la condensation de la disparité dans l'unité. L'utilisation d'une épithète superflue pour qualifier le nom, comme de dire « le Juif Marx » par exemple, participe au matraquage stylistique. Par ailleurs, le substantif peut faire de l'humain une chose ou encore figer une action dans le temps par une expression nominale. Une gardienne du camp de concentration de Belsen que Klemperer a côtoyée utilisait ainsi le mot « éléments » [*Stück*] pour parler des morts, une forme de réification qui s'exprime aussi dans le terme « récupération de cadavres », lesquels servaient à fabriquer de l'engrais. Klemperer note une autre réification créée en l'honneur d'un des premiers héros qui moururent pour la cause nationale-socialiste. Le 28 juillet 1933, le Parti nomma la tombe d'un des officiers ayant assassiné Walter Rathenau²³, la tombe de « l'éliminateur de Rathenau ». Il note ici que l'acte meurtrier et son auteur se lient dans la dénomination dans une cérémonie pour marquer l'homicide. Pour Klemperer, cette appellation est une substantivation, une élévation du crime au rang de profession. Puis le 23 octobre de la même année, il notait que les nazis avaient créé le *Freiwillige Winterhilfe*

²³ Walter Rathenau (1867-1922), industriel, homme politique et écrivain allemand, fut assassiné en 1922 par deux anciens officiers antisémites membres de l'organisation d'extrême droite *Consul*.

[secours d'hiver]²⁴ et appelaient la population à verser une contribution volontaire. Tout ce qu'il y avait de volontaire, dit-il, c'est que les contribuables avaient le droit de donner davantage que le montant fixé. Klemperer ajoute : « Mais abstraction faite de cet adjectif mensonger, le substantif n'est-il pas déjà à lui seul un camouflage de la contrainte, une sollicitation, un appel au sentiment? Un *secours* à la place d'un impôt : cela fait partie de la communauté du peuple. Le jargon du Troisième Reich éveille le sentimentalisme : c'est toujours suspect » (page 64).

Règle générale, rappelle Klemperer, l'euphémisme était pratique pour diminuer le poids de la réalité nommée ou pour dissimuler la réalité à des fins politiques. Pour parler des camps de concentration [*Konzentrationslager*], les ouvriers de l'usine où il travaillait utilisaient l'expression « camp de concert » [*Konzertlager*] ou encore l'abréviation KZ. Si une personne devait « se déclarer » [*melden*], c'est qu'elle était convoquée par la Gestapo. Cette phrase était associée à de mauvais traitements et signifiait, la plupart du temps, que la personne ne reviendrait jamais. Un tel choix de mots occulte la cruauté, la rend plus facile à digérer.

D'autres formules étaient aussi utilisées, par le Parti cette fois, celles-là visant la population dans une intention volontaire de cacher la mort. En 1941, l'appel à l'armée de l'Est signale pour Klemperer la dernière phase de la LTI, à savoir la dissimulation de l'impuissance et bientôt la dissimulation de la défaite. Avec sa « loi de l'action », le nazisme ne voulait pas laisser les choses exercer une influence sur soi ni faire faire preuve de velléité. Pour éviter d'évoquer le « front de position » de la Première Guerre mondiale et son funeste souvenir – qui connotait la défaite, comme le rappelle Klemperer; en fait, le plus important peut-être, la LTI prenait bien soin d'éviter certaines expressions à cause, notamment, de leur connotation –, le Troisième Reich préférait l'expression « guerre de défense mobile ». Car, même si les Allemands étaient acculés à la défensive, en utilisant le terme « mobile », ils s'assuraient de traduire leur nature la plus profonde.

²⁴ La fondation du Secours d'hiver ne se limitait pas à collecter les dons du peuple, mais publiait aussi des œuvres, comme en 1942-1943 avec « *Le chant allemand, chants du Mouvement* » (page 319).

La dernière année, alors qu'il n'était plus possible de cacher la catastrophe, on appelait les défaites des « crises ». En effet, on a toujours l'espoir de surmonter une crise tandis que la défaite nous confronte à un fait malheureux, déjà accompli. Par exemple, on parlait de « crise surmontée en se dégageant » [*sich freikämpfen*], ce qui signifiait littéralement « se combattre libre » – se dégager voulait dire que les régiments avaient réussi à échapper aux encerclements ennemis. D'ailleurs, l'ennemi ne pénétrait jamais le territoire allemand en refoulant les troupes défensives; c'était plutôt les troupes allemandes qui se dégageaient volontairement en les « laissant entrer exprès ». Klemperer précise que les formules prisées de Goebbels, tout comme les métaphores qui incitaient à l'ordre et à la discipline, servaient à légitimer les décisions et les actions du nazisme pour que survive, jusqu'à la fin, le mythe de la victoire éternelle.

Normalement, la métaphore souligne, dans le rapprochement qu'elle fait, la distance entre la chose imagée et la chose elle-même. L'écrivain, poursuit Klemperer, peut indiquer qu'il fait une analogie et non un procès d'identité en insérant, par exemple, l'imagé entre guillemets. Cette distance, les nazis la réduisaient en identifiant directement l'image à l'imagé. Ainsi confondait-on dans une même affirmation deux ordres de réalités complètement différents, comme le sport et la guerre, l'homme et la machine, le religieux et le politique.

Le 19 septembre 1933, Klemperer assiste, au cinéma, à une mise en scène d'Hitler où sont consacrés de nouveaux drapeaux SA en les effleurant de « l'étendard de sang » de 1923 : « Frères vénérables, regardez ici : c'est nous qui souffrons le martyr sanglant! » (Page 62). Par ces mots, estime Klemperer, toute l'entreprise nationale-socialiste s'est élevée du politique au religieux. La mise en scène et les mots font écho incontestablement à voir le profond recueillement des gens assis dans la salle. Le congrès du Parti est une pratique culturelle, observe Klemperer, mais le national-socialisme est une religion. La raison première du lexique de la LTI est de garder l'esprit solidement endoctriné et le corps social tissé serré dans sa marche vers l'avant. Puissent se mêler objectivité et mysticisme, action et contemplation, car c'est à travers l'engourdissement de l'esprit, nous dit Klemperer, que l'État nazi offre à ses sujets de voir juste.

Toutefois, cet engourdissement devait en même temps être programmé. Comme l'illustre bien l'expression « guerre de défense mobile », rien ne devait être statique dans le *Reich*, tout devait être attraction ou répulsion. L'hitlérisme, dont le noyau était l'extermination des Juifs²⁵, n'avait rien d'un massacre spontané. L'entreprise apparaît aux yeux de Klemperer d'une extrême modernité. La mécanisation de la personne était l'apanage de la LTI, et « mettre au pas », « synchroniser », « brancher uniformément » [*gleichsschalten*], sa création la plus caractéristique. À son évocation, on entend « le déclic du bouton (Schalter, commutateur, “brancheur”) sur lequel on appuie pour donner à des êtres humains, non pas à des institutions, non pas à des administrations impersonnelles, une attitude et un mouvement uniformes et automatiques : des professeurs de divers établissements, des employés de divers services de la justice ou des impôts, des membres des *Stahlhelm*²⁶ et des SA, etc. sont “mis au pas”, presque à l'infini » (page 206).

Chacun devait tout à la fois se comporter comme un automate entre les mains de son supérieur et, ultimement, de son Führer et appuyer sur le bouton de démarrage des automates qui lui étaient subordonnés. D'ailleurs, nous dit Klemperer, cette hiérarchisation avait été énoncée dans le *Führerprinzip* [principe du chef]. Mais contrairement à la tendance mécanisante de la *Gleichschaltung*, Klemperer remarque que le *Führerprinzip* changeait le style de la langue administrative : on remplaçait l'impersonnel par l'énonciation à la première personne, question de rappeler au lecteur que ce n'était pas un appareil bureaucratique, mais bien le préfet ou, mieux, le Führer lui-même qui s'adressait à lui. Le national-socialisme prenait bien soin d'éviter de porter atteinte à « ses » personnes. Au contraire, il veut les élever, mais en les synchronisant.

Les hommes actifs étaient constamment comparés à des moteurs. Encore une fois, Klemperer précise que Goebbels ne se limitait pas à comparer l'homme à la machine, en réalité, il le considérait comme tel : « Nous allons, dans un avenir proche et dans toute une série de

²⁵ Dans sa postface de l'ouvrage de Klemperer, le philosophe Alain Brossat cite Hannah Arendt, qui définit la société nazie comme « un ensemble de cercles concentriques de la terreur, agencés autour du noyau formé par le système concentrationnaire avec, en son cœur, les centres d'extermination où est perpétrée la Solution finale » (page 369).

²⁶ Note : *Stahlhelm* est un terme allemand signifiant « casque d'acier », mais aussi le nom d'une association d'anciens soldats allemands qui, après leur retour en 1918, ont formé le *Stahlhelm*, d'après le casque qui les avait différenciés.

domaines, marcher à nouveau à plein régime » (page 208). Ici, la frontière entre l'image et l'objet est surpassée. La comparaison est remplacée par l'identification directe. Ce qui était rarement le cas dans la langue allemande avant 1933, se rappelle Klemperer. Dans la République, les mots mécanisants qui passaient du côté de l'usage avaient comme caractéristique de ne s'appliquer qu'à des choses, des états, des activités, des institutions, mais jamais à des personnes. « Le pas véritablement décisif vers la mécanisation de la vie par le langage n'est franchi que lorsque la métaphore technique vise directement la personne », quand elle est "réglée" sur elle, affirme Klemperer (page 205).

Parler d'une performance olympique en la comparant aux exploits de Napoléon 1^{er}, comme l'a fait le *Berliner Illustrierten* pendant les Jeux olympiques de 1936, ne jurait point (pendant les Jeux, Klemperer remarque que Hitler avait mis de côté la pure germanité pour valoriser l'exploit sportif), pas plus que de comparer l'héroïsme guerrier à une performance sportive. Dans le *Reich* du 18 juillet 1943, Goebbels écrivait : « De même que les vainqueurs d'un grand match de football quittent le terrain dans une autre condition que celle dans laquelle ils y sont entrés, de même un peuple aura un air très différent selon qu'il achève une guerre ou qu'il la commence » (page 300). Puis, après Stalingrad, c'est dans ces mots que Goebbels exprime la bravoure de ceux qui ont perdu leur vie : « Nous essayons le sang de nos yeux afin d'y voir clair et dès le début du nouveau round, nous sommes à nouveau solidement campés sur nos jambes » (page 301). Klemperer constate qu'on risque de devenir insensible à la dimension métaphorique de telles paroles lorsque celles-ci deviennent si usuelles. Vue à travers les lunettes du sport et du jeu, la guerre perdait toute grandeur tragique.

Puisque le sens d'un mot dépend des phrases qui l'entourent, dit Klemperer, le modèle syntaxique de permutation de Goebbels lui permettait d'insérer dans ses formules n'importe quel élément puisé à même les terminologies qu'il privilégiait. Grâce aux métaphores, il pouvait passer sans vergogne de la boxe à la religion pour parler d'un même événement. Dans le *Reich* du 6 novembre 1944, Goebbels écrivait qu'il fallait s'organiser pour « que la nation reste bien campée sur ses jambes et ne tombe jamais au sol », poursuivant en disant que le peuple allemand menait cette guerre « comme un jugement de Dieu » (page 328). Avidé d'heureux mélanges, il aimait aussi juxtaposer les images de différents sports. En

septembre 1943, il affirme qu'il ne fallait pas seulement faire preuve de force en assénant, mais aussi en encaissant des coups, qu'il ne fallait jamais avouer à quiconque ne serait-ce qu'une faiblesse aux genoux, sinon on courrait « le risque de se faire semer », passant ainsi de la boxe au cyclisme.

Il servait ces contenus hétérogènes accompagnés d'un mélange de styles. Non, il ne les mélangeait pas, précise Klemperer, Goebbels passait sans avertir « de l'érudit au rustaud, de la sobriété au ton du prédicateur, du froidement rationnel à la sentimentalité des larmes virilement retenues, de la simplicité à la manière de Fontane ou de la muflerie berlinoise au pathos du soldat de Dieu et du prophète » (page 326). C'est cette alternance qui frappe : les émotions ne sont jamais au repos. Klemperer la compare à une irritation de la peau soumise à l'effet alternatif d'une douche froide et d'une douche brûlante, physiquement tout aussi efficace : ce qu'il appelle la « douche écossaise » est un procédé qui ne donne jamais le temps à l'esprit critique de reprendre son souffle.

Klemperer explique que la technique nazie consistait à travestir délibérément les choses de la raison dans la sphère des sentiments et à les déformer à la faveur de l'obscurcissement affectif. Même du côté des lois. Le mot *betreuen*²⁷ [prendre soin] a été intégré dans un système dont le fondement et le but étaient le « sentiment sain du droit » (sain correspondant à la volonté du Parti). C'est ce sentiment sain du droit qui, d'après Klemperer, est à l'origine du vol des biens juifs suivant l'affaire Grünspan²⁸. Si on dévalorisait la réflexion et la raison, on valorisait la spontanéité et l'instinct. Parlant de l'attentat contre Hitler, Goebbels disait qu'il était le résultat de « l'envahissement des forces de l'instinct par celles d'un intellect diabolique » (page 306).

La *Weltanschauung*, que j'ai évoquée plus haut, traduit bien ce sentimentalisme, un terme dont les nazis se sont aussi approprié la signification, selon Klemperer, pour marquer leur aversion à l'égard de la pensée rationnelle. Le terme circulait déjà depuis le début du XX^e

²⁷ *Betreuen* ne s'appliquait à l'origine qu'à l'action de s'occuper des personnes âgées, des enfants ou des animaux. Il est aujourd'hui très répandu dans les relations commerciales.

²⁸ À Paris, le jeune réfugié juif allemand, Herschel Grünspan se rendit, le 7 novembre 1938, à l'ambassade d'Allemagne pour tuer l'ambassadeur allemand dans le but de venger son père (l'un des dix mille Juifs de Prague déportés en Pologne peu de temps avant) et attirer l'attention sur la persécution des Juifs en Allemagne. Cet attentat raté a servi de prétexte aux nazis pour déclencher les pogromes « spontanés » de la Nuit de cristal.

siècle et arborait deux définitions. La première était « la volonté et la capacité de voir réellement le monde, c'est-à-dire de le considérer [*anschauen*] sans se laisser troubler par des préjugés, sans ressentir le besoin de tirer aussitôt d'une expérience une nouvelle loi ou d'insérer cette expérience dans quelque chose d'existant » (page 192). Dans sa deuxième définition, celle comprise et utilisée par les gens en général, la *Weltanschauung* se rapportait à une forme supérieure de dévouement, un dévouement à des convictions « à l'intérieur de l'infini ». Ici, le mot *schau* ne renvoie pas à l'emprunt américain dont nous avons parlé précédemment, mais dénote « la vision du mystique », la révélation de l'extase religieuse. Toute expression religieuse servait à la fois à insister sur la vision mécanisée de l'œil intérieur fasciné et à exprimer l'opposition à toute activité de la raison.

La composition d'une nouvelle unité nationale par l'arrangement d'opposés semble caractériser la LTI : la tradition et la révolution, la ville et la campagne, le sport et la guerre, l'organique et le mécanique, l'intelligence et l'instinct, la volonté individuelle et son abandon au Chef. D'après ce qu'en juge Klemperer, l'abolition des frontières [*Entgrenzung*] est le sens de l'attitude de l'homme romantique. Le verbe *entgrenzen* a surtout comme complément d'objet des termes abstraits, et signifie dans ce cas se libérer, se dégager d'un cadre trop étroit. En poésie, explique Klemperer, le verbe réflexif *sich entgrenzen* est utilisé pour exprimer que l'on fait exploser, que l'on dissout les frontières de sa propre existence pour ne faire qu'un avec l'univers. En français, poursuit Klemperer, on dirait briser des liens, c'est-à-dire s'affranchir d'une domination généralement bien définie et extérieure à soi. Des siècles avant que le concept et le mot n'existent, note-t-il, tout domaine d'activités allemand portait déjà le sceau du romantisme. Tout au long du Moyen-Âge, dit-il, la France était le maître à penser et le pourvoyeur des thèmes littéraires de l'Allemagne. « Et chaque fois qu'un motif français est repris en Allemagne, les frontières qui encadrent le modèle sont abolies, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre » (page 179). À cause de la démesure allemande, du dépassement de toutes les frontières, Klemperer prétend que l'Allemagne a donné le plus riche terreau sur lequel l'idée de race pouvait se développer.

Klemperer est d'avis que cette abolition des frontières a profité au nazisme depuis le début, surtout pour aller chercher le cœur de tous ceux qui font les intérêts divergents de la société

allemande. Hitler pouvait utiliser le nationalisme et la teutomanie. Il glorifiait le paysan attaché à la terre, hostile aux innovations, mais partiellement, car il voulait aussi s'appuyer sur les ouvriers de l'industrie, c'est pour cette raison que la technique de même que l'américanisme ne devaient pas être dénigrés, sans le dire. Alors que Klemperer voyait une contradiction dans l'utilisation d'expressions organiques et mécaniques, et avait du coup peine à mettre le doigt sur quelconque élément de rationalité qui aurait pu justifier l'engouement à l'égard du nazisme, l'espace qu'ouvrait la LTI entre ces deux pôles était justement le lieu dans lequel les contradictions se résolvaient.

Une expression en apparence indéracinable peut s'évanouir, disparaître en même temps que la situation qui l'a engendrée, conclut Klemperer, que ce soit la « guerre éclair » ou la « bataille d'anéantissement » ou encore l'« héroïsme » ou le « fanatisme ». Aussi omniprésentes fussent-elles, ces expressions se sont évanouies aussi rapidement que le régime. Mais l'imaginaire reste, les connotations s'accrochent aux mots.

Dans ses cours du soir, Klemperer dit qu'il voulait décrasser les esprits d'une langue qui renvoyait directement à un monde fermé où le crime et la terreur étaient glorifiés. Pour illustrer à quel point le meurtre était intégré au quotidien allemand, Klemperer cite un jeune militaire avec lequel il a fait connaissance la première année de l'hitlérisme, et qui parlait de « la guerre fraîche et joyeuse ». « À cette époque, dit-il, nous prenions cela pour la reprise irréfléchie d'un cliché. Mais les clichés finissent par exercer une emprise sur nous » (page 54). Dans le cas de la LTI, les mots peuvent être comme des mini-doses d'arsenic : à force de se faire dire qu'un acte fanatique est un acte héroïque, on finit par croire que l'héroïsme exige l'aveuglement ou, mieux, que l'aveuglement est héroïque.

Chapitre 2

Quatre années après la fin de la Deuxième Guerre mondiale, Eric Arthur Blair publiait son roman *1984*. Dès les premières pages, il nous plonge dans une Londres dévastée par la guerre. Ses cratères, son aspect ruiniforme et ses maisons détruites rappellent la description de l'état délabré de la ville de Dresde lorsque Klemperer y est revenu en 1945. Orwell dépeint une nation sous le joug d'un régime totalitaire. De nombreux éléments puisés dans la réalité occidentale de la fin des années 40 ont vraisemblablement inspiré son roman : les condamnations publiques sans procès, l'image de Big Brother qui rappelle un certain Staline, la propagande à grande pompe, et bien sûr le Parti unique.

Mieux connu sous le nom de George Orwell, l'auteur est né en Inde en 1903. Par l'écriture, il voulait dénoncer l'impérialisme britannique, lutter pour une plus grande justice sociale et surtout, dénoncer les dangers des totalitarismes nazi et soviétique. Il était rongé par une profonde culpabilité, celle d'avoir été l'exécutant d'un système d'oppression, lui qui dans les années 20 a endossé l'uniforme de la police impériale de Birmanie. Suivant cette expérience et jusqu'à sa mort en 1950, Blair est demeuré ouvertement ennemi de toute forme d'impérialisme.

Ce refus d'un régime qui brime les libertés individuelles et collectives s'incarne dans le personnage principal du roman. Winston est constamment aux prises avec un discours intérieur remettant en question l'ordre établi. Il sait qu'au-delà du carcan uniforme dans lequel les esprits autour de lui sont coincés, il existe toujours un monde tangible, source de découvertes, de plaisirs et surtout, qui demeure un lieu d'observation objective où « deux et deux font quatre ». À l'autre extrême, O'Brien, un des hauts placés du Parti de l'Intérieur, incarne l'endoctrinement total, le stade supérieur de l'orthodoxie. Pour lui, *Big Brother* est le maître incontesté. Ultiment, c'est lui et seulement lui qui est garant de la vérité. Une vérité qui trouve ses sources non pas dans le monde extérieur, mais dans l'esprit qui le construit.

Cette opposition est « ouvertement » discutée à la fin du roman lors des séances de tortures qu'inflige O'Brien à Winston. Ce dernier se rend bien compte que, dans le monde de *Big Brother*, les contradictions sont non seulement évacuées, mais que le fait d'évoquer la logique mathématique comme étalon de vérité est désormais un crime punissable. Ce qu'il conteste, même sous la torture, invoquant la présence d'un monde empirique auquel il est possible d'accéder par nos sens. Mais O'Brien persiste et, entre deux décharges électriques, défend la position selon laquelle l'esprit est le seul maître de sa réalité. Si *Big Brother* dit que « deux et deux font cinq », telle est la nouvelle puissance qu'il faut embrasser.

La novlangue

Comme l'explique Orwell dans les premiers chapitres de son roman, le socialisme anglais voyait dans l'imposition drastique d'une nouvelle réalité, caractérisée par la déshumanisation de la personne et la disparition de la société en tant qu'objet historiquement construit, un complément essentiel : la refonte complète et systématique de la langue pour faire des esprits de demain qui la véhiculeront la matrice de l'idéologie dominante. Mais cet effort conscient, dicté par la nécessité révolutionnaire d'imposer une nouvelle grille d'interprétation du monde à ses sujets, n'était considéré que temporaire par les décideurs du Parti. Pour assurer cette transition entre l'anglais standard et la novlangue, le contrôle de la réalité, dont j'expliquerai les principes plus loin, était une technique qui soumettait la mémoire et la vérité au service de Big Brother. Une fois assimilée complètement, la novlangue devait se reproduire d'elle-même à travers la parole des générations suivantes, pour qui elle aurait été la langue maternelle, et donc la manière naturelle de dire et de voir le monde. Le contrôle de la réalité ne serait dès lors plus nécessaire, l'acte d'orthodoxie étant puisé à même la langue mère. Orwell suggère avec cette thèse qu'il serait possible de maîtriser la pensée par le truchement de la langue, en posant la possibilité que la contrainte, autrement imposée, puisse être culturellement intériorisée au cours de l'apprentissage même de la novlangue, devenue seconde nature.

Orwell situe l'histoire d'un monde qui, dans les années 50, aurait connu de grandes guerres nucléaires. Depuis, ce monde est divisé en trois grands empires qui sont en guerre perpétuelle les uns contre les autres : l'Océania, l'Eurasia et l'Estasia. Ces trois grandes puissances sont dirigées par différents régimes totalitaires revendiqués comme tels : respectivement l'Angsoc (ou le socialisme anglais), le néo-bolchévisme et le culte de la mort (ou l'oblitération du moi).

C'est autour des années 60, après une décennie de guerres nationales et civiles et une série de révolutions et de contre-révolutions à l'échelle de la planète que les théories politiques d'Angsoc et de ses rivales se sont consolidées. Ayant aboli l'institution de la propriété privée sur le territoire de l'Océania, l'objectif des chefs du Parti n'était point d'accumuler de la

richesse et de s'enorgueillir dans le luxe, précise Orwell, mais plutôt de s'assurer un pouvoir total et permanent sur sa population. Pour maintenir la société hiérarchique bien en place, il fallait, une fois la révolution faite, s'emparer des moyens de production et soumettre la classe ouvrière aux conditions de vie les plus difficiles possible sans toutefois compromettre sa productivité.

La Maison de la Victoire [*Victory Mansion*] est l'édifice qui accueille les quatre ministères du gouvernement. Leur appellation en novlangue est Miniver [*Minitrue*], Minipax [*Minipax*], Miniamour [*Miniluv*] et Miniplein [*Miniplenty*]. Alors partisane d'un monopole industriel et d'un gouvernement centralisé et composée pour l'essentiel de salariés de la classe moyenne, la nouvelle élite s'inspirait d'une très forte conscience de classe et de la volonté de détruire toute opposition idéologique, politique ou morale qui aurait pu se dresser devant elle. Cette tyrannie, Orwell l'a faite différente des tyrannies du passé qui, tout en accordant une certaine liberté au peuple, tentaient tant bien que mal de contrôler les pensées individuelles. Pour Angsoc, ce laxisme était attribuable au fait qu'elles pouvaient compter au mieux sur la vigilance de patrouilles militaires et policières et d'un système de propagande archaïque. Le nouveau gouvernement d'Angsoc avait, quant à lui, profité d'avancées technologiques qui lui permettaient de surveiller de façon permanente chaque individu.

Orwell suggère dans son roman que la presse écrite, la radio et la télévision s'étaient avérées, tour à tour, des moyens plus ou moins efficaces pour manipuler l'opinion publique. Mais grâce au *télécran*, un appareil permettant à la fois d'émettre et de recevoir du son et des images, Orwell ouvrait la possibilité au Parti non seulement d'observer tous les faits et gestes de ses fidèles et de punir tout crime de la pensée qui pourrait être commis sur son territoire, mais il lui donnait aussi la possibilité de leur adresser son message directement et simultanément jusque dans leur propre appartement.

Les fidèles d'Angsoc ne possédaient pas de propriété individuelle, mais étaient collectivement propriétaires de tout l'Océania, aux dires du Parti. Dans les faits, Big Brother avait pris le contrôle armé du territoire, de sa production matérielle et de sa production intellectuelle dès son ascension au pouvoir après la Révolution. Faisant du maintien des

différences de classe et de la discipline excessive leur fondement, les théories socialistes anglaises s'incarnaient dans des incarcérations arbitraires, des exécutions publiques et l'utilisation de prisonniers de guerre comme esclaves. Ces actes étaient non seulement tolérés, mais défendus par des gens qui se considéraient eux-mêmes réfléchis et progressistes. Comme nous le verrons, le contrôle de la réalité est une technique imaginée par Orwell, temporaire, mais nécessaire, appliquée volontairement par le Parti et l'individu, qui fait du mensonge divulgué un nouveau socle de vérité.

Orwell s'est assuré que la monopolisation de la violence par le gouvernement unique rende presque impossible son renversement. Comme il l'explique à travers le personnage principal du roman, Winston, la société d'Océania est divisée en trois classes distinctes : le Parti de l'Intérieur, le Parti de l'Extérieur et la classe ouvrière, celle-ci comptant pour quatre-vingt-cinq pour cent de la population. Les membres du Parti de l'Extérieur y sont les administrateurs de l'appareil d'État et les membres du Parti de l'Intérieur, les plus privilégiés et les plus puissants, les idéologues du socialisme-anglais. Au sommet de l'organisation, il y avait Big Brother, figure emblématique à qui étaient attribuées toutes les vertus et les réalisations d'Angsoc.

Les penseurs du Parti mettaient tout en œuvre pour diminuer le niveau de conscience de la réalité et la volonté des membres de la population d'exercer une emprise sur leur propre avenir. Les divers moyens de diversion, comme la privation matérielle et l'inconfort physique, la hantise de l'esprit par l'omniprésence de caméras ainsi que la propagande permanente contribuaient tous, à leur manière, à distraire les gens de leur soumission à *Big Brother*. Mais c'est bien sur des mécanismes de diversion plus sournois que la matraque qu'Orwell insiste dans son roman, l'abolition de l'histoire et de la vérité objective y prenant beaucoup de place. Pour ce faire, le Parti procédait, d'une part à la réécriture des documents historiques, d'autre part à une simplification radicale de la langue.

C'est à la Police de la Pensée (Penséepol, en novlangue) qu'Orwell a donné la fonction d'assurer la surveillance et la répression sur le territoire d'Angsoc. Tout crime de la pensée est punissable par la détention dans un camp de travaux forcés ou par l'exécution. De plus,

pour glorifier l'État et rappeler sa prépondérance sur l'individu, le Parti imaginé par Orwell avait sans cesse recours à des mots évoquant la puissance et la force et à des termes pseudoreligieux pour décrire ses institutions et ses activités. Son vocabulaire se caractérisait aussi par un langage teinté de violence et de brutalité. Peu importe le média ou le moment, qu'il s'agisse d'images de guerre diffusées sur les télécrans ou sur le grand écran, d'exécutions publiques durant la Semaine de la haine, de défilés triomphaux de l'armée victorieuse, les paroles utilisées cherchaient à imprégner dans les consciences ce qui se dégageait explicitement des actes de sadisme, de cruauté et de vengeance. Tout au long du roman, Orwell traduit cette brutalité en insistant sur la guerre permanente, dont les batailles étaient organisées par les fonctionnaires du Parti. D'ailleurs, les raids, les exécutions, l'élimination des espions étaient des sujets de discussion quotidienne dans Angsoc. Du point de vue d'O'Brien, qui incarne l'orthodoxie morale et politique, cette brutalité et cette propagande étaient les préalables du Nouveau Monde à venir.

Cette déshumanisation de l'homme par la violence physique et symbolique, Orwell la conjugue à la réécriture, en novlangue, de tout document d'information pouvant contenir des traces de l'Ancien Monde : articles de journaux, revues, livres d'histoire, essais. C'est pourquoi le traitement de l'information se faisait directement au moyen d'un appareil de contrôle centralisé, le département des Dossiers, une branche du ministère de la Vérité. De cette façon, le Parti était libre de réécrire l'histoire à sa guise, la surveillance policière permanente se chargeant de punir ou d'éliminer l'auteur de toute interprétation dissidente. En adoptant le rôle de narrateur privilégié et en racontant en amont ce que tout le monde en aval ignorerait s'il ne leur avait pas raconté, le Parti s'assurait non seulement de la sélection exclusive des sujets d'actualité, mais surtout du privilège de reconstruire à sa guise le passé à l'image du présent, qu'il s'agisse d'événements qui sont survenus il y a plus de cent ans ou il y a moins de deux jours.

« Qui contrôle le passé contrôle le futur : qui contrôle le présent contrôle le passé », disait un des slogans socialistes. À partir de ce principe, le Parti pouvait choisir ce qu'il sait ou ne sait pas, connaître la vérité factuelle tout en racontant des mensonges construits de toutes pièces, adopter simultanément deux points de vue complètement contradictoires et y croire, utiliser

la logique contre la logique, renier la moralité tout en s'en réclamant, affirmer que la démocratie est une utopie et que le Parti est le gardien de la démocratie, oublier cette affirmation, puis l'évoquer de nouveau au moment opportun. En gros, la stratégie était de créer sciemment un état d'inconscience collective puis d'assumer comme vrai le mensonge divulgué. Le Parti nomma cette technique le contrôle de la réalité, ou la *double-pensée*, avec lequel petit à petit, par une série de victoires, on mettait au pas la mémoire individuelle.

L'assimilation de la double-pensée se généralisait autour de Winston. Marquant son sentiment d'impuissance devant la machine d'Angsoc, il se demande alors : « Comment prouver un fait, même le plus évident qui soit, quand il n'existe plus aucune trace de ce fait à l'extérieur de sa propre mémoire ? » Angsoc faisait de l'esprit l'organe de création de la réalité, seul endroit selon O'Brien où cette réalité existe « réellement ». En faisant faire aux personnes un travail répétitif et fractionné, en leur enlevant tout pouvoir de décision sur leur propre destinée et leur vie privée, il leur devenait difficile de donner un sens autre à leur vie que celui qui leur était encore imposé. Si l'anglais standard contenait les concepts qui permettaient à l'individu de prendre conscience de son état de liberté ou de son état d'esclavage, la novlangue se voulait le procédé et le résultat par lequel le Parti éliminait cette possibilité même en effaçant du registre collectif de la mémoire du peuple, tous les mots – et donc tous les concepts – qui pourraient ralentir, nuire ou contredire les idéaux d'Angsoc. La dissidence était tout de même une possibilité pour celui qui pense toujours en archéolangue. Pour s'assurer de suivre le chemin tracé par Big Brother, l'individu qui doute doit se soumettre au contrôle de la réalité, ce à quoi Winston se refuse. C'est dans l'esprit de Winston que l'hérésie s'incarne, pour qui l'écriture clandestine devient une condition de liberté.

Winston est un cas d'exception. Tous les autres personnages qu'Orwell introduit au fil du roman font tous (sauf Julia, la petite amie de Winston) preuve d'une foi aveugle en Big Brother. En ce sens, le Parti avait déjà réalisé une partie de son objectif, celui de réduire au maximum la capacité de raisonner des sujets par le truchement de l'Histoire et l'interprétation du sens de leurs actions réciproques. Ce que tente de faire Winston, avec peine. Mis à part ses souvenirs familiaux et privés, au moment d'écrire les premières lignes

de son journal : « 4 avril 1984 », il a hésité. Un sentiment d'impuissance complète s'était emparé de lui. Tout d'abord, il n'était aucunement certain qu'il fût en 1984. Sinon autour de cette date, puisqu'il avait trente-neuf ans, il en était à peu près certain, et il croyait qu'il était né en 1944 ou en 1945 »²⁹ (page 4). Sans cesse plongé dans un dialogue intérieur, il se rend bien compte que l'esprit de chaque humain est le dernier obstacle auquel le Parti doit se buter pour réaliser sa société parfaite : si toute référence historique est désormais un mensonge, le seul étalon de vérité qui puisse rester se trouve dans la tête de chaque personne. Mais à quoi bon écrire là-dessus, se demande Winston : s'il se fait prendre, il sera puni et son journal sera immédiatement détruit; si ses écrits survivent, il y a bien des chances que le thème de la liberté, comme la langue dans laquelle il est rendu, n'ait plus aucun sens pour les prochaines générations.

Puisque l'objectif du Parti était de miner le progrès de la connaissance et de perpétuer ses mythes en repoussant la conscience de l'homme dans l'oubli, il devait naturellement empêcher toute occasion d'éclaircissement rationnel. Sans connaissance objective, rappelle O'Brien, le mythe continue d'influencer les individus dans leurs actes et dans leurs pensées et, par la suite, ces mêmes individus en assureront la transmission. La traduction préliminaire des documents prérévolutionnaires, c'est-à-dire ceux qui avaient été écrits avant 1960, devait se terminer avant l'année 2020.

Déclarée langue officielle de l'Océania, la novlangue d'Orwell devait fournir un média d'expression fidèle à la mentalité et à la vision des tenants d'Angsoc et remplacer complètement l'anglais standard vers 2050. Aux yeux de Big Brother et de ses fidèles, une fois ce travail terminé, tout crime de la pensée (*crime-pensée*) deviendrait irréalisable une fois que les mots pour l'exprimer eurent disparu. En se basant sur l'hypothèse que les pensées sont inséparables des mots qui les expriment, Orwell fait de la langue un instrument de domination totalitaire. Le Parti était censé d'y parvenir en appauvrissant son vocabulaire, sa morphologie et sa grammaire.

²⁹ Traduction libre de : *April 4th, 1984. He sat back. A sense of complete helplessness had descended upon him. To begin with, he did not know with any certainty that this was 1984. It must be round about that date, since he was fairly sure that his age was thirty-nine, and he believed that he had been born in 1944 or 1945 [...].*

Orwell a imaginé que la novlangue deviendrait la seule langue utilisée par ses membres, l'anglais standard demeurant la langue d'usage des prolétaires. Par ce fossé linguistique, la langue servirait de référent identitaire, renforcerait la différence de classe. En 1984, la novlangue était surtout utilisée dans certaines publications et de plus en plus popularisée au sein des membres du Parti. Mais de nombreux mots superflus émaillaient toujours le vocabulaire, et Angsoc était encore loin de son objectif d'un reformatage linguistique complet. Tout le travail de normalisation du dire devait se faire rigoureusement à l'aune de la onzième édition du Dictionnaire, le Département de la recherche sur la novlangue. C'est à travers un troisième personnage, le philologue Syme, qu'Orwell rend plus explicite la relation qu'il établit entre la langue et les ambitions du Parti.

Le but de l'édition finale du Dictionnaire n'est pas d'inventer de nouveaux mots, précise Syme, mais de les détruire en tuant les synonymes et les antonymes, tout en limitant le plus possible l'expression de chaque concept en un seul mot. Devant le manque d'enthousiasme de Winston à l'égard de ses propos, Syme dit quelque chose d'important par rapport au temps, aux générations et à l'acquisition de la novlangue. Ayant lu ce que Winston écrivait au département des Dossiers, il se montre flatteur à l'égard de ses articles récités en novlangue, mais il lui fait ce reproche : « Même quand tu écris en novlangue, tu penses encore en archéolangue [...]. Dans ton cœur, tu aimerais mieux t'en tenir à l'archéolangue, avec toutes ses ambiguïtés et ses subtilités de sens »³⁰ (page 32).

Le style de la langue d'Orwell se fondait sur l'oral. Seule langue naturelle dont le vocabulaire diminue chaque jour, elle se créait à partir de l'anglais standard, mais aurait été presque inintelligible à l'anglophone d'aujourd'hui. Modelée par les spécialistes travaillant à l'élaboration du Dictionnaire, elle respectait sensiblement les mêmes règles grammaticales que l'anglais standard et présentait deux caractéristiques principales. J'utiliserai des exemples de la version originale anglaise, jugeant qu'ils étaient plus « parlants ».

³⁰ Traduction libre de : *In your heart you'd prefer to stick to Oldspeak, with all its vagueness and its useless shades of meaning.*

La première était l'interchangeabilité presque entière de la fonction du mot. Ce dernier pouvait à la fois servir de nom et de verbe sans que sa morphologie soit altérée. En novlangue, le mot *thought* [pensée] n'existait plus. Il était remplacé par *think* [penser] qui servait à la fois de nom et de verbe, comme dans *thinkpol*. On privilégiait parfois le nom, parfois le verbe selon le cas, sans vraiment se préoccuper de l'étymologie. Seuls les affixes pouvaient signaler un changement de fonction. Les adjectifs étaient simplement formés par l'ajout du suffixe *-ful* au nom-verbe, et les adverbes par l'ajout du suffixe *-wise*. Par exemple, *rapid* [rapide] avait été remplacé par *speedful* et *quickly* [rapidement] par *speedwise*. À tous les mots pouvaient être ajoutés les préfixes *un-* et *plus-*, ou encore *doubleplus-*, pour exprimer la négation ou le renforcement. Comme dans l'anglais standard, on pouvait changer la signification de presque tous les mots en ajoutant un affixe prépositionnel comme *ante-*, *post-*, *up-*, *down*, etc.

Dans tous les cas où deux mots formaient une paire d'opposés renvoyant à un seul concept, par exemple le bien (*good/bad*), il s'agissait de décider quel pôle supprimer pour n'en garder qu'un seul. Puisque chaque mot contient en lui-même son opposé, à quoi bon s'encombrer d'une palette de teintes et de contraires, disait Syme? Ses propos résument bien l'inutilité d'une telle pratique, quand il explique son travail à Winston : « Certes, le gros du gaspillage est dans les verbes et les adjectifs, mais plusieurs centaines de noms peuvent aussi être éliminés. Et je ne parle pas seulement des synonymes; il y a aussi les antonymes »³¹ (page 10). Tout ce qui était nécessaire pour parler du bien et du mal se cristallisait dans le mot *good* et ses variantes : *ungood*, *plusgood*, *doubleplusgood*, *plusungood*, *doubleplusungood*. En français : *inbon*, *plusbon*, *doubleplusbon*, *plusinbon*, *doubleplusinbon*. Du coup, tous les antonymes de « *good* », ou encore le mot « *bad* » et ses synonymes, devenaient inutiles. « Au bout du compte, ajoute Syme, toute la notion de bien et de mal sera couverte par six mots – dans la réalité, un mot. »³² (Page 31).

³¹ Traduction libre de : *Of course the great wastage is in the verbs and adjectives, but there are hundreds of nouns that can be got rid of as well. It isn't only the synonyms; there are also the antonyms?*

³² Traduction libre de : *In the end the whole notion of goodness and badness will be covered by only six words -- in reality, only one word. Don't you see the beauty of that, Winston?*

La deuxième caractéristique de la grammaire de la novlangue était sa régularité. Dans la formation des temps et des modes verbaux, toutes les inflexions suivaient une seule et même règle. Les formes temporelles du passé se terminaient toutes en *-ed*. Étaient ainsi éliminées les formes comme *swam, gave, brought, spoke, thought, etc.* Pour marquer le pluriel, on utilisait toujours les terminaisons en *-s* ou *-es*, comme dans *mans* et *lifes*. Les adjectifs comparatifs, quant à eux, étaient invariablement construits en ajoutant les suffixes *-er* et *-est*, comme dans la séquence *good, gooder, goodest*. Les termes *whom, shall* et *should* avaient été abandonnés parce qu'on les jugeait inutiles. Les mots *will* et *would* suffisaient pour en couvrir le sens. Un mot qui sonnait mal, se prononçait mal ou pouvait engendrer une confusion de sens était soit immédiatement supprimé soit modifié en y insérant d'autres syllabes ou conservé dans une forme archaïque parce que cela facilitait la prononciation. Seule l'euphonie avait préséance sur la règle, tant du côté de la grammaire que des vocabulaires.

Les mots de la novlangue étaient divisés en trois classes : le vocabulaire A était celui du langage quotidien, le vocabulaire B contenait les termes politiques et le vocabulaire C, les terminologies techniques et scientifiques. Étant donné l'importance qu'Orwell accorde à la langue politique, je présenterai ensemble les vocabulaires A et C et traiterai séparément du vocabulaire B.

Les vocabulaires A et C ont en commun la rigidité des définitions des mots qui les composent. Le vocabulaire A était formé de mots utilisés dans la vie de tous les jours, mais leur nombre était réduit considérablement comparativement à l'anglais du milieu du XX^e siècle. Ce vocabulaire n'aurait pu être utilisé à des fins littéraires ou philosophiques puisqu'il était destiné à l'expression claire et simple de pensées qui renvoyaient la plupart du temps à des objets concrets ou des actions physiques. Le vocabulaire C, quant à lui peu utilisé dans la vie de tous les jours ou en politique, renfermait tous les termes techniques et scientifiques. Quant à eux, les mots du vocabulaire B étaient délibérément forgés à des fins politiques. Non seulement avaient-ils une dénotation politique, mais on s'attendait à ce que la personne les utilisant s'incline aux habitudes d'esprit et aux croyances d'Angsoc. En même temps qu'ils

étaient plus précis et plus percutants que les mots utilisés jadis, ils rassemblaient sous une seule étiquette une panoplie d'idées et de concepts.

Tous les mots du vocabulaire B étaient le résultat de la juxtaposition de deux mots ou plus, souvent d'un nom et d'un verbe. Comme pour la grammaire, aucune règle étymologique n'était respectée. Chaque partie du mot pouvait être constituée de n'importe quel élément du discours et pouvait être placée dans n'importe quel ordre, par exemple *crimethink* (*toughtcrime*) [crime de la pensée] et *thinkpol* (*Thought Police*) [police de la pensée]. Ce qui comptait, explique Orwell, c'est qu'ils soient faciles à prononcer.

Pourvus d'une signification très subtile, certains mots demeuraient inintelligibles à l'oreille profane. Par exemple, un des articles du *Times* affirmait que les *Oldthinkers unbellyfeel Ingsoc*. En anglais standard, cette phrase pourrait se traduire par « Those whose ideas were formed before the Revolution cannot have a full emotional understanding of the principles of English Socialism » (Ceux dont les idées se sont forgées avant la révolution ne peuvent avoir une compréhension émotionnelle complète des principes du socialisme anglais). Toutefois, dit Orwell, elle n'est pas fidèle au sens original. D'abord, il faut savoir ce que signifiait *Angsoc*. Ensuite, seul l'initié pouvait comprendre la pleine valeur de *bellyfeel*, qui renvoie à une acceptation enthousiaste et aveugle de l'ordre social, acceptation difficile à imaginer de nos jours. Et seul l'initié pouvait saisir la pleine valeur du mot *oldthink*, dans lequel se fusionne l'idée de méchanceté et de décadence.

Toujours dans le vocabulaire B, d'autres constructions servaient moins à exprimer des significations qu'à les éliminer. Si tous les mots qui gravitaient autour des concepts d'objectivité et de rationalisme s'effaçaient dans le mot *oldthink*, la vie sexuelle était, quant à elle, régulée par les deux mots *sexcrime* (immoralité sexuelle) et *goodsex* (chasteté). Sous *sexcrime* étaient regroupées des perversions comme la fornication, l'adultère, l'homosexualité et les rapports sexuels pratiqués pour le plaisir. Nul besoin de nommer ces crimes individuellement, tous étant « illégaux » et théoriquement passibles de la peine de mort. Les membres du Parti savaient aussi ce que *goodsex* signifiait, c'est-à-dire une relation normale entre un mari et une femme dans le seul but de faire des enfants et sans que cette

dernière éprouve du plaisir. En novlangue, on pouvait rarement avoir une pensée dissidente et lorsque cela se produisait, on pouvait difficilement aller plus loin que la simple perception qu'elle le soit. Au-delà de ce point, les mots nécessaires n'existaient plus. Des quelques mots à signification hérétique conservés dans l'usage, les significations indésirables avaient été éliminées.

« Les significations de ces mots, nécessairement peu nombreux, avaient été élargies et ces mots amalgamaient une foule d'autres mots. Ceux-ci pouvaient être éliminés puis oubliés, maintenant qu'ils étaient exprimés à travers un seul mot généralisant » (annexes, page 4). La tâche la plus ardue pour les rédacteurs du Dictionnaire de la novlangue n'était donc pas d'inventer des mots, mais de s'assurer de l'univocité de leur signification. Ils devaient savoir exactement quelles étaient les significations annulées par leur création.

Aucun mot du vocabulaire B n'était neutre. Bon nombre d'entre eux étaient des euphémismes, pensons à *joycamp* (camp de travail forcé) ou *Minipax* (le ministère de la Paix, c'est-à-dire le ministère de la Guerre), alors que d'autres mots exprimaient directement et pompeusement la véritable nature de la société de l'Océania. Entre les deux se trouvaient des mots dont la signification était ambivalente. Leur connotation était positive quand ils renvoyaient au Parti et négative quand ils s'appliquaient à l'ennemi. Qui plus est, ce vocabulaire contenait un grand nombre de mots qui, de simples abréviations au premier coup d'œil, étaient teintés d'idéologie non pas à cause de leur signification, mais à cause de leur structure.

Orwell faisait du nom de chaque organisation, de chaque institution était réduit au même modèle abrégé, comme dans *Recdep* (le département des Dossiers où travaille Winston), *Teledep* (département des Téléprogrammes) et *Ficdep* (département de la Fiction) : un seul mot qui facilite la prononciation tout en étant constitué du plus petit nombre de syllabes. Ces acronymes caractérisaient la langue politique du début du XX^e siècle et Orwell n'était pas sans savoir que leur usage était surtout commun dans les organisations et les pays totalitaires – pensons à *Nazi*, *Gestapo*, *Comintern*, *Inprecorr*, *Agitprop*. Alors que ces abréviations étaient jadis utilisées instinctivement, notamment pour des raisons de rapidité, dans la

novlangue, on les utilisait intentionnellement pour freiner l'arborescence conceptuelle. En abrégant un mot, on croyait pouvoir restreindre et altérer subtilement sa signification et éliminer la plupart des associations qu'il aurait pu évoquer autrement. De cette réduction, il résulte un référent presque aussi facilement reconnaissable et limité dans sa fonction qu'une chaise ou une table. Orwell précise son idée : « L'expression *Communisme international*, par exemple, évoquait une image composite d'une fraternité humaine et universelle, de drapeaux rouges, de barricades, de Karl Marx et de la commune de Paris. En revanche, le mot *Comintern* suggérait simplement une organisation serrée et une doctrine bien définie » (annexes, page 6). Si *Comintern* pouvait être prononcé sans trop réfléchir, nous dit Orwell, *Communisme international* était une phrase qui obligeait à réfléchir, du moins momentanément. Dans le même ordre d'idées, les associations évoquées par une abréviation comme *Minitrue* sont moins nombreuses et plus facilement contrôlables que celles évoquées par l'expression *Ministry of Truth*.

C'est ainsi que procédaient Syme et les linguistes de l'Océania. Ils inventaient de nouveaux mots et éliminaient les mots indésirables. Mais surtout, comme le rappelle Orwell dans l'annexe du roman, ils extirpaient des mots leurs sens non orthodoxes et, si possible, tous leurs sens seconds. Par exemple, le mot libre pouvait être utilisé dans une phrase comme « Cette chaise est libre » ou « Il reste trois places libres », mais son utilisation était proscrite quand libre renvoyait à la politique ou la morale. Ainsi, dans la version achevée de la novlangue, il serait impensable de dire « libre intellectuellement » ou « libre politiquement ». Dans un contexte où les idéaux de liberté politique et de morale n'existent plus, les mots qui les nomment deviennent du coup inutiles.

La normalisation grammaticale et lexicale rendait la parole d'une grande monotonie et le discours, notamment quand il était question de sujets qui n'étaient pas idéologiquement neutres, indépendant de la conscience. Dans la vie de tous les jours, il était certes nécessaire de réfléchir un minimum avant de parler. Mais le membre du Parti qui avait à porter un jugement éthique ou politique ne pouvait le faire qu'en « régurgitant » les opinions dominantes. Pour ce faire, les règles grammaticales et les mots inutiles devaient être

éliminés : le vocabulaire diminuait sans cesse, la signification des mots devenait de plus en plus univoque et le risque de mal les utiliser de moins en moins grand.

Chapitre 3

L'usage de la langue, comme nous l'avons vu avec Klemperer et Orwell, peut servir à manipuler les masses pour orienter leur action dans un but précis : reproduire la société telle que modelée par le groupe dominant. Si d'un côté on censurait sans vergogne les mots que le Parti jugeait indésirables, l'une des tactiques utilisées tant par le régime hitlérien que dans le monde imaginaire d'Angsoc consistait à faire circuler de nouvelles dénominations et de nouvelles formules, qui devenaient rapidement des clichés. En ordre, seront maintenant résumés les textes de Zijderveld, Watson et Semprun, tous observateurs de novlangues démocratiques.

Celui qui était appelé à faire un jugement politique ou moral en venait à intégrer à son langage les expressions du discours dominant, sans pour autant se rendre compte qu'elle répandait « des opinions correctes aussi automatiquement qu'une mitrailleuse sème des balles » (1984, annexes, page 9). Klemperer aurait dit pour sa part qu'il s'agissait d'une langue qui pense et poétise à sa place. Anton Zijderveld avait remarqué que les modernes avaient l'habitude d'employer inconsciemment certains mots face à une situation donnée ou à l'évocation de certains sujets de discussion. Dans son ouvrage *On Clichés. The supersedure of meaning by function*, une analyse des clichés, publiée trente ans après la parution du roman 1984, Zijderveld constate aussi la tendance marquée, dans les démocraties modernes cette fois, d'utiliser des tournures de phrase qui n'ont pas de valeur sémantique ou qui en ont très peu, mais qui pourtant sont constamment utilisées au fil des interactions quotidiennes.

Zijderveld, sociologue d'origine néerlandaise aujourd'hui professeur à l'Université de Chicago, fait valoir que les clichés exerceraient une tyrannie dans les sociétés modernes et qu'ils trouveraient leur principale utilité en ce qu'ils contournent la réflexion cognitive. Il relie le réflexe de l'individu à s'en remettre à ces phénomènes linguistiques à la perte de légitimité de l'État moderne et à la complexification de la société.

Les clichés

Dans son ouvrage *On Clichés*, paru en 1979, Zijderveld ne néglige pas le fait que le commerce et la politique s'appuient sur la flexibilité de la langue pour exercer une influence sur l'esprit de la population. Les médias de masse, dit-il, sont le véhicule privilégié des propos et des écrits des chefs d'entreprise et des hommes politiques. Ils cherchent à provoquer les gens, voire les choquer, pour les sortir de leur inertie, mais sans pour autant leur donner l'occasion de peser le contenu de ce qui est dit. Ils aiment utiliser l'hyperbole et répéter des adjectifs ronflants, moins pour ajouter un élément sémantique important dans leur que pour signaler, par leur accumulation, le bien fondé d'acheter tel produit ou d'adhérer à tel programme politique. Chaque fois, c'est par le biais des émotions et non de la réflexion qu'on veut nous toucher.

Les clichés publicitaires de même que les clichés politiques permettent à leurs utilisateurs de contourner les explications opposées d'une même situation. Ils mettent un baume sur les différences de points de vue afin d'orienter dans une même direction l'action collective. À défaut de créer un lien moral entre les membres de la société, les clichés les associent à certains courants auxquels il semble normal au grand nombre d'adhérer. L'intention derrière la rhétorique des politiciens et des publicitaires, soutient Zijderveld, est de « convaincre leur auditoire que la majorité pense, ressent et agit ainsi, et que manifestement seul un idiot choisirait une autre tendance » (page 66). Autrement dit, ils espèrent créer un consensus autour de leurs idées, de leur parti, de leurs produits ou de leur entreprise. Pour ce faire, poursuit Zijderveld, au lieu de faciliter une compréhension heuristique du monde, les uns comme les autres engagent émotionnellement l'individu dans la cadence, les sons et les mouvements de leurs formules linguistiques. Ce caractère général des clichés devient très important pour manipuler les foules, car comme les slogans, les clichés peuvent mobiliser le discours et le comportement. Les slogans et les clichés n'influencent pas directement et immédiatement l'action, précise Zijderveld, mais ils ont une incidence sur les attitudes, les habitudes et les états d'esprit. L'objectif étant de susciter le désir, il convient de dire à la publication de tout nouveau livre qu'il s'agit « d'un classique en son genre » ou de telle étude qu'elle est « un tournant de l'Histoire ». En d'autres termes, on souhaite avant tout éviter la

réflexion. On veut d'abord provoquer la réaction émotive qui « convainc » que le produit proposé par tel politicien ou telle entreprise est le meilleur sur le marché.

Un dernier commentaire à propos de l'usage politique de la langue avant d'entrer dans le vif de l'analyse de Zijderveld. Au XX^e siècle, dit-il, le nazisme est peut-être le régime qui a poussé la propagande à son paroxysme au moyen de ses défilés militaires et de ses rassemblements de masse. Puis vint la guerre froide, durant laquelle les Américains ont raffiné les techniques de propagande en s'inspirant du behaviorisme et de la psychothérapie. À la différence des propagandistes d'un État totalitaire, remarque Zijderveld, ceux d'un État démocratique comme les États-Unis misent moins sur les spectacles pompeux que sur des méthodes discrètes qui massent constamment la conscience du citoyen. Dans ce contexte, des mots comme « démocratie » et « fascisme » n'ont pas vraiment de signification précise, mais ils ont une forte charge connotative. Cette univocité est utile, car elle donne à celui qui prononce ces mots une marge de manœuvre pour manipuler l'opinion publique et occulter des choses indésirables sans avoir à s'expliquer. Ces exemples illustrent bien l'espèce de pouvoir des mots sur la pensée des modernes soumis à la tyrannie des clichés. Selon Zijderveld, ces derniers occupent une place déterminante aux côtés, voire au devant les institutions traditionnelles. Pour lui, l'usage des clichés n'est pas seulement motivé par une intention rhétorique. Il estime, au contraire, que leur valeur réside avant tout dans leur grande utilité dans la vie quotidienne.

L'expression « cliché » trouve son origine dans la civilisation occidentale de la fin du XVIII^e siècle, technique industrielle qui permet de reproduire rapidement et massivement du matériel culturel³³. Dans son sens figuré, le mot renvoie généralement à une expression stéréotypée, une phrase qui est devenue un lieu commun. Zijderveld ne considère pas les clichés comme des phénomènes exclusifs à la modernité, leur apparition datant d'une époque antérieure à celle où la métaphore est apparue. Il estime plutôt que la modernité offre un

³³ À la fin du XVIII^e siècle, sans doute les images imprimées les plus populaires étaient les « images d'Épinal », à l'origine un tableau unique qui rendait compte d'un sujet comme la religion ou l'histoire. Souvent vendues par des colporteurs à des populations illettrées, elles doivent leur nom à Jean-Charles Pellerin, le premier imprimeur à éditer en série ces images gravées sur une planche de bois.

environnement qui encourage l'utilisation de clichés, en même temps que ces derniers facilitent nos interactions.

Qu'ils soient linguistiques, gestuels ou artistiques, les clichés sont des formes d'expression qui ont perdu leur ingénuité et leur pouvoir heuristique principalement parce qu'ils ont trop souvent été répétés. Selon Zijderveld, ils sont des phénomènes inhérents à tout groupement humain, petit ou grand, et ils sont tyranniques dans les sociétés modernes parce ce qu'ils évitent la réflexion tant chez l'émetteur que chez le récepteur du message, sans pour autant nuire à leur fonctionnalité. Au contraire, il est clair pour lui que leur nombre grandissant facilite la vie des modernes. En un mot, ils « ne sont pas pertinents pour ce qu'ils expriment (ils ne disent plus ce qu'ils disaient au départ) mais pour ce qu'ils font dans la société » (page 51). Ainsi, nous retiendrons que le cliché correspond à toute expression usée, incapable d'évoquer une image mentale dans la tête d'une personne désireuse de mieux comprendre le fait physique, psychologique ou sociologique auquel l'expression se rapporte. Aux fins de ce travail, je n'aborderai, parmi celles traitées par l'auteur dans son livre, que les formes linguistiques du cliché.

Zijderveld nomme « surappropriation du sens par la fonction » l'action derrière le cliché. La langue d'abrévés de la bureaucratie nous offre un exemple type de cette surappropriation. Les codes dont la bureaucratie fait bon usage ne veulent rien dire en soi, mais sont plutôt des étiquettes qui facilitent la gestion et le repérage d'informations, lesquelles peuvent être reproduites en grande quantité. Pour illustrer la nature purement arbitraire de cette codification, l'auteur donne l'exemple d'un ouvrier de la construction, victime d'une erreur administrative de la part de son assureur. Dans le *Montréal Star* du 15 août 1977, l'ouvrier en question décrivait ainsi la situation insolite engendrée par la gestion informatique de son cas : « Tout ce qu'on me disait, c'était que j'avais une cote R-3. On ne voulait pas me traduire en français que j'étais un homme de vingt-quatre ans *enceinte* » (page 51). Un peu comme le rôle du code R-3 qui est de déclencher une opération dans le système informatique, le rôle du cliché n'est pas d'évoquer l'objet auquel il se rapporte (R-2 aurait aussi bien fait l'affaire), mais d'être le déclencheur de la bonne réponse émotionnelle chez l'autre. La valeur d'usage d'une expression comme « Mes chers amis » ou « le dernier mais non le moindre » ne réside pas

dans le sens qu'elle véhicule, mais dans la fonction qu'elle remplit : dans ce cas, celle d'annoncer le début d'une allocution ou d'en annoncer la fin. Mais qu'entend plus exactement Zijderveld quand il parle de fonction et de sens? Pour clarifier ces concepts, il renvoie à l'interactionnisme symbolique de G. H. Mead.

Il définit le sens comme étant cette propriété de l'interaction humaine qui nous permet non seulement de la suivre et d'y prendre part, mais aussi d'en anticiper les étapes subséquentes. Dans la salle de classe, pour reprendre l'exemple de Zijderveld, l'étudiant qui pose une question suscitant la réponse « Un instant, j'y arrive dans un moment » de la part du professeur a assimilé le sens, parce qu'il a anticipé le cours de l'action. Pour ce faire, l'étudiant a écouté les propos du professeur et en a soupesé le contenu, pour ensuite devancer, par son intervention, la fin de l'explication. Autrement dit, il n'y a d'interaction symbolique que si l'attitude de l'autre est intériorisée par l'acteur. C'est en prenant le rôle de l'autre généralisé que l'action et la conscience de l'individu sont liées à l'action et à la conscience collective. Quant à la fonction, Zijderveld la voit comme cette qualité dans une interaction qui permet à l'individu de réaliser une action après avoir reçu un stimulus de la part de son interlocuteur sans qu'il n'intériorise l'attitude de ce dernier. Quand un enfant apprend à écrire, avant de se poser des questions sur l'adéquation entre le mot écrit et la chose nommée, avant de jouer avec les idées pour trouver le mot qui reflète exactement celle qu'il veut exprimer, il doit d'abord apprendre à associer chaque phonème à son graphème, donc à reconnaître les sons et les lettres de la langue. À ce stade, c'est bien par la répétition de la parole et du geste qu'il apprend à agencer les lettres, puis les mots, étape préalable à la composition comme telle. Ce que veut dire Zijderveld quand il affirme que nous faisons appel aux clichés davantage pour leur fonction sociale que pour le sens qu'ils véhiculent, ou dit autrement, pour ce qu'ils font et non pour ce qu'ils veulent dire, c'est que les clichés stimulent la parole et le comportement à la manière d'un mécanisme de stimuli-réponse : « À cause de l'usage répété de clichés dans la vie sociale, les gens ne réfléchissent pas vraiment à leur signification. Ils les entendent et les intègrent à leurs interactions » (page 13). Selon lui, cette capacité du cliché de contourner la réflexion tout en ayant une influence sur l'action constitue son caractère le plus remarquable. Ce phénomène amène Zijderveld à considérer les clichés comme de « mini-institutions ».

L'un des rôles d'une institution, comme la famille, l'église et la communauté, est d'être source de sens pour l'ensemble du groupe auquel elle appartient. L'institution sert à orienter normativement la pensée et l'action des personnes qui en font partie. Dans les sociétés prémodernes, explique Zijderveld, les rôles de l'individu étaient fixés en vertu de la tradition et de sa filiation. Ils étaient intrinsèques à la personne et validés par les institutions de sa communauté, lesquelles à leur tour fournissaient des modèles de pensées et de comportements. De leur place au cœur de la société, affirme Zijderveld, le moderne a vu ces institutions traditionnelles reléguées à l'arrière-plan, le pouvoir de légitimation étant dorénavant délégué à la science, à l'État et à l'entreprise. Si le comportement humain n'est plus orienté et encadré par les institutions et les interactions significatives qui en découlent, qu'est-ce qui motive l'individu moderne une fois repenti dans sa propre subjectivité, demande Zijderveld? Car pour développer son esprit créatif, sa pensée, pour donner du sens à sa réalité et s'acquérir une liberté, l'individu doit nécessairement se tourner vers les autres êtres sociaux qui l'entourent, avec qui il peut créer des liens de sens, et vers les institutions traditionnelles. Lorsque les institutions perdent leur pouvoir normatif sur ces liens, Zijderveld estime que le sujet doit alors trouver sa stimulation ailleurs. Les slogans publicitaires, les stratégies de marketing et les bulletins d'information dans les masses médias remplacent la fonction jadis occupée par les institutions. Voyons cela de plus près.

Grâce au processus de rationalisation, on s'attendait non seulement à ce que les scientifiques découvrent la vérité par induction, mais aussi à ce que le citoyen découvre la vérité en participant au politique étant donné qu'il est doté de raison. La raison étant de tout être humain, l'institutionnalisation du pouvoir est devenue, observe Zijderveld, le mode de reproduction de la société moderne. Avec son droit de vote, le citoyen s'est vu chargé de dire son mot quant à l'orientation globale qu'il espère donner à sa société. La décision de la majorité est ensuite prise en charge par l'élite politique des institutions démocratiques : la législature, le judiciaire et l'exécutif. Mais ces instances ont été bureaucratisées, spécialisées et complexifiées à un point tel que l'individu a peine à s'y reconnaître. Elles sont devenues des structures abstraites dont le pouvoir normatif sur l'individu a faibli. Au lieu d'être un lieu de synthèse des normes et des valeurs de la société, Zijderveld nous dit que la bureaucratie est un appareil complexe de gestion des différents secteurs de pratique.

À mesure que les institutions publiques se spécialisaient, elles assuraient de moins en moins leur rôle de reproduction et d'intégration. Les diverses institutions et organisations apparaissent à l'individu dès lors comme des réalités autonomes distinctes les unes des autres. C'est alors, explique Zijderfeld, que les clichés deviennent des mini-institutions, ces « morceaux » de la conscience collective qui viennent remplir le vide laissé par la sectorisation des pratiques institutionnelles. Ils se posent devant nous et nous devons les intégrer au cours de notre socialisation afin d'acquérir les réflexes émotifs appropriés à la situation vécue. Autrement dit, pour bien s'intégrer dans la chaîne sociohistorique, il faut s'accorder avec les clichés de la génération précédente. Par contre, de par leur nature, l'institution et le cliché sont différents : l'une est ancrée dans une tradition, l'autre n'existe que par pure fonctionnalité pour le monde qui l'a fait naître, la novlangue, Semprun dirait qu'elle est devenue une sorte de tradition.

Si d'un côté le « désenchantement du monde » a extirpé tous les mystères magiques et religieux des sociétés pour en naturaliser les manifestations, de l'autre, l'individu a dû adapter son comportement aux exigences de ce monde, poursuit Zijderfeld. Il s'efforce d'actualiser la pluralité de rôles qu'il doit jouer et en assimile les valeurs et les normes, lesquelles peuvent être incohérentes, voire en totale contradiction les unes avec les autres. Pour être capable de s'adapter sans trop de peine à cet espace dans lequel la situation du moment détermine le code langagier et le comportement à utiliser, ce même individu doit distancier son soi intérieur des structures sociales qui l'entourent. Il doit être capable, comme le dit Zijderfeld, de « changer de rôle comme il change de chemise ». À cet égard, poursuit-il, les clichés sont les moules parfaits pour la conscience : faciles à digérer, ils peuvent être choisis au passage et oubliés, car ils n'impliquent aucune responsabilité morale ni aucune loyauté.

En contrepartie, Zijderfeld observe que cette distanciation intérieure par rapport à la société qui l'entoure laisse à l'individu la tâche de se faire lui-même une idée des relations et des événements qu'il observe ou qui lui sont relatés. Face aux différents sujets, problèmes, débats et points de vue concurrents, les clichés lui permettent de simplifier la réalité et de réduire son incertitude morale. C'est alors qu'il retient ceux qui correspondent le mieux à ses

valeurs, ceux qui, détachés de la force coercitive des institutions, flottent en quelque sorte librement dans l'« air » du temps. L'individu peut y adhérer ou les rejeter à sa guise pourvu qu'ils soient pour lui source de certitude dans une société qui, d'après l'interprétation de Zijderveld, est devenue plus abstraite : les sciences sans universités, les religions sans églises, les soins de santé sans hôpitaux, les arts de la scène sans théâtre, tous libérés de toute forme de tradition. Grâce à cette libération des contraintes passées, dit Zijderveld, l'individu croit qu'il pourra découvrir sa véritable identité. Repoussé dans un tel subjectivisme, il doit par le biais d'idées générales faire d'une société qu'il a appris à découvrir à travers les médias un tout cohérent. Puisqu'il n'a ni le temps ni la possibilité de vivre l'expérience subjective des activités en cours dans chaque secteur de la pratique, il n'a d'autre choix que de se faire une idée abstraite de chaque entité, le plus souvent à partir d'observations qui lui ont été rapportées – peut-être par des commentateurs politiques ou des journalistes qu'il a vus, entendus ou lus dans les médias.

Pour simplifier la complexité du monde, Zijderveld nous dit que nous engrangeons des idées générales autour desquelles le monde nous apparaît rationnel ou irrationnel, bon ou mauvais, intéressant ou inintéressant. La démocratie est souhaitable, le fascisme à condamner. Pour surmonter les définitions rivales et influencer la parole et le comportement au-delà de ces définitions, ces généralités, au lieu de créer un lien moral, créent un lien entre les individus et certains cadres comportementaux. C'est ainsi que l'ambiguïté sémantique d'expressions « Humpty-Dumpty » ou des mots creux comme « gauche/droite », « progressistes/conservateurs » ou « fascisme/démocratie » profitent à la manipulation politique. Ils n'ont plus de signification en soi, mais servent, au bout du compte, à séparer ce qui est bien de ce qui est mal, sans plus d'explication.

Dans la vie quotidienne, la langue, poursuit Zijderveld, est en quelque sorte la cheville ouvrière de nos interactions. Nous orientons notre action par rapport à la situation vécue et nous nous tournons vers les modèles de communication qui, d'instinct, nous semblent appropriés. Par entente tacite, certaines formules que nous apprenons au cours de notre socialisation sont de mise. Une fois ces formules assimilées, c'est la grammaire ou l'émotion qu'appelle telle ou telle situation qui dictera leur usage plutôt que leur signification réelle.

Par exemple, les expressions comme « c'est la vie! », « le dernier mais non le moindre » ou « t'sé » n'appellent généralement aucune précision sur leur signification – de quelle vie au juste s'agit-il? Sinon le dernier, pourquoi pas le premier? Savoir, mais que devrais-je savoir exactement? Ou encore, il n'est pas rare qu'un politicien répète croire fermement en la « justice » et la « liberté » sans nécessairement préciser le sens exact des concepts qu'il avance.

On n'a qu'à penser à toutes ces situations où ces formules roulent si facilement sur la langue, continue Zijderfeld : au salon avec des invités, au bureau, à l'université, ou encore dans une chambre d'hôpital. Quand, dans un discours, l'orateur dit « le dernier mais non le moindre », ce n'est pas vraiment la signification qui compte. Le cliché ne sert que parce qu'il connote une fonction, celle de signaler que l'orateur arrive enfin à la conclusion tant attendue. Comme les clichés s'offrent à nous en grande quantité, ils deviennent des formules pratiques qui sont toujours à portée de main. Les prononcer, c'est déjà engager le cours de l'action dans une direction spécifique, nous dit Zijderfeld. C'est pourquoi il arrive souvent que certains clichés en attirent d'autres. Un magnétisme semblable est présent dans la langue. Ainsi, certains adjectifs s'attachent presque automatiquement à certains noms. Un produit n'est-il pas toujours innovateur. Le développement n'est-il pas toujours durable? Comme le note Zijderfeld, non seulement les propos peuvent-ils orienter le dialogue, le contexte dans lequel se déroule le dialogue appelle aussi certains propos.

Les adages, les dictons et les proverbes sont des expressions qui comportaient à l'origine une réflexion à propos d'une expérience sensible de la réalité mais qui, au fil du temps, ont perdu tout leur pouvoir d'évocation. À l'époque où Shakespeare a fait dire à Hamlet « être ou ne pas être, telle est la question », il exprimait d'une façon expressive et ingénieuse l'état d'esprit de sa société. À force d'être reprises par tout un chacun, cette expression et d'autres ont perdu leur originalité mais peuvent, comme dans le cas avec cette fameuse question shakespearienne, servir de réponse facile à une question existentielle fort complexe.

Les clichés peuvent aussi prendre la forme de brèves interjections. Certaines sont émotionnellement neutres (« à mon humble avis », « notamment », « en passant »), d'autres

sont émotionnellement chargées (« non mais! », « allons donc! », « quelle chance! », « bien fait pour lui! »). Toutes sont sémantiquement pauvres, mais influencent l'attitude des personnes. À moins de l'interpréter littéralement, nous répondons rarement au cliché « tu vois » par « non, je ne vois pas ». Cette formule ne traduit que la volonté du locuteur de recevoir l'approbation de celui à qui il s'adresse, qui devrait de toute évidence être d'accord avec lui.

Dans des situations plus formelles, comme lorsque nous achetons des produits ou consommons des services, ou à un mariage ou des funérailles, une variété d'expressions toutes faites existe pour bien mener nos interactions, de poursuivre Zijderveld. « Bonjour, comment allez-vous? » ou encore « Mes sincères condoléances » sont des formules stéréotypées autour desquelles les gens se reconnaissent facilement. S'il est vrai que la nature de notre rapport avec une serveuse de restaurant diffère grandement de celle de notre interaction avec le proche d'un défunt dans un salon funéraire, ces paroles servent moins à donner du sens qu'à signifier notre disponibilité ou notre sympathie.

S'il est possible d'identifier les différentes sortes de clichés, comment se fait-il qu'on ait tant de mal à les éviter? Pour communiquer efficacement dans la vie, une ritualisation des modèles d'interactions s'impose, soutient Zijderveld. À chaque modèle un différent langage, un différent jargon même. Avec la division du travail se sont forgées des langues spécialisées pour faciliter la communication et, donc, pour augmenter l'efficacité du travail lui-même. Il en est de même dans nos interactions sociales : familiales, professionnelles, amicales, etc. À une époque où nous sommes plongés jusqu'au cou dans les communications, devoir chaque jour s'investir psychologiquement et émotionnellement dans tout ce que nous entreprenons comme interactions serait impossible.

Alfred Schutz disait du sens commun « qu'il est une sorte de *recette* concoctée à partir d'un *bassin de connaissances que nous avons à portée de main* » (page 58). En tant que formules *prêtes à utiliser*, les clichés permettent de vivre une grande quantité d'interactions tout en réalisant cette économie. Une question comme « Comment allez-vous », posée par un vendeur, vise moins à obtenir une réponse existentielle qu'à remplir une fonction

professionnelle. La question étant motivée dans un but non communicatif, la personne qui la pose anticipe une réponse tout autant non communicative. Malgré nos humeurs changeantes et nos états d'âme grisâtres, il est bien rare que nous répondions autre chose que « Bien, merci ». En quelque sorte, pour Zijderveld, les clichés seraient les ingrédients de base du bon déroulement des interactions sociales.

Il peut arriver cependant que nos routines se brisent. Lorsqu'un événement imprévu ou déstabilisant survient, Zijderveld soutient que les clichés peuvent aussi venir à notre rescousse. Pour nous sortir d'une situation embarrassante, ils sont souvent, comme le rire, les déclencheurs parfaits pour mettre soudainement fin à l'interaction, sinon pour changer tout bonnement de sujet. Aussi, devant des situations difficiles comme la mort et la maladie, Zijderveld dit qu'ils sont des passe-partout utiles pour exprimer nos condoléances et nos vœux de rétablissement. Dans les deux cas, les clichés réduisent le coût émotif, ils nous aident à rester dans la superficialité sans paraître indifférents. Il est même possible dans de telles circonstances, faute d'avoir recours aux clichés, de blesser les personnes par des propos inopportuns.

Au même titre que pouvoir raconter des blagues dans une langue étrangère est une indication de sa maîtrise, en connaître les clichés nous place au rang des initiés. L'appartenance des membres au groupe, de ceux qui ont dû préalablement apprendre les mêmes expressions et les mêmes formules typées, est confirmée. C'est pourquoi les professionnels tiennent tant à leur terminologie, les voleurs à leur argot et les gangs de jeunes à leur slang. La personne qui utilise un jargon quelconque pour impressionner, en se donnant un air sérieux et professionnel, comprend bien souvent très peu ce qu'elle dit. Zijderveld cite les propos de Fowler sur les spécialistes en relations industrielles : « ce qu'un homme ordinaire appellerait une discussion informelle pourrait être décrit comme une *interaction conversationnelle relativement non structurée* » (page 74). Ici, l'emploi de l'expression vise moins de nommer une nouvelle réalité que de dire que c'est un scientifique qui parle. Pour un non-initié, ce langage peut sonner très mal et lui sembler incompréhensible.

En procurant aux individus un certain degré de stabilité et de certitude, les clichés exercent un contrôle social « qu'ils ne verront jamais comme oppressif ou répressif puisqu'ils sont très peu conscients de son existence et de sa force de persuasion » (page 72). S'ils peuvent être utilisés sciemment à des fins de manipulation, rappelle Zijderveld, les clichés sont surtout des automatismes qui facilitent notre vie de tous les jours. Pour assurer notre propre bien-être, nous nous tournons vers des formules reconnues par tous, des façons de faire et de dire communément acceptées. Dès lors, puisqu'elles sont utilisées par la majorité, elles augmentent les chances d'en arriver tacitement à un consensus avec ceux et celles avec qui nous interagissons et donc, de poursuivre notre journée sans trop de heurts. Ainsi, les interjections, les expressions circonstanciées et les dictons sont comme des terrains communs où tout le monde peut se reconnaître.

En plus de rendre nos communications plus efficaces, les clichés nous fournissent une sélection de formules d'où puiser des idées sur tous les sujets. Devant les différentes prises de position concurrentes, les clichés permettent de simplifier la réalité en nous offrant l'image globale de la situation qui nous apparaît la plus satisfaisante, de mettre un terme à nos inlassables questionnements et de réduire du coup notre incertitude morale. Au lieu de construire notre propre opinion à partir de lectures approfondies, de recherches personnelles sur chaque thème susceptible de susciter le débat, nous nous satisfaisons de réponses toutes faites, de grandes lignes qui nous sont offertes dans leur version définitive, par exemple à travers un jargon idéologique quelconque ou une poignée de mots creux. Les institutions, insiste Zijderveld, s'inscrivent elles-mêmes dans cette catégorie parce qu'elles sont devenues de plus en plus abstraites et impersonnelles aux yeux de l'individu (l'« État », le « gouvernement », l'« Université »). D'un côté, ces institutions n'ont pas complètement perdu leur pouvoir normatif sur l'individu, mais de l'autre, les clichés se sont appropriés la plupart de leurs fonctions. Grâce aux clichés, il nous est possible de compartimenter un peu d'informations sur beaucoup de choses et de nous faire une opinion sur la société qui nous entoure.

Chapitre 4

D'après l'interprétation de Zijderfeld, les clichés sont très utiles dans nos interactions quotidiennes. Ils comprennent, entre autres, les diverses formules privilégiées dans nos rôles plus formels, mais aussi des termes comme « démocratie », si généraux qu'ils ne signifient plus rien, à part « quelque chose de bien ». Intéressé davantage par la langue écrite, Don Watson a aussi remarqué la multiplication de formulations stéréotypées dans la langue publique. Comme Zijderfeld, il parle d'une transformation du rôle des institutions dans la société, motivée par la perte des idéaux modernes au profit d'une logique organisationnelle qui envahit des secteurs qui étaient, il n'y a pas si longtemps, épargnés par les gestionnaires et les conseillers en marketing.

Historien de formation, Don Watson était rédacteur pigiste lorsqu'il a écrit son livre *Death Sentences* en 2003, dans lequel il parle d'une langue publique d'une monotonie uniforme dont le vocabulaire ne veut plus rien dire. Son travail l'a amené à travailler, notamment, pour l'ancien premier ministre d'Australie Paul Keating pendant les quatre années de son mandat. À l'occasion, Watson donne des séminaires sur l'écriture dans différents ministères gouvernementaux, à des équipes de communication d'entreprises et lors de conférences organisées par des enseignants. À son passage dans chaque milieu de travail, c'est une langue morte qu'il a croisée et des gens qui semblaient prendre plaisir à participer à sa destruction. Pendant quinze ans, il a vu s'accélérer la propagation de ce fléau du privé au public, de l'échelle mondiale à l'échelle locale, des églises aux écoles. La question du sens traverse tout son ouvrage, son métier lui ayant fait constater qu'il comprenait bien souvent peu de choses aux textes qu'il avait lui-même rédigés.

Dans la continuité des propos tenus par George Orwell dans son article *Politics and the English Language*, Watson fait de la liberté et de la démocratie un enjeu-clé derrière ses observations sur la langue publique : si la langue politique empêche d'exprimer et de comprendre des idées complexes, comment le citoyen peut-il réfléchir aux questions entourant la démocratie? L'abandon de l'idéal politique au profit d'une saine gestion de la société se répercute dans une langue publique remplie de clichés, de mots creux et de jargon.

La langue de la gestion

Dans le cadre de son travail, Don Watson a constaté qu'il ne comprenait pas les informations qui lui parvenaient des fonctionnaires et à partir desquelles il devait rédiger des discours. Au moment où il travaillait pour une multinationale qui se spécialise dans les produits chimiques, il avait entendu parlé des vertus pour les entreprises d'adopter la *Total Quality Management* (TQM) [gestion de la qualité totale], mais quand on lui demandait d'écrire sur ce concept en termes simples, Watson ne savait pas comment s'y prendre. Comme on ne peut pas séparer le ciment du ciment, pour reprendre sa métaphore, on ne peut pas dire « un système structuré visant à satisfaire les clients et les fournisseurs internes et externes par l'intégration de l'environnement de travail, l'amélioration continue et les percées en matière de développement, d'innovation et de contrôle et par un changement de la culture d'organisation » (page XI) sans éviter les expressions « système structuré », « satisfaire les clients internes et externes », « intégration de l'environnement de travail », etc. Avec ce type de langage, il ne reste au rédacteur, poursuit-il, que le loisir de combiner les phraséologies en y insérant un verbe ou un autre. Difficile de briser le code.

Watson se souvient d'un temps où des orateurs publics, tels Abraham Lincoln avec le discours de Gettysburg et Martin Luther King lors de son discours prononcé devant le Lincoln Memorial en 1963, cherchaient encore à atteindre l'inatteignable et à insuffler la quête d'un idéal. Leur choix de mots stimulait l'imaginaire et donnait un élan d'illumination et de vérité. À les écouter, nous dit Watson, on aurait cru que ce talent oratoire était le propre de tous les personnages publics. Mais cette habileté, remarque-t-il, se fait de plus en plus rare. Les héritiers de la langue de Lincoln se font de moins en moins nombreux, tout comme les mots qui enrichissent le vocabulaire, et cela, notamment, parce que la joute politique se déroule sur un terrain plus restreint, un terrain où l'indépendance d'esprit et l'autonomie ne sont pas encouragées et dont les limites sont définies par des *groupes de réflexion*. Les joueurs sont des professionnels qui se collent à une *stratégie*, dont celle d'utiliser le mot *stratégie* partout et tout le temps.

La langue publique est en déclin et tous sont responsables de cette situation, poursuit Watson. Certes, contrairement à certains hommes politiques et dirigeants d'entreprises, la majorité des gens ne fait peut-être que reprendre à son compte la langue véhiculée dans les médias, mais Watson juge que les habitudes de langage et de pensée que cette langue entraîne n'en sont pas moins mauvaises. Il semble de plus en plus difficile de trouver du sens entre les clichés, les mots à la mode et les mots ambigus de la langue parlée par les personnalités publiques. Déjà, au début de la première moitié du XX^e siècle, Strunk et White dans *The Elements of Style* (1918, 1959) avaient relevé les nombreuses utilisations fautives du syntagme *en termes de* qui, en se taillant une place de choix sous la plume des écrivains, participait davantage à une mission de remplissage qu'à un exercice d'écriture.

Il est vrai, dit Watson, que ce n'est pas la première fois que la langue est le terrain de grandes transformations. Le monde et les temps changent après tout. Et n'en déplaît à ces critiques qui voient dans la langue anglaise un appauvrissement de son vocabulaire, ajoute-t-il ironiquement, elle s'enrichit de vingt mille mots par année! Faut-il rappeler qu'elle ne sera jamais qu'un outil (qui s'encombrerait d'un outil sans valeur pratique?) et que, comme tout outil, elle se plie à nos besoins? Watson rappelle que ceux qui, dans l'histoire, ont tenté de l'encadrer trop étroitement ont failli à la tâche. Ils n'ont pas réussi à imposer leurs normes, que ce soit une seule définition exacte d'un mot, une seule et bonne façon de le prononcer ou une seule façon d'organiser ou de ponctuer une phrase. Il ajoute que c'est par pure pédanterie le plus souvent que ces gens fustigent les écrivains considérés médiocres que par souci d'exactitude et de compréhension. Cet élitisme intellectuel est plutôt anachronique, notamment dans une démocratie de masse où l'idée même de contrôle centralisé déplaît à ceux qui s'en réclament.

Pour Nietzsche, qui voyait la démocratie comme un système politique dans lequel tout est calculé pour soumettre la minorité intelligente à la volonté des stupides, s'affoler de l'état de la langue publique aurait été futile. Selon Watson, Nietzsche aurait fait valoir que la langue n'est que le simple reflet de la nature de l'utilisateur et qu'à toute corruption, quelle qu'elle soit, correspond une corruption du langage. « Écoutez G. W. Bush et vous entendez la masse », aurait dit le philosophe. Ou plus exactement, vous entendez la langue programmée

pour correspondre au niveau d'intelligence de cette masse, précise Watson. Croyant davantage en l'intelligence de l'homme moyen, les Flaubert, Fowler et Orwell auraient vu, quant à eux, l'apothéose d'un laisser-aller vers le conformisme, le travestissement des valeurs et des intérêts réels d'une démocratie où raisonner devrait être le lot et le devoir de tout écrivain. Watson cite à quelques reprises Orwell, pour qui l'utilisation d'une langue préfabriquée réduit l'homme à une machine : de sa bouche et de son larynx sortent les bons sons, mais son cerveau, lui, est *mis en veille*.

Les politiciens, les universitaires et les journalistes sont les premiers chez qui Orwell avait remarqué les symptômes d'une langue publique en déclin. Aujourd'hui, Watson remarque que c'est dans le monde des affaires que ces symptômes sont les plus saillants. D'autres domaines de pratique ont par la suite repris la terminologie des gestionnaires, là où personne ne s'attendait à ce que le négoce devienne le principal *enjeu*. Cette uniformisation de l'expression est la continuation logique de ce que Watson appelle la « révolution du management ». Dans cette révolution, une gamme limitée de mots sert à l'expression, et on manque d'imagination et de dextérité dans la manière de les aménager. Un représentant de la firme de consultation en gestion McKinsey³⁴ disait du nouveau modèle organisationnel qu'il allait affranchir du passé les sociétés multinationales. S'il ne l'a pas fait, estime Watson, il en a, à tout le moins, affranchi un grand nombre de la langue du passé.

Watson situe les premiers balbutiements de la révolution du management dans les années 1930 au moment où les gestionnaires sont devenus plus importants que les propriétaires et le contrôle plus important que la propriété. Ses pratiques et ses structures de gestion ont été graduellement adoptées par les institutions et les groupes de pression, tout comme ses modes langagières. De simples transformations locales à l'origine, ces modes se sont peu à peu répandues dans la langue d'usage. Non sans susciter le sarcasme de certains, nous rappelle Watson, comme en témoigne le film *The Apartment* de Billy Wilder. Pour la première fois à l'écran en 1960, un des personnages se targue de la langue des gestionnaires, en accolant le

³⁴ McKinsey est une firme de consultation et de conseils aux États-Unis. La multinationale dit servir plus de 70 % de la liste des entreprises les plus admirées de *Fortune Magazine*. Sur son site Web, elle décrit ses intervenants comme des *problem solvers with a passion for excellence. We are intellectually curious and highly collaborative. We minimize hierarchy.*, <http://www.mckinsey.com/>

suffixe *-wise* à tout ce qu'il peut : *companywise, controlwise, to have affairs in-wise*. Au-delà de la mode qu'elle peut engendrer, cette nouvelle langue des affaires ne devient pas seulement l'expression *a posteriori* d'une nouvelle réalité, précise Watson, mais le cadre dans lequel cette réalité peut se réaliser et dont les limites sont définies par le désir des participants de communiquer et de penser en termes organisationnels.

À ces termes organisationnels correspond une idéologie managériale qui cherche sans cesse de nouveaux moyens d'autojustification. Pour être en mesure d'*aller de l'avant*, comme diraient ses adeptes, il faut d'abord se débarrasser des vieux idiomes. Watson donne l'exemple d'une autre œuvre, littéraire celle-là, qui traduit dans la fiction une nécessité bien contemporaine d'adhérer à un nouveau langage. Dans *Lolita*, roman de Nabokov écrit en 1955, le directeur d'école s'adresse ainsi à Humbert Humbert, l'un des personnages principaux : « Nous sommes plus intéressés à la communication qu'à la composition. Malgré tout mon respect pour Shakespeare et les autres, nous voulons que nos filles *communiquent* librement avec le vrai monde qui les entoure au lieu de se plonger dans de vieux livres éventés » (page 48).

Cet intérêt du directeur d'école de *Lolita* pour les communications, Watson estime qu'il s'exprime aujourd'hui à travers le nouveau jargon entrepreneurial. Au sein des organisations *de pointe*, là où les *réseaux* ont remplacé les hiérarchies verticales d'il y a quarante ans, les directives ont cédé la place aux *communications* intra et inter réseaux. En vertu de ce modèle, les entreprises croient que les décisions se prennent beaucoup plus rapidement vu qu'elles doivent être fidèlement adaptées aux produits, aux consommateurs et à la géographie. Les gestionnaires, quant à eux, deviennent des *nœuds* sur lesquels les *communications* rebondissent dans des *courants horizontaux*, le tout à travers des *zones tampons*. Ce qui est important aux yeux des *experts*, ce sont les *nœuds* et le *réseautage entre les zones tampons*. L'information faisant partie de la technologie, elle est devenue la « machinerie de la nouvelle ère ». Par la suite, un peu comme une douleur qui irradie au-delà du point lésé, la langue du management s'est propagée à un nombre de plus en plus nombreux de personnes et d'endroits.

Tous les acteurs du réseau communiquent dans la même langue et ils pensent tous dans cette langue. À tout apprentissage d'une langue étrangère correspondent ses manuels, et l'influence des manuels d'enseignement des communications est probablement bonne, nous dit Watson – à tout le moins pour les communications. On ne traite plus dans ces manuels de la langue ni de la grammaire ni de figures de style, mais bien de communications. La meilleure écriture, disent les auteurs de ces ouvrages aux *apprenants*, c'est une écriture qu'on ne remarque pas. Communiquer se résume à ceci : transmettre de l'information de manière correcte et précise, adaptée aux besoins de *flexibilité* de l'entreprise qui, pour sa part, est plongée dans l'économie de l'offre et de la demande et orientée vers la mondialisation. Ce qui compte, c'est l'effet de l'information. Après tout, nous vivons dans une société de l'information, pas dans une société du mot.

Watson soutient que personne n'aurait su mieux traduire l'esprit des politiciens de l'ère managériale cinquante ans après ses débuts que Margaret Thatcher l'a fait, quand elle a dit qu'il n'existait pas cette chose que l'on appelle « société ». Il poursuit : s'il est vrai que la société n'existe pas, comme elle le prétend, c'est dire que nous vivons dans une économie et que le citoyen est devenu un client. Comme dans le cas des gestionnaires au sein d'une organisation, le client fait désormais partie d'une nouvelle équipe dont tous les membres ont appris à penser les mêmes choses ou, à tout le moins, à l'intérieur des mêmes paramètres. Cette nouvelle situation ouvre une multitude de possibilités dans les ministères, les universités, les établissements de santé, les bibliothèques, bref dans tous les domaines publics qui jusqu'alors avaient échappé à l'omniprésence des économistes et des gestionnaires.

Nous nous engageons à être responsables socialement. Nous nous engageons à poser les bonnes actions. Nous voulons faire une différence et améliorer le monde. Cet engagement date de l'époque de notre fondateur Ray Kroc. Il est perpétué par notre conseil d'administration et la haute direction de notre entreprise. Il est

*partagé par notre personnel et nos franchisés. Il traverse le comptoir pour atteindre nos clients et les collectivités*³⁵.

Cet extrait tiré d'une communication de McDonald's est peut-être mal choisi après tout. Un monde sépare cette chaîne multinationale de restauration et le ministère de la Santé et des Services sociaux. Pourtant et étrangement, poursuit Watson, les deux se ressemblent à un égard : pour bien transmettre l'information lorsqu'elles doivent rendre compte de leurs objectifs et des *stratégies* pour les atteindre, elles formulent des *énoncés de mission* qu'elles présentent toujours dans le même format et en employant pratiquement toujours les mêmes mots. D'ailleurs, pour Watson, le manque de vitalité de la langue publique vient peut-être du fait qu'elle évoque rarement le monde physique. Peu importe le contenu, une fois le style *convivial* maîtrisé, la moitié du travail est fait. À vrai dire, précise-t-il, la manière la plus facile d'écrire ce genre d'énoncé consiste à l'emprunter à quelqu'un d'autre. La fusion entre la langue politique et la langue des affaires, observe Watson, est apparue au début des années 1980, quand l'économie – lire le libre marché ou l'économie de l'offre et de la demande – est devenue brutalement l'enjeu principal de la politique ou, pourrait-on dire, le nouvel *agenda* des politiciens³⁶.

À chaque fois qu'un gouvernement *met en œuvre un agenda*, remarque Watson, il *met en application* un langage nouveau, celui du libéralisme économique dans le cas présent. Ce libéralisme économique s'est accompagné d'un lot de termes compris à leur lancement par quelques économistes et bureaucrates seulement. Ils ont bientôt été repris à leur compte dans les discours des hommes politiques, qui ont engagé des équipes d'économistes et des gens d'affaires pour parsemer leurs conférences de presse de mots savants.

Quand la demande de spécialistes en économie s'est généralisée et que la majorité des politiciens a été en manque d'inspiration, une nouvelle race de conseillers est venue à la

³⁵ Traduction libre de : *We are committed to social responsibility. We are committed to doing the right thing. We want to make a positive difference in the world. This commitment began with our founder Ray Kroc. It continues today with our Board of Directors and executive leadership, is shared by our staff and franchisees, and reaches across our front counters to our customers and their communities* (page 73).

³⁶ La traduction correcte du mot anglais *agenda* dans le contexte organisationnel et politique est *programme*, mais le fait qu'il soit populaire dans la langue publique justifie son utilisation ici.

rescousse. Auparavant, rappelle Watson, seules quelques superstars comme John Maynard Keynes ou J. K. Galbraith étaient connues du grand public. Mais, l'économie s'étant substituée au social, une foule d'économistes ont par la suite répondu à l'appel pour saisir l'occasion de mettre leurs *compétences-clés* au service du grand public. Mis en scène dans les médias, ils sont devenus ces personnalités qui ont expliqué à la population, dans des termes inconnus jusqu'à ce moment, qu'il fallait changer les façons de faire de l'État. En formant des *groupes de réflexion*, les économistes ont commencé à fixer le programme des partis politiques. En amont, ces groupes produisaient des documents érudits sur l'économie et alimentaient les rubriques journalistiques de leurs commentaires et de leurs analyses. En aval, les éditorialistes, qui avaient été mis au fait des *indicateurs économiques* les plus récents, prévenaient les masses qu'il fallait, considérant le scénario alarmant d'une nation en déclin, *rehausser notre compétitivité*.

Forgés à l'origine à l'intention des spécialistes, certains termes à la mode ont par la suite été popularisés puis assimilés à des pratiques hors du champ proprement économique. Ce que Watson a appelé la « professionnalisation de la langue » est apparue en politique, d'une part, parce qu'il était impératif pour les États de s'adapter à la nouvelle donne économique et d'autre part, parce que de plus en plus de politiciens avaient eux-mêmes de l'expérience en gestion et en marketing. Parmi les autres sources d'influence, il cite aussi EST³⁷, une organisation qui, en plus de populariser les mots *fermeture* [*closure*] et le concept d'*autoréalisation* [*self-actualization*], a ouvert dans les années soixante-dix et quatre-vingt de vastes champs à l'industrie de la consultation en mettant en circulation le terme *Potentiel humain* [*Human Potential*]. EST, et ses influences allant du Zen à la scientologie, a grandement marqué la fibre de la langue managériale qui a meurtri la langue encore plus efficacement que n'importe quelle autre : les Ressources humaines (RH).

En réaction à la fusion du monde des affaires à celui des institutions sociales et politiques, Watson voit l'apparition d'un nouvel environnement susceptible de confondre la population. Par exemple, à l'expression habituelle « services sociaux », on a substitué

³⁷ Erhard Seminars Training (EST) est une organisation fondée par Werner H. Erhard qui offrait des ateliers intensifs de croissance personnelle de 1971 à 1984.

l'expression « responsabilité sociale des entreprises » (RSE), comme en témoigne le communiqué de McDonald's. Non seulement l'entreprise privée a-t-elle avantage à se préoccuper des démunis et de l'environnement, elle déclare ainsi à ses parties intéressées que ses nouvelles responsabilités sociales sont bonnes pour les affaires. Et de la même façon, au chapitre des institutions sociales et publiques, les héroïnomanes et les alcooliques, les schizophrènes et les prostituées sont devenus la *clientèle* du ministère de la Santé.

Presque tous les gouvernements auxquels ont incombé de tout temps ces responsabilités sociales, affirme Watson, les traduisent maintenant dans les mêmes mots et un même format. En voici un exemple :

Nous nous engageons à fournir de l'information avec clarté et ouverture à toutes les parties concernées. Nous nous engageons à plus de transparence et à assurer un meilleur accès à l'information. Nous nous engageons à vous donner un service de qualité et nous déploierons tous les efforts nécessaires afin d'être en mesure de résoudre le problème que vous avez soulevé. L'importance accordée à ces principes améliore la capacité du ministère à recruter du personnel et le conserver, à maximiser son potentiel et à rehausser le climat de travail. Nous veillons constamment à ce que vous soyez approvisionnés en eau propre et fraîche. À cette fin, il faut parfois interrompre l'approvisionnement d'eau³⁸.

L'imitation du style corporatif par les hommes politiques et les fonctionnaires, dit Watson, est un signe isolé de la croyance grandissante selon laquelle la vie est une métaphore pour l'économie de la libre entreprise et les philosophies du management qu'elle a engendrées ou alors sa conséquence réelle, c'est-à-dire un *résultat* ou un *événement*. Si la langue en général nous permet de résoudre les dilemmes moraux et sociaux, d'argumenter et d'expliquer,

³⁸ Traduction libre de : *We are committed to providing information to all our stakeholders in a clear and open way. We are committed to establishing greater transparency and access to information. We are committed to providing you with a quality service and will make every effort to resolve the matter you have raised. Commitment to these principles enhances the Department's ability to attract and retain staff, maximize staff potential, and enhance the employment climate. We are always working to ensure you are supplied with clean, fresh water. To continue doing this, we occasionally need to shut off your water supply* (page 74).

Watson constate que ce n'est plus le cas de la langue politique. Peu importe les affaires qui sont brassées, il dit que l'utilisateur de cette langue est prisonnier de cette dernière « comme un perroquet dans une cage ».

Accoler la vie à des modèles langagiers calculés et rationalisés facilite l'abstraction uniforme de l'activité humaine, note Watson, mais dans de telles conditions, la parole a peine à rendre compte de la diversité de la vie et de l'être. Même dans les écoles, les professeurs ne se privent pas du modèle managérial dans leur évaluation des élèves. Au lieu de donner leur appréciation personnelle de leurs travaux, les professeurs remplissent une liste de *compétences-clés* en cochant la case la plus près de leur évaluation, le tout en fonction de *descriptions axées sur les résultats*. Leurs commentaires sont résumés dans une description, elle aussi orientée vers les résultats, et les *apprenants* doivent satisfaire aux *apprentissages fondamentaux et aux compétences clés* déterminés par une grille d'évaluation normalisée.

Bien avant qu'ils n'arrivent à l'université, on s'attend des élèves qu'ils choisissent *les formes, les caractéristiques et les structures appropriées pour explorer et exprimer des idées et des valeurs*. Dans bon nombre d'écoles en Australie, a remarqué Watson, les enfants de onze ans doivent écrire des *énoncés de mission* pour définir leurs valeurs et leurs *buts personnels clés*. On ne mentionne jamais qu'une idée puisse naître de l'écriture, que si la pensée motive au départ les mots, dans le mouvement même de la création, les mots alimentent aussi la pensée. Certes, on apprend aux élèves qu'à chaque mot peuvent être attribuées différentes significations, mais à l'image du directeur d'école dans *Lolita*, les professeurs sont portés à croire que la différence de sens provient moins de l'arrangement des mots que du contexte dans lequel ils sont écrits. De plus, déplore Watson, règne une espèce de relativisation en fonction de laquelle toute forme écrite est considérée comme du texte, qu'il s'agisse de Hamlet ou *Who wants to be a millionaire*.

Watson fait référence à l'écrivain américain Rob Watts, qui a dit que les universités se présentent dans un langage imbu de l'esprit des relations publiques. Le format et le style utilisés pour formuler les objectifs d'apprentissage sont pour l'essentiel une variante des énoncés de mission des gouvernements et des entreprises comme McDonald's et la CIA ou

même des individus comme Collin Powell quand il a justifié l'invasion américaine en Irak. Faisant référence à Powell justement, Watson constate que l'un des modèles de présentation les plus populaires est celui illustré par PowerPoint, un logiciel mentionné à quelques reprises dans son ouvrage. La recette est simple : faites du thème traité le titre de la présentation, précédez chaque élément d'une puce, fabriquez des phrases codées à l'aide de quelques mots-clés et l'illusion de vérité sera parfaite. Fondé sur ce modèle, il donne entre autres exemples, celui du Système de gestion de la qualité des programmes [*Program Quality Management System*] d'une université australienne. L'énoncé stipule qu'après l'obtention de leurs diplômes, les étudiants pourront :

- *Agir comme des professionnels – à savoir s'impliquer activement et de manière créative dans leur profession et leur communauté sociale dans le contexte d'une économie du savoir en croissance.*
- *Réfléchir en tant que citoyens – à savoir s'interroger sur leurs actions en tant que citoyens engagés dans un contexte de diversité locale, de multiculturalisme, d'intensification de la mondialisation et d'engagement de l'université en matière de viabilité globale et de questions autochtones.*
- *Apprendre de leur expérience – à savoir poser des jugements sensibles au contexte qui leur permettront de développer et de transformer leur pratique, tout en se développant et se transformant eux-mêmes sur une base continue.*³⁹

Le rythme et la construction de ces phrases évoquent pour Watson les slogans soviétiques des années staliniennes. Les phrases auraient aussi bien pu être dictées par une machine très peu *sensible au contexte*, programmée avec tous les clichés de la prose moderne. Elles lui rappellent aussi le poulailler préfabriqué d'Orwell, que ce dernier comparait à la langue politique. Comme la langue politique est fabriquée à partir de sections détachables et ne s'appuie pas sur des matériaux de base, de dire Orwell, les phrases sont moins constituées de

³⁹ Traduction libre de : *Act as professionals, meaning they will participate actively and innovatively in their professional and social communities of practice in the context of the developing knowledge economy [...]. Reflect as citizens – reflect upon their actions as engaged citizens in the context of local diversity and multiculturalism, increasing globalization and the university's commitment to awareness of global sustainability and indigenous issues [...] Learn from experience – make context-sensitive judgments that enable them to continuously develop and transform their practice and themselves* (page 27).

mots choisis pour leur sens que construites à partir de phraséologies rattachées les unes aux autres. Pour Watson, la langue orwellienne est mandataire du management moderne, de la politique moderne et de l'éducation moderne. Dans le cas présent, elle n'a peut-être pas grand-chose à voir avec les candidats étudiants, mais dans un monde concurrentiel, il faut de l'ambition. Or, qui ne souhaite pas une *transformation continue et consciente des questions autochtones*? (Page 28).

Impossible de savoir si ce qui se déroule à l'école et ce qui survient dans le monde des affaires et de la politique est en relation de causalité. Mais dans les deux cas, Watson observe qu'il devient très difficile de voir le monde dans toute sa complexité à travers la langue qu'ils ont adoptée. Peu importe la cause du changement d'orientation de l'enseignement de la langue anglaise, cette langue convient parfaitement à la réalité qui attend les professionnels que deviendront les étudiants. Watson renchérit en disant qu'ils sauront reconnaître la valeur de cet enseignement qui leur aura *appris et fait comprendre les objectifs et les effets d'une variété de formes textuelles dans leur contexte social, historique, culturel et organisationnel actuel*⁴⁰.

Aujourd'hui, maintenant que l'idée d'une éducation pour l'éducation en soi est considérée comme dépassée, il est nécessaire selon Watson de démontrer que le *capital social* développé dans nos établissements d'enseignement est bénéfique pour l'économie. Quand sa génération fréquentait l'université, l'idée de spécialisations telles, l'étude des médias (*Media Studies*), de la culture (*Cultural Studies*), de la condition féminine (*Women Studies*) ou des communications (*Communication Studies*) n'avait pas encore fait son chemin. Comme si étaient seulement légitimes les programmes directement *branchés* sur les différents domaines de la pratique et contribuant à la *création et au lancement réussi dans chaque établissement de centres d'excellence plus pointus grâce à une spécialisation accrue*⁴¹. Selon lui, il serait difficile de trouver des stratégies d'éducation plus efficaces pour donner l'exemple et décourager l'indépendance d'esprit. Ajoutez à cela l'exigence d'appuyer chaque idée par une

⁴⁰ Traduction libre de : *to know and understand the purposes and effects of a range of textual forms in their present social, historical, cultural, and workplace contexts* (page 26).

⁴¹ Traduction libre de : *creating deeper centers of excellence at each institution through greater specialization and achieving implementation success* (page 31).

même référence attribuée à une quelconque autorité (l'étudiant qui se réclame de telle école de pensée, par exemple), sachant que cette autorité s'exprime avec les mêmes formules et le même style, et vous vous assurez, affirme Watson, que les travaux des étudiants sont truffés d'un mélange creux de jargon, de clichés et de plagiats.

D'après les spécialistes du domaine, dit Watson, le marketing trouve ses racines dans le processus de l'échange et du commerce. Et de plus en plus, c'est à cette source que les universités s'abreuvent. Pour cette raison, elles n'hésitent pas à vendre les vertus de leur établissement comme autant de médicaments brevetés. Auparavant, il rappelle que les universités se définissaient dans leurs propres termes et défendaient la connaissance. Maintenant, elles imitent les mots et les concepts du management corporatif et elles agissent à l'intérieur des mêmes paramètres qui proviennent de la *gestion du savoir* [Knowledge Management, ou KM], une autre mutation du *gestionnariat* écrasant toute une tradition de philosophie occidentale. Pourtant, les profits, dividendes et avantages de nommer *clients* les étudiants universitaires et les usagers des bibliothèques se font encore et toujours attendre, observe Watson. Peut-être que les gestionnaires de ces établissements s'imaginent qu'adopter la langue nouvelle, dont la forme et les structures en font une langue d'affaires, est la condition nécessaire pour *surmonter les défis énormes de reconnaissance internationale*.

Même s'il est reconnu que l'idéal de vérité que se sont fixé les disciplines scientifiques ne sera jamais atteint, Watson estime que la poursuite de cet idéal exige tout de même de respecter la langue, notamment dans le cas des universités. « Il revient traditionnellement aux universités de respecter la langue et la culture. Si elles ne le font pas, personne ne le fera » (page 32). En fait, elles sont le dernier lieu que devrait investir la langue du management, défend Watson, cette langue qui freine toute tentative d'analyse et d'explication, qui étouffe le flair et l'imagination. Il affirme que ce n'est pas seulement au nom de la clarté et de la précision qu'il faut dénoncer cette langue nouvelle, mais au nom d'une culture qui devra faire le choix entre une langue morte ou une langue vivante.

Parlant des traits de la langue bureaucratique occidentale du début du vingtième siècle, Watson rappelle que les formes pompeuses, obscures et prolixes ne lui étaient pas étrangères.

Mais une fois dépouillés des mystères que leur imposait le jargon de la langue publique, les mots de cette langue gardaient tout de même en eux une certaine substance, la composition laissant même place à des exceptions originales et d'une surprenante élégance, malgré le contexte formel dans lequel elle était produite. Aussi mauvaise qu'elle puisse être, la mutation que lui avaient fait subir les fonctionnaires gardait les traces d'une langue commune, que tout le monde pouvait comprendre. Dans l'ère de l'information de Watson, la langue publique n'utilise qu'une fraction de la richesse de la langue anglaise. Elle se caractérise par des mots qui sont vides de sens, n'évoquent aucune image mentale et manquent de rythme, ainsi que par une abondance de clichés.

Les erreurs grammaticales ne sont pas ce qui dérange le plus Watson. Qui dit bonne grammaire ne dit pas nécessairement bonne écriture. La grammaire peut participer à l'obscurcissement du sens, mais il ne pense pas qu'elle en soit la cause première la plupart du temps. À la limite, Watson considère que l'affront aux règles grammaticales peut nous faire rire et chasser la platitude de la langue. Il se moque d'un zèle mis au service de la grammaire, symptôme d'une pédanterie qui y voit un moyen de garder la classe inférieure bien à sa place. Là où la grammaire pose vraiment un problème, poursuit-il, c'est lorsqu'elle empêche d'avoir, d'exprimer ou de comprendre une pensée ou une perception. L'important c'est le mot et la pensée qui le suscite – ou la pensée qu'il suscite. Avec une plus grande conscience de la langue, dit-il, nous en laisserions moins passer.

Les pires dégâts ne sont donc pas causés par les erreurs de grammaire, mais par la surutilisation de certains mots. Pour Watson, ce qui a rendu possible avant tout la diffusion à grande échelle de la langue du management, c'est la normalisation de son vocabulaire. Cela explique, par ailleurs, l'omniprésence de clichés dans la langue publique. La nouveauté ici n'est pas leur présence comme telle, mais le fait que les mêmes expressions s'emparent des langages appartenant aux différents domaines de pratique à l'intérieur desquels la logique managériale s'est infiltrée.

D'une part, on y retrouve les vieux clichés, ces expressions « mortes » qui, pour reprendre Watson, ressemblent à des icônes dont la signification a depuis longtemps été oubliée ou n'a

jamais été comprise. Gustave Flaubert en a dressé une liste exhaustive dans son *Dictionnaire des idées reçues* (1913). Justement parce qu'elles ne sont généralement pas comprises, ces expressions s'avèrent pratiques pour celui qui veut se prononcer sans se compromettre, dissimuler la vérité sans mentir. Quelle serait notre joie, lance Watson, d'entendre ces termes bourgeois que décriait Flaubert? Ô combien originaux seraient-ils comparativement aux clichés en circulation de nos jours. Un personnage politique qui ressortirait ce dictionnaire pour orner son discours apporterait, à ses dires, un vent de fraîcheur au climat de morosité actuelle.

D'autre part, les nouveaux clichés sont ces phraséologies forgées par les gestionnaires et leurs consultants. Mis à part leur contemporanéité, Watson note qu'ils se distinguent des vieux clichés sur le plan syntaxique : au lieu d'être des syntagmes constitués de deux ou trois mots, les clichés du management sont des locutions à part entière, refaisant le parallèle avec la langue de bois communiste. Puis il poursuit : si les premiers manquent de signification parce qu'ils ont été trop souvent rebattus ou parce qu'ils renvoient à une réalité obsolète, les seconds échouent à procurer du sens parce qu'ils constituent un langage codé qui ne peut être vraiment compris que par ses créateurs, eux-mêmes à l'origine de la réalité et de la substance auxquelles il renvoie. Leur propagation est assurée par les journalistes et les commentateurs médiatiques, qui informent la masse des différentes activités humaines en reprenant les expressions du jour. À partir de ces observations, Watson divise les clichés en deux catégories principales, soit les termes ambigus et les termes à la mode⁴².

Les termes ambigus sont « ces expressions sournoises qui signifient autre chose que ce qu'elles semblent vouloir dire ou qui dissimulent une intention cachée » (page 6). Watson donne l'exemple de *s'engager à [commitment]*, un terme ambigu type qui depuis quarante ans a gagné en popularité. Il offre l'avantage de distancier l'action de la parole tout en insinuant que l'action en question sera posée. Dire *nous nous engageons à faire quelque chose* ne signifie pas que nous y croyons (sinon, pourquoi ne pas le dire) ou que nous le ferons (sinon, pourquoi ne pas le faire). Ce sont des mots passe-partout du vocabulaire, comme *améliorer*, *rehausser* et *valoriser*, qui peuvent s'appliquer à tout et à rien. En effet,

⁴² En anglais, respectivement *weasel words* et *buzzwords*.

on peut *rehausser* l'éducation de nos enfants, nos cheveux, notre compétitivité, nos seins, nos chances et notre système de facturation.

Des termes à la mode, pour la plupart forgés et mis en circulation par les décideurs eux-mêmes, Watson dit qu'ils sont peu évocateurs pour les non-initiés. Mais ils le sont peut-être davantage dans une culture qui se targue d'expliquer la prééminence du commerce, de la technologie et de la politique dans le monde. Comme le terme ambigu, le mot à la mode devient plus important que la phrase elle-même, le plus souvent parce qu'il sert à légitimer le discours tenu, les idées qu'il contient et les pratiques auxquelles il réfère. Il devient un mot-clé, l'équivalent corporatif du « message » inséré par les politiciens dans un discours ou dans une conférence de presse, sans égard ni au sujet ni aux questions qui leur sont posées. Dans le cas de *flexibilité*, exemple de mot appartenant à cette catégorie que donne Watson, tout a commencé quand les organisations *réseautées* ont saisi qu'elles étaient devenues une condition nécessaire pour assurer la vitalité de leurs affaires : la production, le management, le personnel, tout doit être *flexible*.

En répétant sans cesse le même terme, par exemple « *mateship* »⁴³ pour décrire la nature véritable d'un peuple, Watson remarque que le cliché devient l'équivalent verbal d'un geste physique : un signe de la main, une poignée de main, un clin d'œil, un hochement de tête. Il ne signifie plus rien véritablement, mais signale une intention, une *disposition* à. Comme l'avait fait Zijderveld, Watson remarque que le mot a perdu son sens à cause de sa surutilisation et peut, par conséquent, signifier ce que bon nous semble. C'est un cliché parce qu'il contredit ce qui est connu et devrait l'être. Manifestement, les pas de Watson suivent ceux d'Orwell quand il affirme que c'est la fonction du cliché et du jargon de neutraliser l'expression et d'effacer la mémoire. En mettant le pied dans les secteurs publics, poursuit-il, le code s'est emparé de l'État et de ses différentes institutions. Ce faisant, il a transformé la politique et l'éducation – et les relations que nous entretenons avec elles.

⁴³ L'ancien premier ministre d'Australie, John Howard, avait fait de ce terme son néologisme fétiche pour décrire le peuple australien. Sa signification littérale est « camaraderie entre amis », la plupart du temps entre des hommes, considérée comme une institution sociale.

À l'image de nombreux lacs, de nombreuses forêts tropicales et d'espèces, des mondes de sens ont disparu de la langue publique. À cette disparition, Watson pointe du doigt une nouvelle langue et la généralisation de la logique organisationnelle qu'elle rend possible, qui ont aliéné l'esprit humain des déterminations réelles de l'environnement qui le nourrissent et du sens qui est véhiculé à travers le langage commun. Car même dans sa transformation la plus rationalisée, soutient Watson, l'esprit ne peut être condamné à être l'écrin d'une machine ou la rubrique d'une organisation, la vie politique et quotidienne ne se limitant pas à une série d'objets numérotés. Mais l'observation semble futile. Comme l'accorde Watson, il semble en effet que l'application de la langue du management par ses *utilisateurs* à tout ce qui n'est pas elle, tant par ceux qui adoptent la stratégie de jouer avec les mots pour obscurcir leur sens que par ceux qui ont simplement oublié comment s'exprimer simplement et clairement, leur rapporte suffisamment de *profits* et de *dividendes réels* pour ne pas s'en priver.

Chapitre 5

Et si les « Eskimos » étaient soudainement transportés en Kabylie, qu'arriverait-il des nombreux mots qu'ils utilisent pour désigner les différentes conditions de la neige?, s'interroge Jaime Semprun. D'après lui, pour réfléchir sur la langue française moderne, il faut garder à l'esprit l'image d'une telle transformation. À ceux qui voient dans la langue publique des démocraties une abomination dont les responsables sont les spécialistes en communication, il répond qu'elle peut être considérée comme une apparition inouïe ou impossible seulement si l'on néglige de prendre la mesure des changements, bien plus profonds, qui ont précédé son apparition. À la différence de Don Watson, il n'attribue pas les transformations radicales dans la langue d'aujourd'hui à la prédominance d'idiomes reçus du monde des affaires ou de la classe politique. Pour lui, la langue française de ses contemporains de la République n'est qu'à l'image de l'histoire de la démocratie qui la porte.

Jaime Semprun est un essayiste français né en 1947. Il est à l'origine de la création du groupe et de la revue *L'Encyclopédie des nuisances*, qui publia quinze numéros de 1984 à 1992. En 2005, il publie *Défense et illustration de la novlangue française*, un ouvrage dans lequel il présente les conditions historiques et sociales qui ont présidé l'apparition de la novlangue. Cet intérêt pour l'auteur de *1984* n'est pas fortuit, lui qui a de beaucoup participé à l'introduction des œuvres de George Orwell en France.

L'ouvrage *Défense et illustration de la novlangue française* se veut un contrepoids, fort adonné au sarcasme, aux propos de maints commentateurs pour qui l'état de la langue depuis le milieu du XX^e siècle est en pleine déchéance et constitue un appauvrissement digne d'une langue totalitaire. À cet égard, Semprun prend bien soin de démontrer en quoi la langue dont il est question est en tout point forgée démocratiquement, comme nous venons de le voir avec Watson, contrairement à la novlangue dans le roman *1984*. Puisant son élan de la démocratie française, cette nouvelle langue partage néanmoins avec la langue totalitaire des traits linguistiques semblables. Acerbe à l'égard des puristes qui rêvent encore d'une « langue littéraire momifiée », Semprun veut démontrer que les transformations que subit la langue ne sont qu'à l'image du projet social qui s'est constitué autour de la Raison et dont un volet s'est

réalisé avec la Révolution et les Lumières. D'après la définition qu'il lui donne, la novlangue n'est que l'aboutissement logique d'une tendance généralisée vers l'abstraction dans les démocraties de masse. Pour bien comprendre la disparition des langues anciennes, qu'il a nommées *archéolangues*, il est essentiel de les opposer à la formation de la novlangue, comme on a opposé les destructions apparemment absurdes perpétrées par l'industrie à la société moderne qu'elle a bâtie.

La novlangue française

À toute mutation importante des esprits d'une société correspond une transformation équivalente de la langue. Selon Jaime Semprun, il en est de même pour la langue née de la modernité. Dans un monde qui subit, depuis la révolution industrielle, l'influence marquée de la technique, de la publicité et des médias, cette nouvelle langue reflète selon lui simplement la société dans laquelle elle est apparue.

Ce qu'il appelle la novlangue est décrié par certains puristes. Pour contrecarrer ce qu'ils estiment être son appauvrissement général, ils souhaitent que survive à tout jamais une langue littéraire parfaite. Ce qu'ils considèrent comme une menace à la langue, Semprun voit plutôt comme l'expression de la *flexibilité* nécessaire dont doivent faire preuve les *locuteurs*. Mis à part ces traits proprement linguistiques, son caractère le plus saillant est sans doute sa tendance à l'abstraction.

Pour des raisons de commodités, Semprun reprend le terme de « novlangue » parce qu'il a l'avantage d'être passé à l'usage. Il lui donne une définition plus large que celle d'Orwell, mais dans sa forme et son sens premier, le mot saisit l'essentiel de ce qu'il veut nommer : une refonte radicale de la langue entraînant une rupture complète avec le passé. Sans égard au régime politique, l'essence de l'expression reste le même bien que les contraintes qui s'exercent soient d'une tout autre nature.

On se souvient que la novlangue orwellienne est caractérisée par une simplification de la grammaire et un vocabulaire limité à des termes univoques. Semprun dit qu'elle avait été élaborée par le Parti dans le but d'interdire tout autre mode de pensée que celui, rationnel et objectif, ayant présidé à son élaboration. Aujourd'hui, précise-t-il, la langue n'est plus sous le joug d'un petit groupe dominant, mais elle est contrainte de se plier aux connaissances objectives et au traitement automatique de l'information. Le contrôle de la pensée n'est pas obtenu par la force comme dans un État policier, mais tout à fait démocratiquement. On peut donc envisager de proscrire tout mode de pensée autre que celui autorisé non par la censure et la police, mais par un langage limité à des termes précis et dépourvus d'ambiguïté. Comme

nous le verrons, ce langage technique trouve son complément dans la version libérée de la novlangue, et tous deux tirent leurs origines du même mouvement de rationalisation.

Ce qui a pu paraître comme de grands bouleversements est devenu la norme dès le moment, affirme Semprun, où les effets des transformations occasionnées par l'industrialisation se sont manifestés et ont fait la preuve de leur utilité. La langue ne s'est pas inscrite dans cette tendance à cause de la diversité de ses idiomes, mais exerçait aussi une résistance à ces transformations par leur diversité de sens et par l'imprécision que leur pratique entraînait. Aujourd'hui, remarque Semprun, l'interchangeabilité toujours plus grande des divers éléments de la phrase et le fait que les mots peuvent de plus en plus être employés comme verbes, noms, adjectifs ou adverbes permettent, même dans un bassin limité de mots, un nombre presque illimité de combinaisons.

Pour illustrer cette force de résistance, Semprun compare l'évolution de la langue à l'évolution des villes, comme l'ont fait avant lui Ludwig Wittgenstein et Ferdinand de Saussure. Avant l'ordre imposé par l'urbanisme moderne, dans les villes anciennes, à chaque génération, on construisait, détruisait, retranchait ou modifiait à sa convenance. Les anciennes villes ont été érigées par tâtonnement jusqu'à ce que l'organisation fonctionnelle de *l'espace urbain*, obtenue démocratiquement par l'adoption de mœurs nouvelles et incompatibles avec les villes anciennes, s'instaure. Les bienfaits de la production industrielle de masse se sont alors imposés. Les populations se sont découvert des besoins que la société était dorénavant en mesure de satisfaire. Dans ce contexte, se demande Semprun, pourquoi conserver tous ces mots liés à des activités, des sensations et des mœurs obsolètes? Pourquoi conserver une langue, *l'archéolangue*, dont le lexique est périmé et dont la syntaxe, les tournures, les modes et les temps de verbe n'ont plus de résonance dans la vie simplifiée de la société organisée?

Semprun compare le lexique aux bâtiments démolis puis reconstruits et la syntaxe, au tracé des rues. Jusqu'à tout récemment, la syntaxe avait conservé l'essentiel de ses formes. On pouvait alors penser que, malgré une transformation radicale de son vocabulaire, la langue continuerait à refléter une certaine organisation des expériences qui lui sont spécifiques.

Comme nous le verrons plus loin, le perfectionnement de la langue ne saurait s'arrêter devant l'ancienne architecture des phrases, pas plus que l'urbanisme ne s'est arrêté devant le tracé original des rues. Semprun identifie trois modes de formation par lesquels il est possible de « bâtir » de nouveaux mots. Les néologismes ainsi obtenus, dit-il, peuvent être classés en trois grandes catégories.

La première correspond au besoin de nommer des choses inexistantes jusqu'alors, de nouveaux objets matériels, de nouvelles procédures, de nouvelles conceptions ou des comportements qui leur sont associés. Ce mode de formation correspond au besoin élémentaire d'inventer de nouveaux mots pour signifier de nouvelles choses. Semprun donne comme exemples *chimiothérapie* ou *console de jeux*. Ces néologismes sont acceptés sans discussion ou presque, pensons aux emprunts à l'anglo-américain critiqués comme *walkman*, parce qu'ils réfèrent le plus souvent à des *produits innovants*. D'aucuns pourraient trouver choquant le mot *procréatique*, par exemple, mais comme ils ont peu d'arguments contre et n'ont rien de mieux à proposer, leurs protestations ont peu de portée.

La deuxième catégorie contient les néologismes qui répondent au besoin de nommer des réalités qui ne sont pas nécessairement totalement nouvelles, mais qui étaient jusque-là inédites, qui n'avaient pas encore été identifiées ou isolées d'ensembles plus vastes, qui passaient souvent inaperçus dans l'imprécision scientifique. Semprun dit qu'on les retrouve en très grand nombre, leur formation étant le plus souvent motivée par les progrès de la vie moderne et l'évolution de la connaissance objective. Des notions indispensables à notre information comme *biodiversité*, *convivialité* et *immunodéficience* font partie de cette catégorie.

Enfin, les néologismes de la troisième catégorie servent à renommer d'anciennes réalités parce que la conscience qu'on en avait a changé graduellement avec l'évolution des mœurs ou parce qu'on a acquis de nouvelles connaissances à leur sujet, des connaissances qui imposent de ne plus les désigner en fonction de leurs anciennes qualités. Ainsi a-t-on remplacé *noir* par *homme de couleur* ou encore *aveugle* par *mal-voyant*. Semprun précise que les néologismes de cette catégorie sont les plus contestés.

Pour chacune de ces catégories, Semprun distingue deux plans à travers lesquels la nouveauté à laquelle ils renvoient peut s'exprimer. Le premier correspond aux néologismes *de mots* qui sont obtenus par des procédés linguistiques comme la dérivation, l'adjonction, la suffixation, la substantivation, l'emprunt, la troncation, etc. (souvenons-nous des procédés grammaticaux décrits par Klemperer et Orwell). Le second plan correspond aux néologismes *de signification* qui consistent à donner un nouveau sens à des mots déjà existants. Parmi les néologismes de la première catégorie, on retrouve sur un plan des mots comme *télécharger* ou *procréatique* et sur l'autre *toile* ou *site*. Dans la deuxième catégorie, des quatre termes que Semprun donne en exemple, *immunodéficiance* et *biodiversité* sont des créations, mais l'expression *convivialité* a recouvert des sens nouveaux depuis sa création par Brillat-Savarin au XIX^e siècle. Dans la troisième catégorie, *mal-entendant*, *mal-voyant* sont des mots complètement nouveaux, mais *citoyen* s'est vu attribué d'autres significations, surtout pris dans sa fonction d'adjectif comme dans *approche citoyenne* ou *chercheurs-citoyens*.

Comme le remarque Semprun, les néologismes ne se limitent pas à prendre la forme d'un mot isolé, mais remarque comme Watson qu'ils viennent souvent par bloc, notamment ceux de la troisième catégorie. L'innovation réside alors dans le rapprochement de mots qui autrement conservent leur sens ancien : *fracture sociale*, *culture d'entreprise* et *tolérance zéro* sont des exemples à cet égard. D'où l'apparition de « mots-valises » comme *écobilan* et *consommacteur*, dont la forme est encore plus compacte. En tant qu'aboutissement logique de cette tendance, il est d'avis que les innombrables acronymes deviennent des mots à part entière, ce qui n'est pas sans nous rappeler les observations de Klemperer. Dans tous les cas, nous rappelle Semprun, la nouveauté vient moins de la transformation de la signification interne à chaque mot que de leur combinaison. Ces mouvements des significations se traduisent, aux yeux de Semprun, doublement : en discriminant de nouvelles catégories, on éloigne ce qui était rapproché, confondu dans le tout, tout comme on rapproche ce qui était éloigné en formant de nouveaux syntagmes figés comme dans les néologismes de troisième catégorie.

Ainsi, de tous les mots nouveaux qui font sans cesse leur apparition dans notre vocabulaire, rappelle Semprun, la majorité est forgée librement et est liée au progrès technique et à

l'évolution des mœurs. Bien qu'il soit conscient de l'apport des diverses instances politiques, scientifiques et économiques dans la constitution de la novlangue par le grand nombre de néologismes et de tournures originales qu'elles ont introduits dans l'usage, l'action de ces autorités intellectuelles ne fait qu'accompagner un mouvement qu'elles n'ont pas suscité, même si depuis longtemps elles aspirent, croit Semprun, à l'instauration d'une langue comprise et parlée par tous, en France du moins.

Le temps d'une langue universelle viendra, a dit Rimbaud. Parlant aussi des conditions d'un *idiome universel* dans l'*Encyclopédie*, Semprun dit du chevalier de Jaucourt qu'il s'est demandé s'il était réaliste de penser que l'homme, un jour, saurait donner à toutes les nations les mêmes mœurs, les mêmes idées et le même plaisir dans les mêmes images. Condorcet, qui s'est exprimé sur les projets philosophiques d'une langue universelle, a dit que la rigueur et la précision d'une telle langue rendraient la connaissance de la vérité facile et l'erreur presque impossible.

La Révolution a transformé en réalité une partie de ce que d'aucuns avaient imaginé. Son programme aspirait à uniformiser les mœurs et régulariser la langue, tout comme les innovations qu'il proposait étaient imprégnées de l'odeur de l'avenir. Dans ses efforts pour favoriser le commerce, Semprun soutient que la Révolution a cherché à éliminer les patois et à universaliser l'usage de la langue. Les mêmes codes, les mêmes mesures, les mêmes règlements et enfin une même langue pour tous. Voilà ce qui fut proclamé, ce qui apparaissait à l'époque comme étant la perfection de toute organisation sociale. Sans être la résultante directe de ce précepte, le français qui sera bientôt parlé aura tout de même été orienté par un processus de normalisation bien réfléchi. Comme la langue imaginée par Leibniz a concouru à l'instauration de la novlangue avec son langage des machines, Semprun rappelle que la langue révolutionnaire a aussi contribué à l'instauration de la novlangue par les nouveautés qu'elle introduisait.

Il va sans dire que la Révolution a produit son lot de néologismes, remarque Semprun. Les progrès de l'administration ont fait passer dans l'usage des mots comme *arrestation*, *culpabilité* et *raisonner*. Plusieurs projets révolutionnaires sont restés sans suite, comme celui

de détruire l'esprit de province en découpant en carrés égaux les provinces et les districts ou celui d'une convention visant à créer les *décijours* et les *centijours*. Mais l'idée de désigner les départements par des numéros, une idée qui a paru extravagante à l'époque, s'est bel et bien imposée, tout comme l'établissement du mètre comme étalon du nouveau système de mesures. Suivant la création du système de mesures universel proposé par Tayllerand, Semprun dit que bien des puristes se sont élevés contre les néologismes introduits avec l'adoption officielle du système métrique. Certains, dont Rémy de Gourmont qui disait en 1900 que le kilo était une insulte au dictionnaire français, ont qualifié de barbares ces nouveaux termes. Mais le mètre a tout de même fini par venir à bout de l'ancien système de mesures.

La caractéristique première du système de mesures que remplaçait le système métrique était non seulement son lien direct à l'expérience sensible, mais le fait qu'il repose sur l'activité corporelle, le travail physique des artisans, paysans ou « manouvriers ». Ses unités de mesure faisaient référence aux parties du corps. Pensons au pouce et au pied, à la coudée, la brasse et l'ouvrée – la surface qu'un ouvrier pouvait labourer en une seule journée. Semprun souligne que le mètre, quant à lui, correspond à 1 650 763,73 longueurs d'onde de la radiation orangée du krypton. Il croit que l'adoption du système métrique et de sa terminologie représente plus que toute autre chose un affranchissement du travail manuel, de ses contraintes et de ses peines. À la création du système, l'affranchissement n'était qu'intellectuel, mais la précision et la régularité impersonnelles qu'il introduisait annonçaient l'émancipation réelle qui serait l'œuvre du machinisme. Il faisait même plus que l'annoncer, ajoute Semprun, « il la rendait possible et y préparait les esprits. Les néologismes qu'il imposa peuvent donc être tenus pour les présages objectifs d'une ère nouvelle » (page 41). Nous reviendrons plus loin sur la qualité proprement *programmatische* de la novlangue.

Dans l'esprit du projet des Lumières d'éliminer de la langue toutes traces de superstition, Leopardi disait que les termes scientifiques, qui ont l'avantage, selon lui, de déterminer et de définir entièrement l'objet, formeraient bientôt une langue exclusivement objective. Si comme lui, après la Restauration, d'autres craignaient dans ce qu'ils anticipaient comme un nouvel idiome entièrement mathématique et scientifique que la langue française soit

menacée, Rousseau avait déjà observé que cette tendance à l'objectivité était un progrès naturel, propre à toute langue lettrée. Dans son *Essai sur l'origine des langues*, Rousseau fait valoir que les hommes, ayant d'abord ressenti avant de raisonner, parlaient un langage figuré suggéré par les émotions et l'imagination. En substituant les idées aux sentiments, le langage ne s'adressait désormais plus au cœur mais à la raison, poursuit Rousseau. Ce qu'il considère aussi comme une évolution naturelle de la langue, Semprun voit son aboutissement dans l'instauration de la novlangue. À cet effet, Nodier est peut-être le premier à avoir eu l'intuition du détour par lequel devait passer la création d'une langue universelle. À l'insu des écoles savantes, la langue franque, adoptée sous l'effet de l'uniformisation des conditions de vie, s'est installée dans les échanges et les communications multipliées entre l'Orient et l'Occident, ainsi qu'avec le reste du monde. Les Leibniz et Wilkins ont pu rêver en vain d'une caractéristique universelle, ajoute Semprun, qui aurait permis d'élaborer la langue de toutes les langues.

Le projet d'une langue universelle était le plus souvent calqué sur le modèle des mathématiques et de l'algèbre. Élaboré sur ce patron, raisonner et calculer serait la même chose aux dires de Leibniz. Ces propos illustrent bien, selon Semprun, que l'universalité n'était finalement que bien peu de chose comparativement au fait que la langue doive refléter rigoureusement et avec précision la nature des choses. Si la langue inventée de Leibniz n'a pas donné le résultat escompté, elle a à tout le moins contribué au développement des moyens techniques qui ont fourni les principes du langage de l'informatique.

Au XIX^e siècle, Samuel Butler disait qu'il fallait considérer les machines comme un tout et non pas individuellement. Il avait pour hypothèse que les machines atteindraient un jour un stade d'évolution supérieur, dit Semprun, qu'elles formeraient même une société organisée et proclameraient leur indépendance. Cela ne s'est pas encore produit, mais Semprun actualise cette thèse en mettant en relief deux faits observables plus de cent ans plus tard. D'abord, selon lui, on ne saurait survivre plus de six semaines sans les machines. Ensuite, dans notre rapport direct avec le monde physique, le langage premier n'est plus celui des humains, mais celui de la technologie.

Avant que l'humain ait découvert les bienfaits généralisés de la machine, les *archéolangues* répondaient au besoin des sujets parlants, obligés d'ordonner par la parole un monde resté principalement naturel et qu'ils ne savaient pas encore maîtriser. D'où le recours, soutient Semprun, au mythique pouvoir des noms, à toutes ces formes de prise de possession imaginaire : analogies, métaphores, évocations et invocations. Tant que les diverses relations de l'homme à l'homme et de l'homme à la nature ne sont pas devenues purement objectives, elles ne pouvaient être saisies que par un langage métaphorique. Quand nous utilisons privément des machines-ordinateurs et que ces machines forment l'environnement dans lequel nous évoluons, il est normal, dans l'esprit de Semprun, que les termes techniques qui leur sont propres passent du côté de l'usage. En nous intégrant volontairement dans leur réseau informatique, nous nous plions à leur langage, elles qui deviennent à leur tour le lieu de nouvelles métaphores.

Le langage des machines est essentiel, constate Semprun, dans un monde où toute altération de notre environnement doit être mesurée. Non seulement les machines servent-elles à quantifier les variations que subit l'environnement, mais elles deviennent cet environnement. Elles sont partout. Comme s'est érigé un système complexe d'autoroutes, d'usines, d'oléoducs et de bureaux de recherche et de développement pour répondre aux besoins de chaque voiture, chaque ordinateur n'est qu'un élément d'un système complexe de branchements, de réseaux et de terminaux. Chaque machine est nécessaire pour répondre aux exigences de toutes les autres.

Cette projection de Butler d'un monde où les machines sont maîtres, Semprun la compare à la société actuelle où les hommes privilégient les intérêts des machines au détriment des leurs. « Chaque progrès de la technique abêtit la partie correspondante du corps de l'homme », a dit Carlo Michelstaedter⁴⁴. Ainsi, conclut Semprun, nous n'avons d'autre choix que de faire appel aux machines pour accéder aux données qu'elles emmagasinent. Nos sens sont incapables de les saisir avec précision et régularité. Sans les *badges dosimétriques*, les compteurs Geiger et autres appareils de détection *électrosensibles*, cet autre horizon de perception nous serait tout simplement inaccessible.

⁴⁴ Philosophe italien (1887-1910).

L'empiètement de cette technicisation dans les domaines non techniques répond, selon Semprun, à un besoin qui s'impose de lui-même, qui n'est pas imposé par une autorité quelconque. Les expressions inspirées de l'informatique sont désormais comprises de tous et perdent du coup leur statut de jargon professionnel. La surabondance des clichés dans le vocabulaire est directement liée à cette technicisation de la vie, croit Semprun. De ce point de vue, les clichés diffèrent des langues de bois anciennes. Dans un régime totalitaire, ils supposent une organisation centralisée, un pouvoir de décision unifié, une efficacité obtenue à force de simplification, de normalisation à outrance. Dans une démocratie meublée d'ordinateurs domestiques, la novlangue est *homemade*. Semprun identifie deux séries de conséquences pour la novlangue à la suite de cette rationalisation, deux formes dialectales qui se combinent dans l'usage.

D'une part, le langage humain est devenu le mode de traduction du langage des machines. Pour remplir cette fonction, il devient toujours plus rigoureux, univoque, fonctionnel, à l'image des outils de calcul et de mémorisation conçus pour saisir notre environnement qui, autrement, nous serait inaccessible. Comme nous l'avons vu plus haut, avec les néologismes de première et de deuxième catégorie, à une réalité inspirée de la logique des machines correspond nécessairement un langage à travers lequel s'exprime cette même réalité. Pensons à tous les domaines techniques qui utilisent à profusion des expressions normalisées dans la production d'informations. Les mêmes traits utilisés à répétition allègent, notamment, le travail de transfert de sens, rendant enfin possible le rêve de plusieurs linguistes, à savoir la traduction automatique : syntaxe élémentaire, grande fréquence d'expressions toutes faites, termes abstraits n'appelant l'évocation d'aucun contexte précis ou au contraire étant étroitement déterminés, spécifiques et univoques.

D'autre part, le langage humain, dans tous ses autres usages *sociétaux*, se trouve pour la première fois de l'histoire « affranchi des relations, toujours difficiles, qu'il entretenait avec le monde objectif, de dire Semprun. À cet égard, ses propos se rapprochent de ceux tenus par Watson, qui avait constaté que le jargon gestionnaire parlait bien peu du monde physique. Jusque-là pesait sur le langage la charge d'en rendre compte, ou du moins d'en dire quelque

chose, ne serait-ce que des mensonges ou des fables. Nous voilà allégés de ce fardeau, dit Semprun, et par là de toute responsabilité quant à sa véracité. Dans son travail de *communication* en direction des populations, la novlangue puise dans les inventions spontanées de ce que les philosophes *postmodernes* ont appelé des “jeux de langage” » (page 57).

À partir de ce moment, la parole peut enfin se désengager de la réalité matérielle où elle était enfermée. Ce faisant, Semprun enchaîne en disant qu'elle est également délivrée du carcan de la logique et, par conséquent, de la syntaxe et des relations qui unissent les mots les uns aux autres. La syntaxe de la novlangue participe à la tendance vers l'abstraction du vocabulaire. Outre la prédominance des tournures passives et impersonnelles, il constate que les formes verbales servant à exprimer le développement et la gradation d'une action ou d'un jugement individuels se font de moins en moins présentes au profit de tournures s'en tenant à la constatation objective et de formules servant à affirmer immédiatement l'adhésion ou le rejet. Enfin, il voit l'effacement progressif des formes grammaticales qui permettaient de marquer une sorte de distance intérieure par rapport à la réalité. Dans l'abolition des contraintes de l'ancienne syntaxe, Semprun perçoit l'unité profonde des deux formes complémentaires des langues technique et libérée. Si l'archéolangue était l'œuvre commune des travailleurs manuels et des poètes, la novlangue est celle des informaticiens et des *créatifs* de la culture ou de la publicité.

Semprun estime que la composition organique de la novlangue, c'est-à-dire les parts respectives qu'y trouvent la langue fixe du calcul et la langue suggestive de la subjectivité, est « déterminée par *l'espace de liberté* que procure aux *locuteurs* leur fonction du moment dans le système de communication ». Semprun illustre ce concept en donnant l'exemple d'un informaticien de pointe susceptible d'être aussi subjectif et incohérent que quiconque quand il s'exprime hors de ses fonctions. « Par cette plasticité, ce dosage toujours variable de précision et d'indétermination, la novlangue surmonte à sa façon l'opposition de la vérité et du mensonge, comme celle de l'exactitude et de l'illusion, ou de la science et de la poésie » (page 81). Du point de vue de la *gestion de la société*, poursuit Semprun, ses gestionnaires

ont de moins en moins besoin de poser le genre de réflexion ou de raisonnement exigé autrefois pour mentir au peuple.

Dans la version libérée de la novlangue, les mots de l'archéolangue n'ont donc pas à être interdits. Ils connaissent au contraire une sorte d'assomption, flottent dans le ciel de la *communication*, délestés de toute signification concrète et prêts à toute combinaison arbitraire. Cette autre langue ne cherche pas l'exactitude de la mesure, souligne Semprun, mais tombe dans la métaphore. Elle cherche à susciter l'émotion, à crier, à appeler au secours ou à invoquer les Dieux. Pour lui, ce catastrophisme d'État ne fait que montrer à quel point le langage de l'émotion est banalisé et qu'il n'émeut plus personne. Il ne sert que de signal pour indiquer que les *problèmes environnementaux* sont entre les mains d'experts ou qu'il ne faut pas s'inquiéter de la *gestion du développement économique*. Oppenheimer a dit que les recherches qui ont mené à la bombe atomique s'inscrivaient dans un programme « techniquement délicieux » [*technically sweet*]. Pour Semprun, l'expression employée par le physicien illustre fort bien le genre de mutations spirituelles auxquelles doivent se prêter les citoyens des nouvelles démocraties de masse. Il offre l'exemple de ce détachement « propre à la pensée objective, émancipée de la vieille morale et des intérêts vitaux, qu'à la suite des brillants spécialistes dans son genre chacun devait désormais apprendre à pratiquer » (page 33).

Tocqueville a remarqué que la toute première démocratie de masse aimait les termes génériques et les mots abstraits « parce que ces expressions agrandissent la pensée et, permettant de renfermer en peu d'espace beaucoup d'objets, aident le travail de l'intelligence » (page 31). Semprun explique que Tocqueville a anticipé le rôle des futures *sciences sociales* au chapitre de l'élargissement de la pensée. Il a dit des écrivains démocratiques qu'ils utilisaient abondamment des mots abstraits ou encore abstrayaient encore plus les mots abstraits de la langue. Cette tendance serait selon Semprun le double symptôme du collectivisme et de l'individualisme, deux caractéristiques propres de toute démocratie de masse.

D'un côté, le collectivisme exige des décideurs de n'exclure personne. Ils parlent donc, dit Semprun, au nom de la majorité et utilisent des mots abstraits et généraux. De l'autre, n'ayant plus le secours des anciennes croyances, cette majorité doit se représenter facilement sa condition. Comme cette condition est toujours plus uniforme, ajoute-t-il, elle se prête encore mieux à être expliquée et décrite dans des termes généraux et abstraits. Que dire de l'expression *donner du sens à l'économie*, déjà utilisée par les *initiatives citoyennes*? Peu de gens y trouveront quelque chose de choquant, de terroriste ou d'antidémocratique. Sans trop y penser, une telle phraséologie, sans définition ni explication correspondante, peut sembler une bonne chose après tout. Semprun ne voit rien de choquant non plus dans des expressions comme *homme de couleur* ou *mal-voyant*, des néologismes suscités par les exigences nouvelles des sensibilités démocratiques. Bon nombre de ces termes s'inscrivent dans la *rectitude politique*, deux expressions constituant des néologismes de la troisième catégorie. Autrefois, on aurait plutôt parlé d'euphémismes.

De telles généralités permettent à tous de s'exprimer sur tout, la fonction de l'information et de la culture démocratique servant alors à satisfaire ce désir et à mettre à la disposition de tous les formules et les terminologies forgées par les spécialistes, des psychanalystes aux astrophysiciens. À cet égard, dit Semprun, les responsables de l'information savent que pour mener à bien l'organisation démocratique de la société, il est impératif de surmonter les différences de classe et d'intérêts. Là où subsiste une différence marquée entre langue populaire et langue cultivée, l'utilisation de termes génériques peut aider à surmonter les différences linguistiques et à établir un consensus démocratique.

Malgré qu'elle soit un outil au service du bon ordre social, Semprun reste d'avis que la novlangue est faite par tous, non par quelques-uns. Par nature, elle tend en soi à procéder aux ajustements et aux éliminations qui s'imposent, l'usage se chargeant de la sélection des termes les plus appropriés selon leur *employabilité*. Il est vrai que la novlangue participe aux nouvelles technologies, et doublement. D'abord parce qu'elle porte en elle de nouveaux concepts et produits à découvrir. Ensuite, parce qu'elle est très importante pour faire la promotion de ces techniques et de ces objets nouvellement nommés. Elle est donc bien plus qu'une simple *mise à jour* du lexique ou une *actualisation* de la langue et des mœurs.

Semprun démontre qu'elle est aussi *programmatische*, une caractéristique propre surtout aux néologismes de la deuxième et de la troisième catégorie.

Ces nouvelles dénominations, certains peuvent en blâmer soit la volonté de camoufler intentionnellement des réalités déplaisantes (les euphémismes), soit la prétentieuse jargonnerie de celui qui les utilise dans le but d'impressionner. Dans *L'Hexagonal*, rappelle Semprun, Robert Beauvais écrivait à propos de la langue qu'il nomma du même nom, qu'elle correspondait à une mutation dans les esprits et à la réalité d'un monde à l'intérieur duquel « nous nous éloignons de la substance des choses ». Le vin, comme de nombreux produits classés plus exactement par l'esprit scientifique, était devenu, pour Beauvais, un produit rationnel, fabriqué par des œnologues scientifiques et spécialistes de la vinification. Semprun estime que c'est à tort que l'auteur ironisait sur la transformation du vigneron en *viticulteur*. Le gonflement publicitaire, le « prestige de la technicité » que Beauvais repérait dans *viticulteur* annonçait au contraire une *technicisation* réelle, aujourd'hui accomplie.

Semprun dit que la langue prépare les esprits et rien ne l'illustre autant que les néologismes de la deuxième catégorie, ceux qui aident à lever les blocages psychologiques cristallisés dans l'archéolangue et qui empêchaient d'accéder à la connaissance objective. Grâce à ces nouveaux mots, là où il n'y avait qu'indistinction et sentimentalisme, on peut analyser des données, spécifier des fonctions, examiner des procédures. Ce faisant, on arrache les notions aux songeries du substantialisme et au vieil animisme qui imprégnaient tant de formulations traditionnelles. La prise en charge de la nature par la science, précise Semprun, et sa transformation par la technique ne peut se réaliser par des effusions lyriques, il leur faut de l'information *modélisée*. Les poètes modernes ont toutefois participé, soutient-il, à la déconstruction de l'archéolangue en poussant plus loin l'abstraction de la langue de la réalité. Ils ont surenchéri sur le fait de libérer le dynamisme technique enfoui sous des conventions littéraires qu'ils considéraient arbitraires. Ils ont brisé les associations concrètes fondées sur l'expérience sensible. Ils voulaient plonger, pour ainsi dire, dans l'inconnu pour y trouver du nouveau. James Joyce, le poète de la novlangue le plus connu selon Semprun, a dit : « À quoi ressemblera la langue quand j'en aurai fini, je me le demande; mais ayant déclaré la guerre, j'irai jusqu'au bout » (page 64).

Si d'aucuns ne trouvent pas leur compte avec Joyce et cherchent un poète qui illustre la novlangue comme Dante l'a fait dans son « vulgaire illustre » pour la langue vulgaire de son temps, Semprun croit qu'ils le trouveront dans les textes unifiés d'Internet, là où se concrétise l'effacement de l'auteur dont nous ont tant parlé Foucault et les structuralistes. Internet annonce et réalise progressivement l'unification de tous les textes en un seul *hypertexte*, en un seul auteur qu'il voit collectif, multiple et contradictoire. Libéré de toute convention et de règles arbitraires, comme le souhaitait la poésie moderne d'après Baudelaire, Internet devient le laboratoire où se rédige l'œuvre poétique complète de la novlangue.

Chapitre 6

Dans son effort d'identifier les diverses contributions et les multiples expressions de la novlangue, Semprun met en lumière le caractère généralisé d'un phénomène qu'il voit, à l'instar de Zijderveld et Watson, comme la suite logique d'un processus de rationalisation propre aux sociétés modernes. En tant que porte-voix et produits de ce processus, chacun des observateurs que nous avons lus, incluant Klemperer et Orwell, est une manifestation de ce caractère généralisé, en ce sens qu'ils ont identifié à chaque fois un terrain de jeu différent sur lequel la novlangue « agit » au nom de la liberté.

C'est ainsi que derrière l'incapacité des locuteurs de réaliser qu'ils laissent leur esprit à la merci des phraséologies déjà construites par la mode ou le contexte usuel, tous les auteurs voient l'indication d'un phénomène culturel qui, selon eux, met en danger l'idéal de liberté que s'était donnée la modernité. Pour reprendre les mots d'Orwell, quelqu'un qui se laisse dominer par les clichés oublie plus facilement la possibilité d'avoir recours à sa Raison. En revanche, le fait de ne plus raisonner crée l'habitude d'avoir recours à des clichés. Chaque auteur attribue la cause de ce laisser-aller de l'esprit individuel à une transformation de l'environnement social : la redéfinition accélérée des repères, symboliquement et matériellement partagés, par un parti unique (Klemperer et Orwell), l'apparition démocratique de comportements sociaux standardisés qui exigent une langue qui signale plus qu'elle ne signifie (Anton Zijderveld), la reproduction d'écritures qui empruntent des séquences de formes à un autre domaine de forte influence (Don Watson) et la soumission nécessaire de l'esprit moderne au langage rationnel des machines et aux nouvelles sensibilités contemporaines (Jaime Semprun).

Avant de situer ces observateurs dans une typologie qui mettra en relation le langage, la culture et le pouvoir, il est important de préciser, et ceci, afin d'éclairer l'interprétation du lecteur de la typologie qui sera présentée plus loin, que les cinq textes seront traités comme des données de seconde main qui révèlent une forme particulière du passage des sociétés institutionnalisées de type moderne vers la postmodernité. Ce passage, les observateurs en rendent compte plus particulièrement par le regard qu'ils portent sur des phénomènes qu'ils

voient se généraliser « de l'intérieur » du tissu symbolique de la société. Autrement dit, leurs regards sont ici considérés comme l'expression phénoménologique d'une transformation postmoderne, non pas sur le plan théorique ou social, mais bien sur le plan de la langue. C'est dans cet esprit que fut réalisée l'analyse proprement sociologique des cinq « théories » de la novlangue à partir des notions freitagiennes de culture et de pouvoir. Mais d'abord, je voudrais revenir brièvement sur la distinction faite dans l'introduction, entre les ouvrages culturels que nous venons de lire et les ouvrages sociologiques.

Les travaux en sociologie étudient la réalité sociale en surplomb dans le but d'abstraire et de formaliser les faits observés. Quant à eux, les observateurs de la novlangue ne cherchent pas à faire approuver par un groupe de pairs une théorie sur un objet d'étude qu'ils auraient abordé en se pliant à une méthode scientifique. Le cas le plus évident est sans doute celui d'Orwell. Il a choisi le roman pour traduire ses commentaires sur un phénomène empirique. Même le philologue Klemperer, dans ses observations pas à pas de la LTI, ne prétend pas à la scientificité quand il écrit son journal. Comme les autres, il cherche moins à formaliser la totalité d'un phénomène historique et linguistique qu'à défendre sa conviction selon laquelle le langage de la liberté ne peut se parler si l'individu est incapable d'exercer pleinement sa liberté de langage. Une fois que cette incapacité devient normale, puisque tout le monde reprend la novlangue à son compte, tous estiment qu'elle mine réellement la capacité de leur société de se rapprocher de la liberté en entravant la réflexivité sociale.

Les observateurs ont-ils minimisé l'apport du langage de la rhétorique du pouvoir dans la construction de la novlangue? Comment statuer de la juste part de l'influence programmée du pouvoir sur l'acquisition d'une puissance d'action par les mots qui se traduit par la suite dans l'agir quotidien? Dans son article intitulé *We own the World* (2008), Noam Chomsky explique que les démocraties de masse censurent les idées impopulaires sans avoir à utiliser la force⁴⁵. Chomsky minimise le besoin de contrôler la pensée dans un régime totalitaire, puisque le Chef, armé d'un gourdin, fait bien ce qu'il veut quand il le veut. Dans une société

⁴⁵ *Propaganda, American Style*, article paru dans *Propaganda Review*, hiver 1987-1988. Tiré d'une entrevue à KGNU-Radio, et d'un essai de Chomsky dans *Radical Priorities*.
<http://www.zpub.com/un/chomsky.html>

démocratique, où la liberté d'expression et de rassemblement est possible et probable, Chomsky est d'avis que la capacité d'un gouvernement à utiliser la violence et la force pour contrôler le comportement est très limitée. Pour donner une idée de la manière dont le pouvoir fait taire les dissidents, il reprend un passage de l'introduction d'*Animal Farm*, interdite lors de sa publication au milieu des années 1940. Parlant justement de la censure littéraire, Orwell disait que l'Angleterre, comme l'Union soviétique, muselait à sa façon les libres penseurs. Chomsky dit qu'Orwell jette moins le blâme sur le KGB que sur les universités comme Oxford ou Cambridge, qui inculquent la notion selon laquelle il y a certaines choses qu'il ne faut pas dire, c'est-à-dire qu'il ne faut pas penser. Cette éducation orientée, Chomsky la considère comme le moyen premier de prévenir l'expression des idées impopulaires aux États-Unis⁴⁶.

À la différence de Chomsky, qui voit dans les universités prestigieuses le lieu où on enseigne délibérément aux étudiants à ne pas dire les choses qu'il ne faut pas dire, John Earl Joseph fait une observation qui extirpe de la novlangue l'intention d'endoctrinement : « Ce qui est brillant d'Orwell et de 1984, c'est que sa satire ne cible aucune allégeance politique ni aucun gouvernement particulier. C'est plutôt la condition universelle vers laquelle tout gouvernement, toute société, tout langage mènent. Le fait que cette condition a récemment atteint des extrêmes sans précédent n'a servi qu'à attirer l'attention sur la réalité et sur la profondeur du problème, en même temps que cela a démontré que la situation a touché tant l'extrême gauche que l'extrême droite, et même le centre »⁴⁷ (Joseph : 121). Il me semble que Joseph rend bien la nature profonde de la novlangue : bien qu'elle échappe au pouvoir d'institutionnalisation, parce qu'elle appartient en propre à la culture, elle meuble tout de même le discours de légitimation politique. Pour Joseph comme pour les cinq observateurs, le politique ne serait pas la cause première de la généralisation de la novlangue, mais ils

⁴⁶ N. Chomsky. *We own the World*, ZNet, 1^{er} janvier 2008, page 11. <http://www.chomsky.info/articles/20080101.htm>

⁴⁷ Traduction libre de : *the greatness about Orwell and Ninetenn Eighty-Four lies in the fact that the butt of the satire is no particular political side, no particular government. Rather, it is the universal condition to which all government, all society, all language tend. The fact that this condition had recently been carried out to unprecedented extremes only served to draw attention to the reality and depth of the problem, while also demonstrating that it affected the extreme left no less than the extreme right, and also the centre.*

J.-E. Joseph. *Language and Politics*, Edinburgh University Press, 2006, page 121.

affirment que c'est sa production à même la culture qui deviendrait une condition universelle des sociétés d'aujourd'hui.

Il n'en demeure pas moins que la novlangue est elle-même le produit des sociétés institutionnalisées de type moderne, qui faisaient de la séparation entre la sphère du pouvoir et la sphère de la culture la condition première de sa reproduction. Je me propose maintenant de présenter en abrégé les notions de culture et de pouvoir que l'on retrouve chez Freitag et qui me serviront de notions de base pour faire la synthèse des cinq « théories » de la novlangue, en regard du modèle de société institutionnalisée de type moderne. Ma tâche sera donc de délimiter des balises conceptuelles à l'intérieur desquelles j'interpréterai la novlangue du point de vue de la sociologie.

La culture

Dans l'absolu, une société n'existe pas, car c'est seulement dans la reproduction de ses activités particulières qu'elle reproduit son unité. De la même manière, une société institutionnalisée doit produire un discours de légitimation qui oriente les activités de domination en vertu d'un idéal commun. Dans le cas de la société de parole, ce sont les catégories symboliques qui opèrent directement sur l'agir des membres, catégories régulatrices qui comportent dès lors une orientation normative immanente à l'action. Les membres des sociétés de parole distinguent les objets, les êtres, leur usage et leur destin de l'intérieur du symbolique sans que sa structure leur apparaisse comme une forme particulière. Autrement dit, la permission et la contrainte se trouvent déjà offertes dans le symbolique. La pratique concrète crée une catégorie au fil du temps, et l'obéissance à la catégorie reproduit la pratique. Par exemple, la pratique consistant à consommer la morille se projette dans la catégorie « comestible », et la pratique consistant à éviter l'amanite se projette dans la catégorie « vénéneux ». L'action de chaque membre est ainsi structurée, en fonction des catégories sémantiques de la langue, et la pratique sociale est globalement *régulée*.

D'après l'interprétation de Freitag, la médiation symbolique comporte deux niveaux. Elle est d'abord activité particulière (le plus évident), linguistique, avec ses règles phonologiques et grammaticales. Ce n'est que dans ce que Freitag appelle le deuxième niveau d'objectivité du

langage « que ces "règles" pourront être interprétées comme la projection sur le plan de l'activité linguistique des conditions réelles du fonctionnement et de la reproduction sociaux et sociétaux ». Ce deuxième niveau correspond à l'*objectivation de la structure sociale* dans le procès de reproduction. À ce niveau, la médiation linguistique peut d'ailleurs être relayée par les superstructures politico-institutionnelles dans la fonction de régulation *sociétale* (nous en reparlerons plus loin). « Dans le type de société non développée (sans développement des médiations superstructurelles), les deux niveaux coïncident en fait dans le sens où la médiation symbolique représente le mode exclusif de la reproduction sociétale, et qu'en retour, l'activité linguistique ne possède qu'une faible autonomie relativement aux contraintes imposées par la reproduction : elle se limite alors pratiquement à produire sur le plan de la signification l'ensemble des activités pratiques qui concourent effectivement au déroulement et à la reproduction de la vie sociale » (Freitag : 89). Cela sera développé tout à l'heure.

Dans ce type de société, les membres poursuivent un idéal qui n'est pas abstrait ni extérieur au langage parlé. Selon Freitag, la dimension de l'identité et de l'interprétation du monde, comme celle de la satisfaction des besoins dont nous venons de parler, ne peuvent pas être distinguées concrètement, elles ne sont pas différenciées. Il est impossible pour les membres de la société de parole de débattre de l'idéal à poursuivre, simplement parce que la possibilité même d'objectiver leurs comportements et leurs relations pour en discuter est impossible, ou n'est possible qu'à la limite, dans les situations de crise. Le « Devoir être » de l'existence s'offre déjà structuré dans le langage et, de ce fait, n'est pas *objectivable* aux yeux de l'individu. C'est pour cette raison que les membres ne s'observent pas eux-mêmes agir dans le but de changer cet agir en fonction d'un futur possible qu'ils auraient eux-mêmes imaginé. C'est plutôt la tradition, dans laquelle se déposent les pratiques et les expériences, qui donne par la suite un sens à l'action. L'individu trouvait le sens collectif de ses actions individuelles en regard des catégories sémantiques et du mythe, dans lequel lui et ses pairs se reconnaissaient. Dans ce type de société, la pratique reproduit la pratique par le biais du symbolique et de la représentation de ses objets, représentations qui ne changent, normativement, que d'une manière imperceptible au fil du temps. Je réfère le lecteur au chapitre 1 de *Dialectique et société*, tome II : « C'est donc seulement par une abstraction analogue à celle que comportait l'opposition classique entre le « contenu » et la « forme »

qu'on peut opposer la structure des rapports sociaux et la structure déterminée de la médiation symbolique : la seconde représente l'objectivation de la première, et en projetant normativement celle-ci sur l'univers des objets d'action, elle intervient comme médiation réelle dans sa reproduction par l'action pratique » (Freitag : 96).

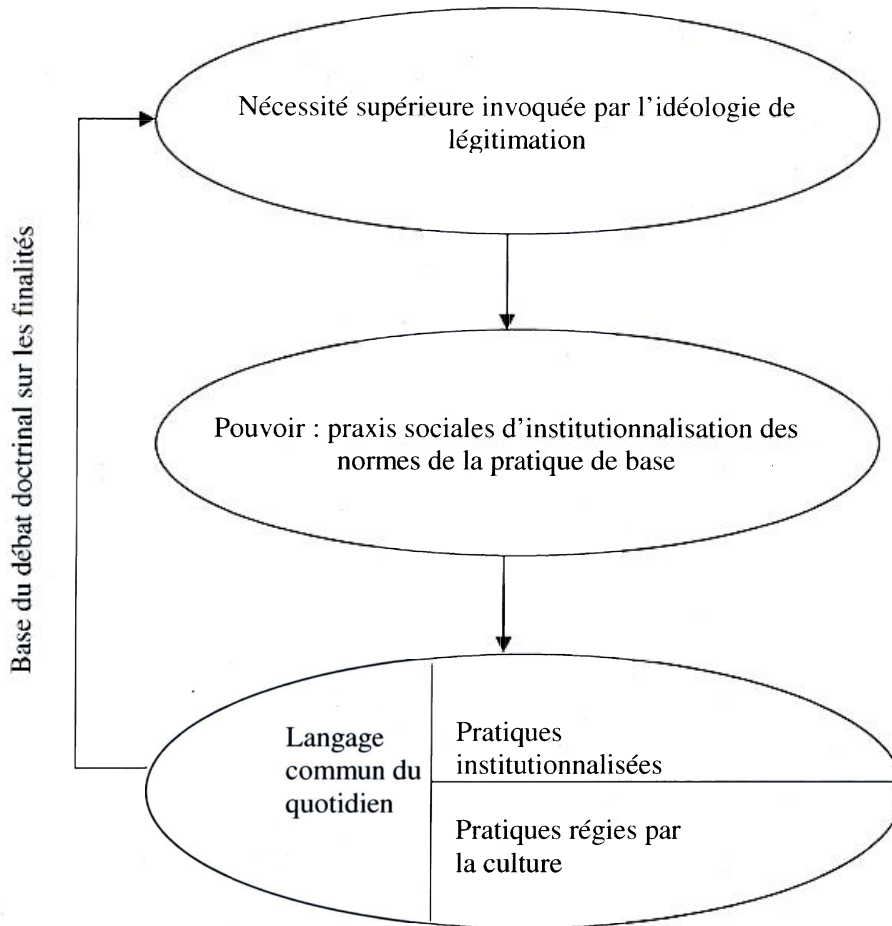
Le pouvoir

À l'autre extrême, les sociétés institutionnalisées de type moderne ont vu dans le politique le moyen de fonder un ordre social qui ne se base pas sur la tradition ni sur quelque domination arbitraire, mais sur une norme universelle qu'est la Raison. En dégagant la société d'un mode de reproduction qui agissait à même la culture, d'une part on extériorisait le lieu de décision où il devenait possible d'accepter ou de refuser (c'est-à-dire de discuter) les normes institutionnalisées (second degré d'objectivation); d'autre part, on faisait du libre arbitre le moyen premier pour assurer la reproduction de l'unité de la société puisque les pratiques de domination reposaient sur la possibilité d'un consentement argumenté chez les dominés. En d'autres mots, le pouvoir doit s'assurer de la médiation horizontale entre les membres de la société par une hiérarchisation des *raisons d'agir*, devenant un nouveau lieu d'unité qui doit représenter l'ensemble des voix conflictuelles qui se font entendre à la base. Si le mythe était le discours de légitimation qui donnait à chaque personne sa place dans la société de parole, c'est l'idéologie, dans la société politique, qui légitime l'imposition d'une norme revendiquant une valeur universelle.

Avec la liberté comme idéal transcendant qui structure l'idéologie, c'est par la création d'institutions que les limites concrètes du pouvoir moderne sont définies. Le politique délimite la norme du rapport social par la suspension de la violence et par l'institutionnalisation. Par ailleurs, l'institutionnalisation n'a plus comme objectif d'agir directement sur l'action, ce qui serait le cas de la violence brute, mais d'agir sur la norme de l'action. C'est le pouvoir qui définit la spécificité des sphères institutionnalisées et qui assure leur autonomie. Par exemple, dans la vie productive, on a fait de la personne générique le « propriétaire » et on stipule que le bien a été assujéti à « l'appropriation ». Du coup, cette sphère de pratique a été libérée de l'influence des autres pratiques sociales. C'est en

intériorisant les normes que l'individu trouve sa place dans la société et donne un sens à ses actions par rapport à l'ensemble des pratiques sociales.

Schéma 1



Face à la diversité concrète des pratiques dans une société institutionnalisée, celles qui s'avéraient conflictuelles devaient être prises en charge par le second niveau d'action dont nous avons parlé plus haut : le pouvoir. L'aspect visible de l'instance politique par rapport à la sphère de la culture est une condition nécessaire, c'est-à-dire qu'il faut sortir du sens commun pour renforcer la cohésion de l'ensemble des pratiques dans la société. L'idéal de liberté est porté par l'idéologie, mais n'est pas « en elle ». Alors que le mythe était réalisation du « Devoir être » de la société dès qu'il était prononcé dans la société de parole, l'idéologie ne se réalise pas dès qu'elle est prononcée dans la sphère politique, mais sert de discours de légitimation qui en appelle à un idéal qui transcende à la fois le politique et le culturel : c'est

l'idéologie qui justifie la contrainte en vertu d'une nécessité supérieure et abstraite. Dans la société politique, la domination – la dialectique entre la contrainte absolue (pur rapport de force) et le consensus parfait – devient la condition de l'unité de la société.

Même si, dans une société qui se reproduit par l'action de second niveau, le langage a été soulagé de sa fonction de reproduction de la totalité des pratiques sociales et de leur unité d'ensemble, il participe encore à la bonne marche des activités sociales de détail. Le symbolique constituant la fibre de base de toute société (et de toute humanité), il participe à la reproduction de la culture, mais aussi est la condition de reproduction de la sphère politique en véhiculant les idées et les concepts à travers lesquels nous pouvons comprendre nos *droits* et accepter les contraintes du droit. Autrement dit, ce n'est qu'à travers le symbolique que le pouvoir peut être légitimé.

La culture et le pouvoir

Ces notions freitagiennes de culture et de pouvoir me permettent maintenant de jeter les bases à partir desquelles je construirai ma typologie. Comme nous l'avons vu, le concept de novlangue peut référer à deux réalités empiriques. D'une part, il signifie les formules utilisées par un gouvernement pour limiter la capacité de penser de sa population. Chomsky disait de la novlangue que « tout ce que vous avez appris depuis la maternelle en fait partie. Tout le système d'endoctrinement repose sur elle »⁴⁸. On peut dès lors affirmer que Chomsky fait du *pouvoir* le point de départ de sa critique. D'autre part, la novlangue peut référer à un phénomène linguistique dont Joseph a dit qu'elle agissait en deçà de toute particularité idéologique et la posait comme une condition inhérente à toute société développée. Ici, c'est le travail de la novlangue à même la *culture* qui est le point de départ de Joseph. Ces deux facettes de la novlangue peuvent se résumer ainsi : le premier étudie la novlangue comme produit du pouvoir; le second insiste sur le fait qu'elle échappe aux contraintes du pouvoir (ce qui n'empêche pas la novlangue d'y participer), et la voit comme déjà immanente à la culture des sociétés contemporaines.

⁴⁸ Voir N. Chomsky. *Language and Politics*, Contributor Carlos Peregrín Otero, 2004, page 609.

Les observateurs de la novlangue que nous avons étudiés peuvent être classés en deux groupes : ceux qui ont étudié la langue d'un totalitarisme et ceux qui ont étudié la langue d'une démocratie. Les deux types de sociétés étudiées sont, en théorie du moins, modernes en ce sens qu'elles ont entre les mains des structures et des institutions pour, d'une part, assurer que se reflète, dans la sphère du pouvoir, la *totalité* des conflits qui émergent de la base et d'autre part, pour agir sur la norme de l'action par voie d'institutionnalisation pour dépasser ces conflits.

Les auteurs des deux groupes de théories observent que le langage prend une part de plus en plus importante en ce qui a trait à l'orientation de l'action et de la pensée individuelles : au lieu de passer par l'institutionnalisation par le pouvoir, ils voient dans la novlangue une nouvelle forme de régulation de l'action qui agit directement dans la texture symbolique de la société. Les deux sociétés, totalitaire et démocratique, profitent des avantages que leur offrent les structures et les institutions modernes sans avoir à se soucier de représenter la population, ni de considérer le monde empirique et les contradictions qui, autrement, devraient être projetées dans la sphère politique. Chaque fois, les mêmes commentaires reviennent : une langue pauvre et uniforme qui « bloque » l'accès à la possibilité de s'exprimer à l'aide d'autres concepts verbaux, lesquels permettraient d'aiguiser l'esprit critique. Mais dans cette situation dont Joseph a dit qu'elle était une condition universelle des sociétés contemporaines, le pouvoir et la culture entretiennent une relation spécifique qui se démarque du modèle proposé dans le schéma 1, correspondant d'une part au totalitarisme et d'autre part à la démocratie de masse.

Puisque le premier niveau d'action sociale s'accomplit dans le langage, c'est d'abord par et à travers la culture que les sociétés assurent leur reproduction. Ce sont les catégories symboliques, grosses de valeurs et de normes, qui structurent l'action (rien n'est proclamé par la voie, visible, de l'institutionnalisation), et cela, de la même manière pour chaque membre de la population. Ces structures s'offrent toujours à eux déjà constituées et objectivées dans une langue particulière. À lui seul, l'individu ne peut, en théorie, décider des concepts qu'elle contient en fonction de ses préférences et des mots qu'il aurait lui-même imaginés. Comme le disait Orwell, la langue est faite par tout le monde, non par quelques-

uns. En tant que produit culturel, elle détermine l'espace commun et définit les termes de l'appartenance et de la solidarité sociale. Cette première couche structurante, qui constituait le mode de reproduction des sociétés de parole, est présente dans les sociétés modernes, le symbolique assurant toujours la reproduction et la cohésion des activités de base de la vie quotidienne.

Le pouvoir laisse subsister la régulation culturelle, sauf là où il y a conflit dans les pratiques de base de la vie sociale. À ce moment, le conflit est pris en charge par le pouvoir dans une action du second degré : nous avons vu tout à l'heure que, si le symbolique régulait les sociétés de parole, les sociétés modernes ont déplacé le mode de régulation dans la sphère politique. Mais les cinq observateurs de la novlangue ont constaté que le politique et l'institutionnel ont de moins en moins d'emprise normative sur l'action qui se déroule dans la culture et que, parallèlement, à travers les communications et non les institutions, la régulation par le symbolique en vient à reprendre le dessus d'une drôle de manière et à orienter directement l'action des membres de la population. Et cela est vrai tant du côté du totalitarisme que du côté de la démocratie. Tout le côté polémique de la confrontation politique en est venu soit à se refermer dans le langage même (pensons à la novlangue « intentionnelle » : *mission de pacification, arme de défense préventive*), soit à se résorber directement dans les langages communs, lesquels ne nous apparaissent pas nécessairement comme une entité particulière de la vie, c'est-à-dire qu'il nous est facile d'objectiver. En effet, dans les actions régulées symboliquement, nous avons vu qu'il est difficile de sortir du langage et il paraît normal de déposer sa cendre dans le cendrier.

Typologie

La désillusion à l'égard des idéaux modernes et la généralisation des appareils de communication semblent être les conditions préalables à ce que les observateurs de la novlangue voient comme un laisser-aller de l'art d'écrire, comme une atteinte à l'esprit de leur langue. La dissolution *pragmatique* de la pensée dans l'action quotidienne et l'appropriation de la pensée par les structures du langage, cette dernière s'exprimant à travers les divers phénomènes linguistiques dont nous avons traité dans les cinq chapitres précédents, semblent, la plupart du temps, être banalisées dans un monde où, à force d'être

bombardés par la publicité et la propagande, il vient un temps où le trop-plein d'information nous rend encore plus facile la tâche de mésestimer la puissance de la langue qui agit sans altérer les superstructures déjà en place (parce qu'elles sont toujours là après tout).

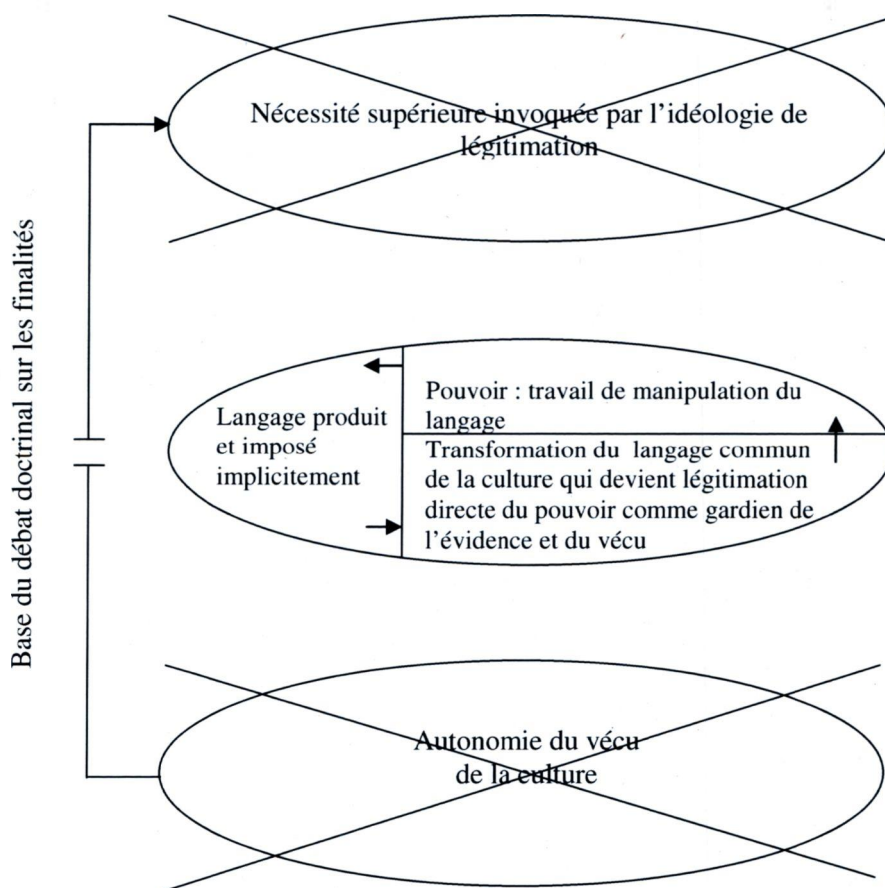
Ces deux conditions préalables ont, à tout le moins, toutes deux participé à l'instauration d'une forme de régulation sociale qui s'apparente davantage à la société de parole. Elles l'ont fait, faut-il le rappeler, dans un contexte en tout point moderne. D'un côté avec un Chef légitime, du seul fait qu'il *est* le chef et qu'il s'affranchit de la capacité réflexive du politique tout en profitant de sa capacité d'action sur le langage, et de l'autre dans une démocratie qui n'a pas perdu son pouvoir ni ses institutions, mais qui a délaissé sa fonction première d'être le lieu de réflexion de la totalité des pratiques conflictuelles qui ont lieu dans la vie sociale, mais dont les transformations adaptatives disparaissent constamment dans un langage qui en exprime la nécessité. Voyons la chose de plus près.

La novlangue totalitaire

Du côté de Klemperer et d'Orwell, la régulation par le langage est le résultat d'une action intentionnelle, elle-même menée par une instance qui représente la version idéale-type la plus forte du pouvoir, surtout dans la fiction d'Orwell. Si à l'origine le politique se voulait le lieu d'équilibre de la domination, entre la contrainte et le consensus, la version totalitaire du pouvoir se situe définitivement plus près de la contrainte, que Hitler et Big Brother auraient souhaité absolue. C'est dans cette optique que le nazisme et le socialisme-anglais délaissent leur fonction d'intégration et de réflexion des pratiques et imposent la contrainte sans se soucier des contradictions qu'ils s'assurent de surmonter à travers la force brute. Cette force brute prend symboliquement la forme d'une refonte radicale de la langue, notamment en jouant avec la dénomination et le référent. Si l'héroïsme et le fanatisme ne sont pas la même chose, comment le savoir si les mots pour le dire n'existent plus? Même Klemperer, au début du nazisme, doutait à tort de la puissance de la LTI et de son influence sur les Juifs. Privés de la liberté de rassemblement et de parole, il réalisa que les Juifs avaient assimilé inconsciemment la langue du groupe dominant qui est devenue, à force de désespoir, la langue du quotidien : « La LTI devient une seconde nature, d'abord en blague, puis par habitude » (Klemperer : 253).

Hannah Arendt disait de l'accusé Adolf Eichmann, haut placé du parti nazi, qu'il n'avait pour répondre aux questions des juges qu'à se souvenir du passé, qu'à s'y replonger, afin de se rassurer qu'il ne mentait pas et qu'il ne se méprenait pas sur les événements, puisque lui et le monde dans lequel il vivait étaient en parfaite harmonie. Pour elle, il est clair que la société allemande, composée de quatre-vingts millions de personnes, a été protégée de la réalité et des faits à l'aide des mêmes mensonges que ceux incrustés dans la mentalité d'Eichmann. Bien sûr, dit Arendt, il a participé à l'extermination des Juifs, mais « qu'y a-t-il à admettre là-dedans ? », de répondre Eichmann, disant qu'il « aimerait trouver la paix avec ses anciens ennemis ». Himmler, mais aussi Robert Ley et d'autres Allemands ordinaires, note Arendt, se sont exprimés « dans les mêmes termes exactement à la fin de la guerre » (Arendt : 52). Elle précise que ce cliché ne provenait plus d'en haut; c'était une expression consacrée de leur cru, autant dépourvue de réalité que ces clichés imposés par Goebbels par lesquels la population a vécu pendant douze années. À sa décharge, Eichmann répond : « la langue de bois [*Amtssprache*] est mon seul langage » (Arendt : 38). Se traduit explicitement de cet exemple, ajouté aux observations de Klemperer et d'Orwell, l'indifférenciation de la langue politique et de la langue commune, par l'appropriation du symbolique par le totalitarisme. Dès lors, ces traits me permettent de déterminer le premier pôle de ma typologie : là où le pouvoir est au plus fort, *le pouvoir absorbe le langage*, et il y trouve, de ce fait, sa légitimation directe. Le symbolique de la pratique quotidienne et celui du pouvoir se confondent et l'idéologie de légitimation disparaît (voir le schéma 2).

Schéma 2



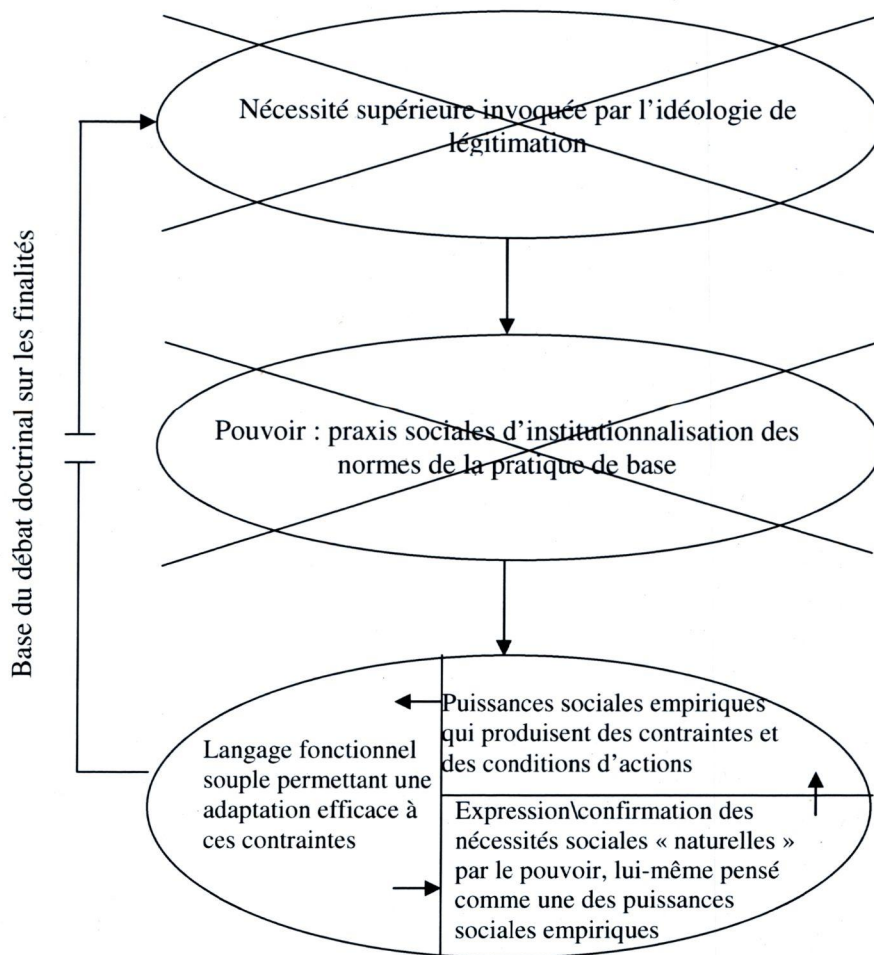
La novlangue démocratique

Pour sa part, la novlangue démocratique est l'expression culturelle d'une sorte d'« économie » de langages. Ils ne sont pas le résultat d'un acte d'institutionnalisation, mais ils ne sont pas pour autant imposés par une action directe et unidirectionnelle venant d'en haut, comme dans le nazisme ou encore dans les langages d'un *droit* qui s'imposerait aux faits (comme dans la modernité). Zijderveld avait vu dans les clichés de bons outils pour permettre à l'homme moderne de s'adapter à la démocratie de masse, justement parce qu'il avait remarqué que les institutions modernes s'étaient bureaucratisées et complexifiées à un point tel que leur abstraction nécessitait en retour des clichés, circonstanciels et conceptuels, pour que l'acteur trouve sa place au quotidien dans la société. Watson, décrivant la langue du management, qui envahissait toutes les sphères de la pratique, avait certes montré du doigt les spécialistes en gestion comme les premiers responsables des phraséologies préfabriquées

à la mode. Mais il rappelle que l'imitation est une habitude individuelle et qu'il appartient à chaque écrivain et à chaque rédacteur de refuser le jargon qui envahit nos écoles, nos universités et même nos bibliothèques justement parce que repris par la majorité. Semprun quant à lui pousse la satire à son comble, suggérant que la vie intérieure de ses contemporains aurait à ce point changé qu'il est non seulement impossible pour eux de voir que la novlangue technique et la novlangue ludique se sont déjà taillé une place de choix sous notre plume et dans nos larynx, mais que la protestation n'est déjà plus une possibilité. Il termine son livre sur ces mots : « je ne saurais interdire au lecteur de conclure que c'est à celui-ci qu'il lui faut s'en prendre si elle [la novlangue] ne lui donne pas entière satisfaction » (Semprun : 90).

À force d'être répétées, ces habitudes n'ont plus besoin d'être imposées dans le but de freiner la pensée et elles ne sont pas le résultat d'une norme qui aurait été imposée par le pouvoir. Non, cette novlangue-ci est reproduite démocratiquement et sa sélection se fait dans le libre choix de l'utilisateur. Personne n'a besoin de demander la permission de reprendre ces langages à son compte, ni de passer par les structures institutionnelles pour en formaliser l'usage. C'est par choix ou conviction que l'interlocuteur le fait ou, pire encore, il le fait inconsciemment. Ainsi, je peux énoncer dans le deuxième pôle de ma typologie que là où la culture est la plus libre et la plus disponible, *le langage absorbe le pouvoir* (voir le schéma 3).

Schéma 3



Les novlangues et l'idéologie

Au sein de ces deux pôles, la langue du totalitarisme et la langue de la démocratie de masse, on assiste à une négation de l'idéologie, ce discours qui rapporte « au nom de quoi » les institutions sont légitimées. L'idéologie appartient en propre au pouvoir et ne peut donc exister que s'il y a extériorisation d'un second niveau d'action au dessus de la culture. Pour reprendre les mots de Freitag : « Le discours idéologique légitime les institutions sans intervenir *directement* dans la régulation significative de l'action. Il y a donc séparation d'un univers significatif "culturel" immanent et d'un univers significatif "idéologique" »

transcendantal qui sont en “conflit” entre eux »⁴⁹. C'est sur cette forme de la thèse de la *fin de l'idéologie* (que nous retrouvons dans nos théories de la novlangue) que nous devons maintenant nous pencher.

Cette séparation entre deux univers significatifs, la pratique quotidienne et la praxis idéologique, est absente dans la société de parole, où le mythe est le discours de légitimation qui assure l'unité de toutes les pratiques paraissant immuables aux yeux de l'individu. L'Être était un « Devoir-être » qui, en se disant, était immédiatement un impératif d'action. Le mythe dans ce cas était à la fois médiation de l'Être et du « Devoir-être » et réalisation du « Devoir-être », par lequel l'individu retrouvait alors le « sens du monde ». Autrement dit, le discours de légitimation des pratiques n'avait pas encore projeté l'idéal à l'extérieur des mots : en disant le réel, l'idéal était affirmé. Dans la modernité, par contre, le discours de légitimation se tient dans la sphère politique. L'idéologie est le détour par lequel le pouvoir institue une loi « au nom de » l'idéal qui se pose, à la différence de la société de parole), à l'extérieur du discours quotidien. C'est l'idéologie qui justifie la contrainte en vertu de la nécessité d'un lieu de consensus transcendant (le « Devoir-être ») qui lie ensemble toutes les pratiques de la société. Résumons ainsi : pour qu'il y ait idéologie, il faut que la sphère politique soit autonome face à la culture, et vice-versa.

Lorsque le langage est absorbé par le pouvoir ou que le pouvoir est absorbé par le langage, il y a négation de l'idéologie, car il n'y a plus de réflexivité de la totalité des pratiques dans la sphère du pouvoir ni de projection de l'idéal dans la sphère de la culture par l'institutionnalisation. Dans le cas du totalitarisme, le plus évident, le pouvoir a été remplacé par la puissance pure : la fonction de rétroaction du pouvoir, celle qui assure la médiation entre les pratiques à la base et l'idéal dont se réclame l'idéologie, a été éliminée. Une fois monopolisé par un gouvernement unique, le lieu où il devrait y avoir polémique et débat idéologique disparaît. Les nazis ne cherchaient plus à justifier l'ordre social existant, mais à renier l'ordre social antérieur même s'ils avaient profité de la liberté d'expression que ce

⁴⁹ M. Freitag. *Dialectique et société*. Tome II, livre 2 : Culture, pouvoir, contrôle. Les modes de reproduction formels de la société. Montréal : Éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1986, 443 pp. Collection : « Connaissance de la société », page 115.

dernier leur avait conférée; ne pas laisser à la culture l'indépendance qu'elle devrait avoir pour juger de la légitimation idéologique, que ce soit pour s'y opposer ou pour y consentir.

Du côté de la langue de la société de masse, puisque la régulation symbolique en est venue à prendre en charge la reproduction de la société sans passer par le détour du pouvoir, ce dernier est déchargé du même coup de sa fonction d'institutionnalisation pour surmonter les contradictions à sa base. Elle laisse ainsi plus de place aux systèmes sociaux, dans la sphère de la société civile. Comme l'idéologie n'est présente que dans la sphère du pouvoir, et qu'elle n'intervient par définition jamais dans la régulation symbolique de l'action quotidienne, elle est un discours de légitimation qui n'a plus aucune idée de l'évolution des conflits dans la pratique de base. En délestant la tension entre la sphère culturelle et la sphère idéologique, l'idéal de liberté perd de son universalité, puisqu'on ne pouvait se rapprocher de cette universalité qu'à condition que s'intègre en elle l'ensemble des pratiques conflictuelles de la sphère culturelle. La régulation symbolique de l'action court-circuitant le détour autrement nécessaire pour imposer une contrainte sur la norme de l'action, elle se soucie bien peu d'un quelconque idéal pour opérer puisque dans la sphère de la pratique de base, les locuteurs ne font toujours qu'obéir aux catégories sémantiques. On dirait en langage commun : vivre pour vivre, sans aspirer à rien qui puisse dépasser ce que je vis ici et maintenant, dans le « sens du monde » et des catégories qui me préexistent. C'est le symbolique qui détermine l'espace social, c'est lui qui au bout du compte lie les membres entre eux, mais cette fois en faisant de l'idéologie une expression de l'évidence du donné.

Conclusion

La typologie que je viens de présenter met en relation deux cas limites, car ni le totalitarisme ni la démocratie de masse ne sont totalement « déterminés » ou totalement « libres ». La particularité commune à ces deux pôles, qui mettent en relation le pouvoir et le langage, est le fait que la justification opère dans l'ombre, puisqu'elle ne passe plus par le détour, visible et explicite, du débat ou même de la Raison (une langue qui pense et poétise à ma place, disait Klemperer). Les deux agissent directement à travers la plume et la parole dans le temps et dans le lieu où le locuteur performe son action. À la différence de la propagande, qui est produite « par en haut » pour influencer l'opinion publique, et de l'institutionnalisation, qui agit sur la norme de l'action, la novlangue est une reconstruction directe du premier niveau de socialité. À l'image des deux extrémités du spectre de la lumière, l'infrarouge et l'ultraviolet, qui échappent aux structures de l'œil humain, le fait que la novlangue ne soit pas instituée formellement, mais produite matériellement rend son action plus sournoise; elle qui se dissimule dans la structure symbolique de la vie de tous les jours et qui rend notre pensée perméable à l'expression directe des « faits » produits dans le spectre de l'invisible.

Une troisième novlangue

À ces deux pôles, j'en ajouterai un troisième, à la fois en plein centre et en saillie par rapport aux deux premiers, comme les ondes lumineuses de la couleur jaune sont les plus visibles pour l'œil humain (voir le schéma 4). Si dans les deux premiers pôles, les autres possibilités de parole et d'action sont « négativement » censurées en arrière-plan et deviennent l'invisible des novlangues totalitaire et démocratique, celles-ci s'accordant pas à pas aux conditions « révolutionnaires » qui précèdent leur apparition, le troisième pôle, la rectitude politique, est née d'une volonté intentionnelle de briser la rigidité du cadre imposé par la novlangue en jetant sur toute parole la lumière universelle d'une « déconstruction » capable d'en révéler, comme on dit en photographie, le fond oppressif et idéologique. Les tenants de la doctrine qui a participé au mouvement récent que représente ce troisième pôle, que je présenterai maintenant, voulaient rouvrir l'espace entre le mot et l'action en régulant la parole au nom de l'idéal de liberté, mais sans faire du débat et de la polémique une nécessité – ce qui me permettra de poser l'hypothèse d'une idéologie qui se referme sur elle-même. Dans sa

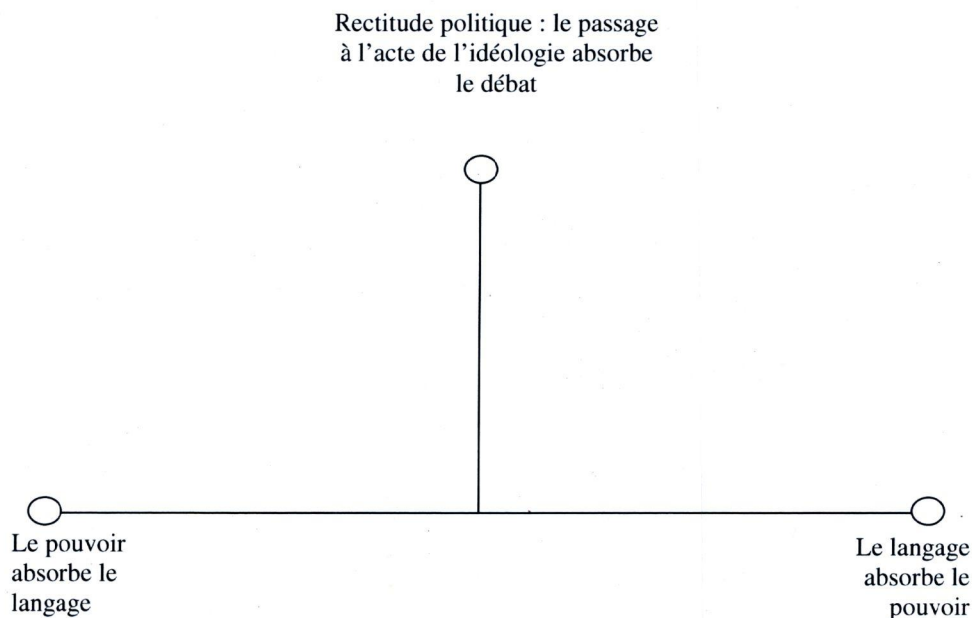
formulation théorique, qui se traduira ultimement en politiques linguistiques, la doctrine de la rectitude politique vise à montrer que la liberté d'indifférence qui s'annonce comme tolérance universelle (chacun a droit à son point de vue) est en réalité une caution accordée à l'oppression qui se cache dans les mots. Il sera intéressant de voir que ce troisième pôle, qui a trouvé sa légitimité dans une tentative concrète de briser la novlangue, est finalement la plus forte et la moins critiquée des novlangues. Au départ, la rectitude politique était donc orientée vers le problème des novlangues que nous avons souligné.

Les trois pôles que je viens de dessiner ont en commun de transformer l'idéologie en profondeur : si la novlangue totalitaire est l'expression directe du pouvoir dans la culture et que la novlangue démocratique devient immédiatement puissance dans la culture sans passer par le détour de l'idéologie, l'idéologie devient dans la rectitude politique le lieu de l'indiscutable et de l'évidence par opposition à sa nature moderne d'instance du débat. Alors que les novlangues totalitaire et démocratique poussent, pour reprendre la métaphore de la lumière, les alternatives dans l'invisibilité de l'infra rouge et de l'ultra violet, l'idéologie dans ce troisième pôle devient le lieu du jaune lumineux, incontestable et indiscutable, la simple couleur de la seule réalité visible. On pourrait dire que les différentes teintes de jaune appartiennent aux différentes puissances qui, par une sanction de la parole, cherchent la reconnaissance sociale et politique des individus qu'elles disent représenter ou défendre. C'est à travers leur terminologie que, dans un premier temps, les groupes de pression puis, dans un deuxième temps, qu'une majorité qui s'est progressivement mise à éprouver un malaise et à ressentir le besoin de s'auto-contraindre, non seulement suggèrent à la population de voir juste, mais les somment de faire preuve de bienséance langagière.

Cette troisième « langue » se réclame de l'idéal de liberté pour agir directement dans la culture, sans passer par le débat idéologique, tout en réussissant à faire suffisamment pression localement sur certaines institutions jusqu'à ce que la rectitude politique prenne la forme de politiques d'action positive. Ultimement, c'est contre la discrimination involontaire que la censure se pose à l'origine : comme le groupe qui s'en revendique a été préalablement victime d'intolérance, par des actes comme par des mots, c'est à lui que revient le droit ultime de délimiter le champ de « sa » tolérance. Si la novlangue impose de nouvelles

structures d'interprétation à l'esprit sans que ce dernier le voie, la rectitude politique quant à elle définit ses propres conditions d'élaboration en se revendiquant du droit absolu à l'intolérance. Les mouvements de droits deviennent dès lors des puissances qui opèrent à même la culture, au même titre que les organisations, mais qui se réclament d'une valeur universelle, la liberté, sans s'encombrer du débat idéologique pour discuter de sa légitimité. Si la novlangue ne s'encombre pas de l'idéologie en diminuant la distance entre le mot et l'acte, les langages de libération s'en réclament directement, cette fois en abolissant sans débat les mots qui rendent invisible une oppression intolérable.

Schéma 4



Dans un manuel de formation destiné aux éducatrices en services de garde du Nouveau-Brunswick que j'ai révisé pendant la rédaction de ce mémoire, une section entière était consacrée à la diffusion des « mots respectueux » que les éducatrices doivent utiliser en présence de « personnes ayant un handicap ». Un peu à l'inverse de la « Liste des propos non parlementaires » qui régit la parole à l'Assemblée nationale du Québec, en vertu de laquelle

des expressions comme « girouette »⁵⁰ ont été bannies du vocabulaire, on y présente une liste de termes qui ont été approuvés « par quelque 200 organismes qui représentent les Canadiens ayant un handicap ou y sont associés »⁵¹. Sous-jacent à cette normalisation du dire gît la croyance selon laquelle aux mots se plaquent directement les attitudes et les croyances à l'égard des personnes handicapées. Ces organismes considèrent donc que la distance entre l'acte et le mot s'est à ce point réduit que la liberté de dire quelque chose s'arrête là où la sensibilité de l'autre commence.

À la différence des novlangues étudiées jusqu'ici, il y a dans cet exemple une tentative, volontaire et affirmée, de censurer l'expression sous la force du consensus en remplaçant des syntagmes qui nomment des personnes, mais qui traduisent aussi des actions qui leurs sont destinées. Par exemple, « porter des jugements » doit être remplacé par « réfléchir et poser des questions » et « prendre des décisions pour l'autre » par « habiliter l'autre ». J'imagine qu'Orwell aurait peine à croire que des associations comme celles qui représentent les personnes handicapées aspirent un jour à une plus grande liberté en se réclamant d'une doctrine qui fait de la normalisation de phraséologies un mode de réalisation de la liberté. Voyons le phénomène de la rectitude politique de plus près qui s'est fait l'écho des principes énoncés dans la doctrine d'Herbert Marcuse sur l'intolérance.

Le principe de tolérance est une condition de réalisation des démocraties et veut favoriser l'expression des voix dissidentes qui, nécessairement, s'inscrivent en dehors du cadre institutionnel de la société. La théorie libérale avait soumis la tolérance à une condition importante : elle ne s'appliquait qu'aux humains au sommet de leurs facultés. John Stuart Mill ne parlait pas seulement des enfants et des mineurs, mais disait : « La liberté, en tant que principe, ne pouvait être appliquée à aucun état de chose avant que l'humanité soit devenue capable de s'améliorer grâce à la discussion libre et égale » (Marcuse : 3). La capacité d'une société de s'approcher de la liberté résiderait d'abord, d'après Mill, dans sa capacité de

⁵⁰ Le 16 octobre 2007, le président de l'Assemblée nationale, Michel Bissonnet, a décrété que l'expression était blessante et l'ajouta à la liste des termes « non parlementaires », après que le premier ministre Jean Charest ait traité Mario Dumont de « girouette nationale du Québec ».

⁵¹ *Chaque enfant compte : L'inclusion – un guide de formation pour les éducatrices et les éducateurs à la petite enfance*, Association du Nouveau-Brunswick pour l'intégration communautaire, module 2, 2008.

défendre son idée de la liberté dans un environnement qui fait de la tolérance de toutes les allégeances et de toutes les opinions son idéal premier.

La tolérance répressive

Herbert Marcuse, dans son article *Repressive Tolerance* (1965), juge que la tolérance est devenue trop favorable aux puissances de la société : elle ne peut servir que la cause de l'opresseur, qui agit tout de même sous l'égide de l'égalité sans que cela n'entrave la fabrication de l'opinion publique. Il dit que pour qu'une population tolère réellement quelque chose, elle doit d'abord savoir que cette chose existe, et n'a d'autre choix que de passer par le truchement des appareils et des organisations qui se chargent de véhiculer ce savoir, les médias, qui font le choix de ne pas dire ce qu'il ne faut pas savoir, c'est-à-dire de ce qui pourrait nuire au statu quo. Pour Marcuse, la tolérance n'existe pas dans l'abstraction : un tel tolère telle chose particulière de sa société, « mais chaque acte de tolérance présume la non-tolérance de la non-tolérance de la chose que nous tolérons »⁵². En étendant hypocritement la tolérance à tout discours, on condamne comme intolérable l'action de ceux qui s'opposent à l'ordre établi et qui sont intolérants à son endroit. Ainsi, quand nous choisissons de tolérer ou de ne pas tolérer telle prise de position ou telle action, nous choisissons la nature de notre monde, nous faisons un choix nécessaire. Et pour Marcuse, le fait de tolérer les actions et les propos médiatisés de l'opresseur est devenu inversement un acte d'intolérance à l'égard des groupes dissidents qui, dans les faits, n'ont pas également accès aux médias pour exprimer leur point de vue.

Pour remédier à la situation, il fallait selon Marcuse « contrecarrer l'inégalité omniprésente des libertés (l'inégalité d'accès aux moyens démocratiques de persuasion) et renforcer les actions de l'opprimé contre l'opresseur ». La tolérance qu'il a imaginée serait limitée en ce qui concerne les mouvements qui démontrent « un caractère agressif ou destructif (destructif des possibilités de paix, de justice et de liberté pour tous). Une telle discrimination s'exercerait aussi à l'égard des mouvements qui s'opposent à l'extension de la législation sociale aux pauvres, aux faibles et aux handicapés » (Marcuse : 16). Autrement dit, la vraie

⁵² Commentaires de Bob Corbett en novembre 2002 sur le livre, page 5 : R. P. Wolff, B. Moore Jr. et H. Marcuse. *A Critique of Pure Tolerance*, Boston : Beacon Press, 1969, page 5. Référence : <http://www.webster.edu/~corbette/personal/reading/wolff-tolerance.html>

liberté ne peut se réaliser selon Marcuse que si l'on discrimine positivement les voix dissidentes, tout en censurant les voix dominantes.

Marcuse poursuit en disant que le langage public est intolérant, justement parce qu'il est lui-même le produit d'un choix nécessaire fait par les médias qui empêche la saisie des différences significatives entre les choses qui sont tolérées et sape l'expression des autres possibilités. Marcuse à cet égard exprime la même idée que Chomsky quand ce dernier disait de la novlangue qu'elle était le moyen premier de prévenir l'expression des idées impopulaires aux États-Unis. Pour Marcuse, l'abolition des frontières, le mélange d'endoctrinement et d'objectivité, la juxtaposition d'horreurs humaines et de belles vedettes, l'introduction et l'interruption de la diffusion de faits par des publicités sensationnalistes ont un résultat : la *neutralisation* des opposés qui autrement enrichiraient le débat idéologique.

Pour lutter contre l'oppression du pouvoir, c'est d'abord contre cette fausse objectivité neutralisante, cette condition universelle de toute société moderne dont parlait Joseph, que Marcuse en appelait en 1965 à l'intolérance à l'égard des concepts dominants, pour accéder aux différences et aux contradictions qui demeurent cachées derrière les mots. Pour ce faire, il faut que les esprits retrouvent leur autonomie, qu'ils trouvent par eux-mêmes ce qui est vrai et ce qui est faux et donc qu'ils se libèrent de l'endoctrinement – qu'ils ne voient pas par ailleurs comme un endoctrinement. Marcuse juge que pour se libérer de l'endoctrinement dans une société dominée par les médias, il faut d'abord se libérer du langage du pouvoir qui est le langage de l'indifférent et de l'unidimensionnalité. Je tenterai maintenant de montrer de quelle manière la doctrine proposée par Marcuse, qui dénonce l'absolutisme d'une tolérance qui rend intolérable l'appel à ne pas tolérer, autrement dit qui rend intolérable la dissidence, s'est traduite presque vingt ans plus tard en autant de jargons localisés et visibles.

Une des raisons pour lesquelles Marcuse s'attaque directement au langage en promouvant la tolérance répressive, ou de l'intolérance à l'endroit de l'intolérance, c'est qu'avant d'être une question d'expression et de communication, il estime que tout est d'abord une question de sémantique. L'impartialité et le traitement égal des questions en conflit sont une nécessité fondamentale dans le processus de décision démocratique. Mais comme l'ont aussi noté les

cinq observateurs, Marcuse considère que « les avenues qui donneraient autrement accès à la signification des mots et aux idées autres que ceux et celles déjà établis sont bloquées » (Marcuse : 7). Selon lui, la décision entre les opinions opposées a été rendue avant que la présentation ou que la discussion ait été entamée. C'est pour cette raison qu'il propose de nouvelles définitions à des concepts qui ont été travestis, qu'il propose de parler une nouvelle langue.

Marcuse utilise l'exemple des oxymores orwelliens pour illustrer comment la langue publique en vient à jeter un voile sur les contradictions qui, autrement, seraient sujets de débats. Il démontre que l'antithèse est redéfinie linguistiquement dans les termes de la thèse, qui devient dès lors le point de départ à partir duquel le débat a lieu. « Par exemple, la thèse : nous travaillons pour la paix; antithèse : nous nous préparons à la guerre (ou encore : nous guerroyons); unification des opposés : se préparer pour la guerre, c'est travailler pour la paix » (Marcuse : 7). En stabilisant de la sorte le mot « paix », dit Marcuse, le vocabulaire de base orwellien (pour nous, la novlangue du pouvoir) opère en tant que catégories qui se posent en amont de la compréhension, qui préforment tout contenu. En conséquence, défend Marcuse, la persuasion à travers la discussion et la présentation égale des opposés perdent rapidement leur force libératrice en tant qu'outils de compréhension et d'apprentissage, qui risquent bien plus de renforcer la thèse établie et de repousser toute autre possibilité. Pour contrecarrer l'inégalité inapparente, autrement dit pour accéder à une *tolérance libératrice*, le terme proposé par Marcuse, c'est de se montrer intolérant de cette intolérance cachée dans notre langage : « La tolérance libératrice, alors, signifierait l'intolérance des mouvements de la droite et la tolérance des mouvements de la gauche. Quant à la portée de cette tolérance et de cette intolérance : ...elle s'appliquerait sur le plan des actions comme sur celui de la discussion et de la propagande, de l'acte et du mot » (Marcuse : 12).

Évoquant, comme Klemperer, la liberté accordée par la République au parti national-socialiste, dont la propagande fut le prologue de la violence et des massacres institutionnalisés subséquents, il dit que « la distance entre la propagande et l'action, entre l'organisation et sa libération sur la population est devenue trop mince. [...] Par conséquent, la vraie pacification exige le retraitement de la tolérance avant l'action, à l'étape de la

communication de mots, d'imprimés et d'images » (Marcuse : 13). Pour Marcuse, le nazisme, en tant que résultat de propos et d'actes révolutionnaires, n'aurait que renforcé la cohésion et rationalisé le « continuum de la suppression » des démocraties de masse. Dans l'absolu, cette forme de censure libératrice, Marcuse l'aurait appliquée également en Allemagne comme aux États-Unis, car les deux sont le résultat selon lui d'une tolérance qui a libéré les puissances de la société au détriment du débat idéologique et du pouvoir d'institutionnalisation de l'État, ce qui s'est traduit par une réduction trop grande de la distance entre le dire et le faire. Il postule clairement que les mots précèdent l'action, principe à partir duquel il justifie, au nom de la liberté, la censure de la parole de ces dites puissances. Parlant de la liberté d'expression laissée au national-socialisme, il va même jusqu'à dire qu'une telle censure aurait pu changer le cours de l'histoire, si elle eut été exercée avant qu'il ne prenne le pouvoir : « [...] les mots auraient pu être censurés avant qu'il ne soit trop tard : si on avait retiré la tolérance démocratique quand les futurs chefs commencèrent leur campagne, l'humanité aurait eu une chance d'éviter Auschwitz et une guerre mondiale » (Marcuse : 12). Maintenant que nous savons que le pire est possible, Marcuse estime qu'une telle censure de la parole est le premier pas pour l'éviter.

C'est d'un langage oppressif que les groupes comme celui des personnes ayant un handicap, pour reprendre mon exemple, veulent se libérer en appelant ouvertement à la tolérance et à l'égalité des chances qui passent préalablement par un nouveau langage. Des appellations nouvelles font leur apparition pour parler des femmes, des noirs, des personnes handicapées, des personnes atteintes d'une maladie mentale. Tous ces groupes se réclament d'un nouveau langage, ou plutôt exigent des autres de se plier à leur terminologie au nom d'une tolérance libératrice. Mais c'est un étrange paradoxe que cette doctrine de la tolérance libératrice se soit concrétisée dans la pratique politique de la rectitude : en même temps qu'elle s'élève contre une langue qu'elle juge « naturellement » oppressante, elle opère exactement dans les mêmes termes : comme la novlangue empêche indiciblement toute autre forme d'expression, la rectitude politique écarte elle aussi systématiquement toute autre possibilité d'expression, cette fois non pas indiciblement comme les novlangues totalitaires et démocratiques, mais au contraire en affirmant haut et fort que la seule liberté possible n'est atteignable qu'en souscrivant à sa voix de libération. En même temps qu'elle change ses appellations, elle

pointe explicitement du doigt ce qu'elles remplacent, à l'image du manuel en services de garde selon lequel il faut remplacer tel appellation par telle autre, qu'il s'agisse d'une personne ou d'une action. Elle aspire à ouvrir les espaces mentaux garants de nouvelles possibilités en condamnant tout ce qui se trouve en dehors des limites qu'elle a elle-même pris soin de tracer.

Aujourd'hui, en effet, c'est au nom de « l'intolérance de l'intolérance » que la rectitude politique prévient toute atteinte à un groupe qui est jugé « historiquement discriminé ». Comme les groupes pour la défense des droits des personnes handicapées, c'est dans un souci de décrire ces personnes « dans des mots et des expressions qui les représentent avec dignité »⁵³ qu'ils ont approuvé le lexique à utiliser dans la formation des futures éducatrices de garde. Alors que la liberté d'expression nécessite, dans l'absolu, que chaque personne tolère la parole de l'autre, et ce, même si cette parole est blessante (en acceptant qu'il existe une distance entre le dire et le faire), la rectitude politique exige, au contraire, de restreindre sa propre liberté de parole pour ne pas heurter les sensibilités de l'autre. Voilà que sous prétexte d'intolérance à l'endroit de catégories conceptuelles stigmatisantes on rend obligatoire une neutralisation encore plus profonde du langage, mais qui s'offre comme libération des chaînes de la novlangue. Le pouvoir n'échappe pas non plus à la rectitude, notre « troisième » novlangue, lui qui doit travailler avec les connotations qu'acquière les mots de la langue, lesquels sont en quelque sorte le premier « filtre » de la conscience. En cas de critique (pensons à « girouette ») ou simplement pour plaire à la masse (la féminisation « Québécois et Québécoises » en est un exemple), l'instance institutionnelle doit changer son système de signes et se tourner vers d'autres dénominations, celles approuvées par les groupes de pression concernés. Mais la condition permettant à ces groupes d'avoir tant d'effet sur le jargon institutionnel d'une garderie ou d'une université, c'est qu'ils ont dû eux-mêmes se poser comme une force sociale luttant dans la sphère de la culture en espérant que leurs revendications se fassent entendre dans la sphère du pouvoir et surtout dans celle des médias. Autrement dit, la rectitude politique devient simplement une autre *puissance* sociale

⁵³ *Chaque enfant compte : L'inclusion – un guide de formation pour les éducatrices et les éducateurs à la petite enfance*, Association du Nouveau-Brunswick pour l'intégration communautaire, module 2, 2008, page 2-A.

que le pouvoir se contente de répercuter et de rendre effective et efficace dans son action directe sur la conscience, et cela en lui donnant la sanction de la nécessité factuelle.

La novlangue et la rectitude politique

Alors que Marcuse, philosophe de gauche, faisait du pouvoir le point de départ de sa critique, la rectitude politique partage un trait commun avec les deux novlangues précédentes, c'est-à-dire qu'elle agit à la fois dans la culture et dans le pouvoir, sans égard aux préférences idéologiques ou politiques, tout en profitant du poids exercé par des groupes et des associations de droits qui assurent l'uniformité et la permanence des terminologies politiquement correctes. Par contre, elle se différencie de la novlangue, parce que bien qu'elle soit devenue une seconde nature (ce qui me permet de dire qu'elle agit directement dans la culture), elle constituait à l'origine un moyen bien volontaire de renverser l'oppression et l'intolérance de la novlangue, à laquelle Marcuse estimait que ses contemporains étaient soumis. Surtout, la rectitude politique a été institutionnalisée, à force de subir des pressions de la part de certains groupes, pressions qui se sont traduites le plus souvent sous forme de politiques raciales d'actions positives ou de lutte contre le harcèlement sexuel, notamment sur les campus depuis les années 90. En ce sens, en prétendant neutraliser la trace des pouvoirs passés et en s'imposant comme simple expression de la nouvelle sensibilité, la rectitude politique contribue elle-même à la fermeture idéologique à même l'acte de la parole, faisant du langage politiquement correct le lieu de l'incontestable. Revenons sur ce point, qui me permettra de définir plus clairement le troisième pôle de ma typologie en opposant la fermeture idéologique opérée par la rectitude politique, dont j'ai parlé plus haut, au contournement de l'idéologie opéré de manière différente dans le totalitarisme et dans la démocratie.

Dans la novlangue totalitaire, l'idéologie est remplacée par une puissance unique qui redéfinit au goût du jour les contradictions qu'elle surmonte par la violence physique et par l'appropriation des langues publique, administrative, littéraire, scientifique, etc. Dans la novlangue démocratique, l'idéologie est contournée parce que les conflits ne sont plus projetés hors de la sphère culturelle pour être débattus explicitement dans la sphère du pouvoir, mais soumis à la loi du plus fort de la présence médiatique. Dans un cas comme

dans l'autre, l'idéologie n'est plus, car le lieu de résolution des contradictions a été déplacé entre les mains du Führer dans le premier cas et approprié par les puissances de la société dans le second. Alors que dans les deux premiers pôles, il devient normal que la légitimité de l'action relève de la fonctionnalité sociale et qu'elle se soumette aux puissances sociales, dans la rectitude politique, les contradictions se neutralisent à même les nouvelles dénominations privilégiées par ces groupes qui se réclament de l'idéal de tolérance sans passer par le détour du débat idéologique.

Dire, c'est faire, disait le philosophe Austin à propos du performatif : reprendre le mot prescrit par la liste dressée au nom de la rectitude politique, c'est faire la liberté; ne pas se soumettre aux jargons politiquement corrects, c'est être pour l'intolérance. Ainsi, l'idéal ne peut se réaliser si le terme prescrit n'est pas utilisé. Entre le dire et le faire ne se pose plus le débat idéologique, au contraire : quiconque proposerait de remettre en question les principes derrière la rectitude se poserait de facto pour l'intolérance. Pour reprendre les mots de Freitag : « L'idéologie actuelle en devenant productive de façon immédiatement opérationnelle et la pratique actuelle, en devenant immédiatement idéologie effacent les traces ou bien elles ne les conservent qu'en les déplaçant de leur lieu et de leur temps propre »⁵⁴. La tolérance est une fin en soi pour se rapprocher de la vérité, disait Marcuse. Mais dans les faits, les groupes historiquement discriminés ne semblent pas avoir eu davantage accès aux « espaces mentaux » ou « aux significations des mots et aux idées » autres que ceux et celles déjà établis, même si le pouvoir lui-même s'est plié à la rectitude politique.

La réversibilité générale

Comme la rectitude politique est d'abord un phénomène culturel, il reste qu'elle est moins le résultat de la menace d'une sanction institutionnelle que celui d'un consensus social qui, comme nous venons de le voir, se fait sans débat ni discussion. Quand il s'agit d'une

⁵⁴ M. Freitag. « Penser l'aporie postmoderne », dans *Sociétés*, hiver 2005, no 24/25, Montréal, 2004, page 7.

question de dignité ou de vertu, personne n'oserait se prononcer contre celui qui s'en réclame⁵⁵.

Cette nouvelle neutralisation des opposés serait-elle aujourd'hui, comme la novlangue, déjà assimilée dans ce que le commun des mortels voit comme « normal »? Il n'est pas rare que certains se permettent quelques blagues à propos des principes à portée universelle de la rectitude politique, disant qu'on ne pourra plus appeler les choses par leur nom, que l'épuration du vocabulaire jurerait avec les couleurs particulières à un peuple dont la langue se veut à la fois le véhicule et l'empreinte de l'histoire. On ne pourra plus dire « Juif hassidim », ironise Gil Courtemanche dans un de ses articles dans *Le Devoir*, mais « Canadien-Québécois de religion juive, originaire de Brooklyn et membre de la communauté hassidique »⁵⁶. De la même manière que « Comintern » signale directement qu'il appartient au stalinisme sans en appeler aux conflits historiques menés par le Communisme international, les nouvelles dénominations politiquement correctes épurent le vocabulaire de toute charge historique qui donne à une société particulière sa couleur et à sa langue son esprit.

Ce qui agace à propos de la revendication d'un tel droit, celui de faire l'objet d'une tolérance pure, c'est qu'il y a « cette véhémence absolue à propos de la vérité des valeurs d'après laquelle tout ce qui se trouve à l'extérieur de ce monde doit et devrait être supprimé et ne pas être toléré »⁵⁷. On postule la rectitude politique comme étant neutre, non idéologique, le point zéro à partir duquel le *vrai* débat est possible. Elle en agace certains, parce qu'elle

⁵⁵ Parlant de vertu, cela me fait penser, au passage, au *Plan d'action* du recteur de l'Université Laval, Denis Brière, qu'il a utilisé pour appuyer sa candidature au rectorat. Dans le document, dont le sous-titre est « Se concerter. Conjuguer nos efforts. Bâtir ensemble un avenir durable. », l'action est collée sur le dit, et le contenu de l'énoncé a une valeur absolue et incontestable. Je prends, au hasard, un passage : « Objectifs. Offrir des conditions assurant la **réussite du projet d'études** de l'étudiant. Attirer **et retenir les meilleurs étudiants, professeurs, enseignants et employés** en offrant un environnement de travail sain, accueillant et stimulant. » Qui peut être contre le fait d'assurer la réussite du projet d'étude de l'étudiant ou encore de « **Favoriser le développement professionnel** des employés en identifiant leurs habiletés de travail et leurs aspirations respectives » (Brière : 10)?

⁵⁶ Gil Courtemanche. Article « Je ne dirai plus jamais *Italien* », *Le Devoir* des samedi et dimanche 22 et 23 décembre 2007, page B2.

⁵⁷ Commentaires de Bob Corbett en novembre 2002 sur le livre, page 6 : R. P. Wolff, B. Moore Jr. et H. Marcuse. *A Critique of Pure Tolerance*, Boston : Beacon Press, 1969, page 5. Référence : <http://www.webster.edu/~corbetre/personal/reading/wolff-tolerance.html>

présuppose selon eux que tout groupe peut se réclamer « victime » de l'histoire et revendiquer un traitement spécial au nom de l'intolérance. La rectitude politique, qu'il perçoit comme le résultat du puritanisme et des revendications des différents mouvements de droits qui sont apparus dans les années 70, est critiquée par Eric Larsen dans le troisième chapitre de *America Gone Blind* (2006), ouvrage qui porte sur la culture américaine.

À défaut d'appuyer leurs revendications sur la base de nécessités empiriques, Larsen reproche aux mouvements de droits ce que Marcuse reprochait à la tolérance répressive, à laquelle participait la novlangue, soit de cultiver la tolérance, qui est en fait « la non-tolérance de la non-tolérance de ce que l'on tolère », comme un moyen d'éliminer les autres possibilités de libération. Larsen reproche à la gauche d'avoir créé des clichés dont il est difficile pour ses partisans de se départir émotivement, clichés qui sont devenus les lunettes à travers lesquelles il est « normal » de voir la réalité et qu'il faut accepter comme étant les seules qu'il faille porter si on prétend œuvrer au nom du bien. Mais n'est-ce pas justement ce que fait la rectitude politique, à savoir limiter au maximum toutes les autres possibilités d'expression et d'action? Pourtant, c'est bien au nom de la liberté et de la vérité que Marcuse a fait de la censure un sujet de revendication avant que la rectitude politique ne trouve finalement sa place, selon Larsen, non plus en face, mais aux côtés de l'oppression, une fois qu'elle se ritualise dans la société : « ce qui nous est familier [la rectitude politique] est devenu la vérité et doit être accepté, alors que le reste n'est pas vrai et ne peut être possible » (Larsen : 182). N'est-ce pas ce que mes cinq commentateurs reprochaient aux utilisateurs d'une langue qui, en s'accrochant aux mots plutôt qu'au sens qui se cache derrière les mots, les empêchaient de voir, et donc de penser, les autres possibilités?

Larsen aussi se réclame de la vérité pure, quand il affirme que les formules politiquement correctes bonifient la déculpabilisation au détriment de la Raison, quand il affirme que sa nation est aveuglée par une langue qui pense à la place des individus qui la reproduisent. Voilà que le risque de proposer des solutions linguistiques à la rectitude politique est le même que celui de proposer un nouveau langage pour échapper à la novlangue, celui de tomber dans la fermeture circulaire. La critique de Marcuse a eu pour résultat de légitimer une pratique, la rectitude politique, qui tombe exactement sous le coup de sa critique. Mais

ceux qui proposent maintenant l'intolérance à l'endroit de la rectitude politique, comme Larsen, seraient bien embêtés parce qu'ils seraient absorbés dans la puissance eux aussi, si cette nouvelle intolérance devenait elle-même effective, si elle s'imposait de facto. Alors, tout le monde se croirait *obligé* de parler comme nos humoristes qui profèrent les pires grossièretés pour montrer qu'ils sont *libres* de ne pas souscrire à la rectitude politique.

Bibliographie

- H. Arendt. *Eichmann in Jerusalem*, The Viking Press, New York, 1964.
- R. Barthes. *Le degré zéro de l'écriture*, Éditions du Seuil, Paris, 1953.
- R. Beauvais. *L'hexagonal tel qu'on parle*, Hachette, 1970.
- D. Brière. *Plan d'action : Se concerter. Conjuguer nos efforts. Bâtir ensemble un avenir durable*. Université Laval, avril 2007.
- N. Chomsky. *Language and Politics*, Contributor Carlos Peregrín Otero, 2004.
- N. Chomsky. *Propaganda, American Style*, article paru dans *Propaganda Review*, hiver 1987-1988.
- N. Chomsky. *We own the World*, ZNet, 1^{er} janvier 2008 (<http://www.chomsky.info/articles/20080101.htm>).
- M. Freitag. *Dialectique et société*. Tome II : Culture, pouvoir, contrôle. Les modes de reproduction formels de la société. Montréal : Éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1986.
- M. Freitag. « Réponse au GÉODE », *Revue du Mauss*, no 24, 2004, pp. 255-267.
- M. Freitag. « Penser l'aporie postmoderne », article paru dans *Sociétés*, hiver 2005, no 24/25, Montréal, 2004.
- J.-E. Joseph. *Language and Politics*, Edinburgh University Press, Edinburgh, 2006.
- V. Klemperer. *LTI, la langue du IIIe Reich : carnets d'un philologue*, traduit de l'allemand et annoté par Elisabeth Guillot; présenté par Sinia Combe et Alain Brossat, Paris, A. Michel, 1996.
- L. H. Lapham. Notebook : « Blue Guitar », *Harper's Magazine*, mai 2006, pages 15-17.
- É. Larsen. *A Nation Gone Blind : America in the Age of Simplification and Deceit*, Avalon Publishing Group, California, 2006.
- N. Luhmann. *La vérité n'est pas cruciale*, discussion avec Niklas Luhmann, 19XX.
- H. Marcuse. *Repressive Tolerance*, article publié dans *A critique of pure tolerance* (première parution en 1965), par Robert Paul Wolff, Barrington Moore, Jr., and Herbert Marcuse, Boston: Beacon Press, 1969, 123 pages.
- G. Orwell. *Politics and the English Language*, Penguin Books, Londres, 1946.
- G. Orwell. *1984*, Penguin Books, Londres, 1949.
- J. Semprun. *Défense et illustration de la novlangue française*, Les Éditions des nuisances, Paris, 2005.
- W. Strunck. *The Elements of Style*, Geneva, N.Y.: Press of W.P. Humphrey, 1918.
- J. P. Vinay, J. Darbelnet. *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Beauchemin, Paris, 1977.
- D. Watson. *Death Sentences*, Penguin Group, Canada, 2003.
- B. L. Whorf. *Language, Thought and Reality*, The Massachusetts Institute of Technology and John Wiley & Sons, Inc., New York, 1956.
- L. Wittgenstein. *Grammaire philosophique*, Basil Blackwell, Oxford, 1969.
- A. Zijdeveld. *On Clichés : The Supersedure of Meaning by Function*, London : Keagan and Routledge, 1979.